

# **SAINT-GEORGES**

**D'HIER ET D'AUJOURD'HUI**

**ROGER BOLDUC**

971.471  
B687A



35041



ROGER BOLDUC, B. A.

Don de



Fondation Raymond-Beaudet

449, rue Notre-Dame  
Drummondville  
(Québec) J2B 2K9  
(819) 478-2519

# SAINT-GEORGES

## D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

**BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE  
COLLÈGE SAINT-BERNARD  
25, AVE DES FRÈRES  
DRUMMONDVILLE — P.Q.**

**Cédé Par**



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

Saint-Georges de Beauce  
Mars 1969

Code for

## *Dédicace*

Nous appartenons, ma femme et moi, à deux familles dont l'histoire est intimement liée à celle de Saint-Georges depuis plus d'un siècle. Je dédie donc affectueusement ce livre à tous ceux qui perpétuent la lignée des Bolduc et des Poulin.

Roger Bolduc



# Introduction...



Pour écrire l'histoire, il faut évidemment remonter aux sources par toutes les voies accessibles qui sont les archives, les historiens précédents, les journaux et la tradition orale.

Ce livre s'inspire donc en premier lieu de l'oeuvre magistrale publiée en 1935 par un jeune avocat de Saint-Georges maintenant juge de la Cour Provinciale, Me Robert Vézina. Sous le titre "Histoire de Saint-Georges", M. Vézina présentait alors une étude très fouillée de la vie de nos ancêtres. Avec son approbation enthousiaste, j'ai largement puisé dans son ouvrage. Parmi mes autres références, je veux citer les "Souvenirs beaucerons" de Mlle Evelyn Bolduc, "La Nouvelle-Beauce" de H. Provost et "La famille Pozer" de Philippe Angers.

Je devais aussi ajouter la période très féconde allant de 1935 à 1969. A mon tour, j'ai ouvert de vieux registres, consulté des minutes et des documents privés pour reconstituer l'évolution de Saint-Georges pendant ces derniers trente-cinq ans.

J'ai cru utile ensuite de compléter cet essai en brochant l'histoire de nos institutions, lesquelles sont de plus en plus la scène d'une tranche importante de notre vie communautaire. Cette fois, ce sont les procès-verbaux, les journaux et la mémoire de plusieurs concitoyens qui m'ont fourni la documentation de base.

Enfin, pour donner une fidèle image du Saint-Georges d'hier et d'aujourd'hui, je ne pouvais trouver mieux qu'une collection de photographies aussi typiques que possible de leur époque.

Aux nombreux collaborateurs qui m'ont aidé en facilitant mes recherches ou en me fournissant d'anciennes photographies, je dis ici toute ma reconnaissance. Sans eux, cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour.

\* \* \*

Mais, pourquoi écrire l'histoire de Saint-Georges? Pourquoi secouer la poussière du passé, sortir les morts de leurs tombeaux et ressasser des événements disparus à jamais?

J'ai toujours été convaincu et je crois encore qu'il est bon de savoir d'où nous venons; qui nous a précédés sur ce coin de terre où la destinée nous réunit; qui a dompté, travaillé et exploité ce sol pour en faire ce "chez-nous" d'aujourd'hui; qui, enfin, a édifié cette ville qui est la nôtre.

Pour mieux se connaître, il faut d'abord connaître ses ancêtres. Nous oublions trop facilement les liens étroits qui nous unissent à eux. Ce sont des hommes et des femmes comme nous qui ont fait Saint-Georges. Ils ont vécu dans le même décor que nous. Ils ont aimé comme nous cette même terre qui les portait et qui nous porte maintenant. L'histoire des nôtres est un drame merveilleux de pensées, de sentiments et d'activités.

Ces concitoyens d'un autre âge avaient une âme collective. Ils possédaient des qualités et des moyens d'action qui leur ont permis de mettre en place les structures grâce auxquelles Saint-Georges est devenu ce qu'il est présentement.

En préparant cet ouvrage, j'avais parfois l'impression d'être en visite dans un monde étranger, au milieu d'un peuple vivant dans un autre pays ou sur une autre planète! Mais cette pensée était fugitive: ces gens-là étaient vraiment des citoyens de Saint-Georges au même titre que vous et moi. Ils travaillaient comme nous le faisons aujourd'hui au développement d'un patelin qui leur était cher. Bref! Ils étaient d'authentiques "Saint-Georgeois" vivant tout simplement à une époque qu'ils n'avaient pas choisie et qui était différente de la nôtre.

Il n'y a pas eu sept ou huit Saint-Georges depuis deux cents ans. Il n'y en eut qu'un seul, parti de rien, qui évolua au cours des années en attendant que nous

en héritions pour le transmettre plus grand et plus fort à nos descendants.

\* \* \*

Si j'ai écrit cette histoire de Saint-Georges, c'est aussi dans l'espoir de faire oeuvre utile, la connaissance du passé étant essentielle à une communauté humaine qui veut survivre dans toute son intégrité. Il faut donc "encadrer" ce passé pour en extraire tous les trésors. Dans cette perspective, un livre comme celui-ci, si modeste soit-il, devient le dépôt d'un patrimoine commun.

Le fait d'étudier notre histoire, de la perpétuer et d'en assurer la continuité ne constitue pas seulement un témoignage de reconnaissance à l'endroit de nos aïeux, c'est aussi un devoir qui nous incombe à l'égard des générations futures auxquelles nous livrerons ses poussiéreux souvenirs en même temps que les émotions subtiles qu'ils font naître.

Il est indispensable de connaître le passé auquel nous sommes si étroitement reliés et dont nous procédons. Cette connaissance guidera nos décisions et nous incitera à respecter l'oeuvre de nos aïeux qui fut grande à leur époque.

L'histoire nous apprend les conditions et les forces qui ont favorisé ou entravé l'évolution de notre société. Elle nous invite à imiter l'ingéniosité et le courage de nos ancêtres, à appliquer l'expérience du passé aux événements de notre temps. C'est l'étincelle d'un autre âge qui éclairera souvent nos problèmes actuels et nous aidera à tracer notre route.

L'histoire permet donc de dégager nos lignes de force. Nous savons par elle à quel moment Saint-Georges a progressé et pourquoi il a progressé. Nous savons pourquoi, en d'autres périodes, il a marqué le pas. L'histoire devient alors une source d'inspiration et un guide précieux.

Nous sommes fiers de notre mentalité bien à nous, de l'esprit de tolérance et de solidarité qui nous caractérise comme groupe social; eh bien! cette mentalité a son origine quelque part et c'est l'histoire qui nous le dira. C'est par elle que nous découvrirons le principe

de notre personnalité: pourquoi nous sommes ce que nous sommes.

Ce livre veut avant tout établir la relation entre les diverses générations qui se sont succédées en ce lieu précis qui est Saint-Georges depuis deux siècles.

Les individus passeront; mais, Saint-Georges demeurera et il sera ce que nous en ferons. A leur tour, nos enfants jugeront notre oeuvre qui n'est qu'un chaînon de l'histoire; à leur tour, ils tenteront d'enrichir ce patrimoine commun qui est le fruit de tant d'efforts et de tant de sacrifices.

Et Saint-Georges survivra pour continuer à faire la joie et la fierté de ses citoyens.

Roger Bolduc



# *Sortie du néant*

## **LA TERRE OÙ NOUS VIVONS**

La géologie démontre que le territoire de Saint-Georges existe depuis l'ère primaire, c'est-à-dire depuis cette époque reculée où le poisson était l'animal le plus évolué du globe.

Au temps où ce territoire était dans la mer, il se trouvait à environ 575 pieds plus bas qu'il ne l'est actuellement.

Les hommes de sciences affirment que la formation du terrain tel que nous le connaissons aujourd'hui est un effet de la plus récente période glaciaire.

On suppose que la terre où nous vivons fut d'abord une immense plaine qui s'éleva peu à peu, laissant aux cours d'eau le soin de creuser la vallée de la Chaudière et celles plus petites des autres rivières.

Ensuite, pour différentes raisons, comme l'érosion et les séismes, des changements nombreux se sont produits au cours des siècles dans la conformation du terrain et même dans la situation des rivières.

De telles transformations ne cessent d'ailleurs de s'opérer; mais, elles sont tellement lentes qu'une vie humaine ne suffit pas pour en observer le déroulement.

Toutefois, la terre n'est rien sans les hommes qui l'habitent et la mettent en valeur. C'est pourquoi, nous nous limiterons à ces quelques observations générales sur l'histoire géologique de Saint-Georges et passerons sans plus tarder à l'histoire bien plus passionnante de ceux qui ont construit notre petite patrie.

## **LES PREMIERS OCCUPANTS**

Au plus loin que remonte la mémoire des hommes, le territoire qu'occupe aujourd'hui Saint-Georges est habité par les Abénaquis, des Indiens de race algonquine.

Ceux-ci connaissent la région beauceronne depuis fort longtemps car ils empruntent la rivière Méchatigan (Rivière Ombreuse) pour aller visiter leurs congénères du Maine. Cette rivière est la Chaudière dont le nom sera changé plus tard en celui de Sartigan avant que les Blancs lui donnent le nom de Rivière Bruyante et enfin celui de Chaudière qu'elle porte aujourd'hui.

C'est à partir de 1679 que les Abénaquis s'établissent à demeure dans la Beauce. Ils fondent un village à Lac-Mégantic (Damisokantic) et un autre à Saint-Georges (Sartigan) sur les bords de la rivière Famine, près

de son confluent avec la Chaudière. C'est en mémoire de ces premiers habitants qu'on a donné le nom de Sartigan au barrage construit il y a quelques temps sur la rivière Chaudière, un peu en amont de Saint-Georges.

A cette époque, les Abénaquis sont déjà tous catholiques et parlent français. Ils vivent pauvrement dans des cabanes de perches et d'écorce de bouleau. Ils souffrent beaucoup du froid, de la vermine et du manque de nourriture; c'est sans doute ce qui vaut à la rivière Famine le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

En dépit de leur pauvreté et de leur malpropreté, ces Indiens sont de moeurs douces et paisibles. Ils vivent de chasse et de pêche tout en faisant le traite des fourrures.

Après l'arrivée des Blancs, les Abénaquis disparaissent rapidement de Saint-Georges. En 1852, on n'en trouve plus qu'une famille et le seul nom indien mentionné dans les registres paroissiaux est celui de Jean-Baptiste inhumé en 1850.

Ces premiers occupants du territoire qui doit devenir Saint-Georges ont rendu de grands services aux Français. Dès 1604, ils font savoir à Champlain qu'il peut revenir du Maine jusqu'à Québec en passant par les rivières Kennebec et Chaudière.

Plus tard, en 1689, ils aident Portneuf dans sa lutte contre les Iroquois. En 1775, ils sont les témoins oculaires de la marche de l'armée d'Arnold et de ses déboires.

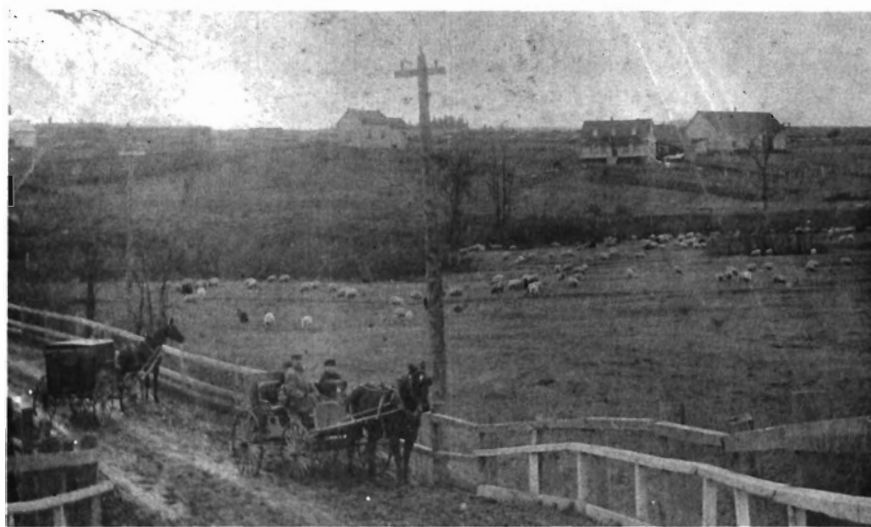
C'est encore à l'époque des Indiens que le premier maïs est récolté sur les rives de la Chaudière. Les colons n'ont ensuite qu'à cultiver les mêmes champs déjà fertilisés.

Enfin, c'est aux Abénaquis qu'on doit la venue du Père Gabriel Druillettes, jésuite et ambassadeur du roi, qui est le premier Blanc à parcourir la Beauce.

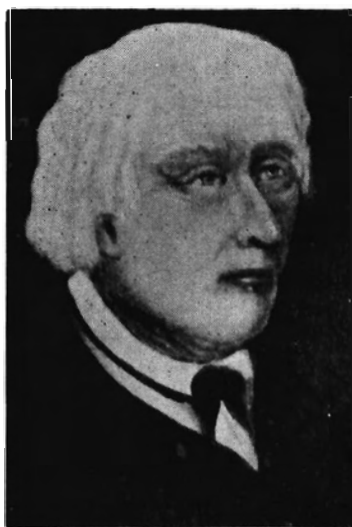
## LES SEIGNEURIES

Les trois voyages du Père Druillettes à travers la Beauce jusqu'aux villages du Maine ont lieu entre 1646 et 1659. Ils ne provoquent pas immédiatement l'établissement de colons; mais, désormais, la rive sud du Saint-Laurent est une région connue et appréciée.

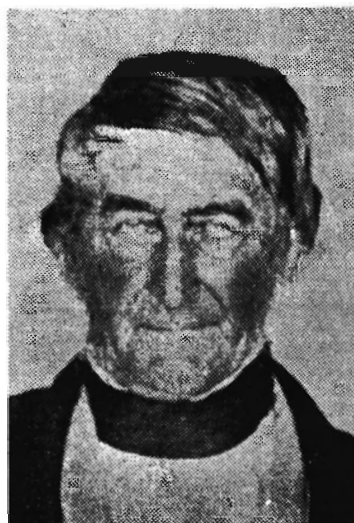
Les premières statistiques datent de 1762 et elles estiment à 733 âmes la population blanche de la Nouvelle-Beauce. En 1765, le nombre augmente à 855; pourtant, à Saint-Georges même on ne trouve que quatre maisons habitées par des Canadiens; elles sont construites, comme les cabanes indiennes, sur les rives de la Famine. Cette partie de Saint-Georges qu'on



Cette photographie prise au début du siècle situe assez exactement l'endroit où devait être érigé le village indien de Sartigan et où les premiers Blancs vinrent aussi s'établir il y a environ deux cents ans. Le paysage est celui de la rive nord de la Famine, à proximité du pont actuel.



**Jean-Georges Plotzer**



**Le Dr J. H. Ernest Munkel**

appelle le village de la Station est donc sans conteste le berceau de notre ville.

Au début du dix-septième siècle, le territoire de Saint-Georges et celui de toute la province appartiennent au roi de France. En 1628, la compagnie des Cent-Associés en devient propriétaire avec l'obligation d'y attirer des colons.

Cette compagnie décide donc d'accorder de vastes concessions terriennes à des seigneurs, ces derniers ayant alors le devoir de les diviser en lots pour les colons. Ce régime seigneurial subsistera jusqu'en 1854.

C'est seulement en 1737 que la Beauce est enfin arpentée de façon à établir les limites finales des seigneuries. Celles qui nous intéressent ici sont la seigneurie d'Aubert-Gallion (St-Georges-Ouest) et la seigneurie d'Aubin de Lisle (St-Georges-Est) qui furent toutes deux concédées le 24 septembre 1736 par le gouverneur Charles Beauharnois et l'intendant Gilles Hocquart. La première à Marie-Thérèse de la Lande Gayon et la seconde à Nicolas-Gabriel Aubin de l'Isle.

La première est décrite comme un terrain de deux lieues de front sur deux lieues de profondeur du côté sud-ouest de la "Rivière du Sault de la Chaudière", avec les îles et îlots qui sont dans ladite rivière.

La seconde consiste en un terrain de deux lieues de front sur deux lieues de profondeur, du côté nord-ouest de la rivière, avec les îles et îlots qui sont dans ladite rivière.

On constate que les îles et îlots sont concédés aux deux seigneurs. Heureusement, ces petits morceaux de terre n'ont pas grande valeur à l'époque et il est permis de croire que cette situation embarrassante ne donna lieu à aucun litige.

\* \* \*

Les deux seigneuries de Saint-Georges sont très lentes à se peupler alors que dans le bas du comté on travaille beaucoup plus efficacement. Les historiens expliquent cette apathie par le fait que Aubert-Gallion et Aubin de l'Isle sont le plus souvent régies par des femmes, lesquelles s'intéressent davantage à la traite de la fourrure qu'à la colonisation.

Cependant, après la conquête, les Anglais doutent de la fidélité des Canadiens à leur roi et ils craignent surtout l'influence américaine sur la population beauceronne.

Ils décident de coloniser eux-mêmes le territoire qui est aujourd'hui celui de Saint-Georges et des localités voisines. Notre ville est donc, à l'origine, le centre absorbant de l'immigration anglaise.

Le premier seigneur anglais d'Aubert-Gallion est William Grant qui arrive en 1768. Homme peu scrupuleux, il se sert des deniers publics (il est député-receveur-général) pour agrandir son patrimoine.

Le gouverneur général du Canada met fin à ces combines le 12 novembre 1807 en forçant la vente de toutes les propriétés de William Grant.

L'acquéreur devient le quatrième seigneur d'Aubert-Gallion: c'est Jean-Georges Pfozter, le véritable fondateur de Saint-Georges. A cette époque, il n'y a que 22 censitaires sur le territoire de cette seigneurie.

Pfozter fait quelques voyages (à pied évidemment) de Québec à Saint-Georges pour visiter ses nouvelles terres. Puis, il s'installe avec sa famille près de l'embouchure de la rivière Jean Gagnon (aujourd'hui rivière Pozer), y construisant un moulin à farine en 1818 et un manoir en 1830.

Homme de principes et d'action, Georges Pfozter se met bravement à l'oeuvre pour faire progresser sa seigneurie. Même s'il est de religion protestante, il collabore généreusement à la fondation d'une paroisse catholique et c'est d'ailleurs pour cette raison que le nom de son saint patron est donné à la mission et ensuite à la paroisse elle-même.

Durant cette même période, l'unité territoriale de la seigneurie Aubin de Lisle n'est pas aussi bien conservée. Trois des six héritières de la première seigneuresse vendent séparément leur domaine respectif, ce qui donne naissance au fief St-Charles de la Belle-Alliance, au fief Ste-Barbe de la Famine et au fief Cumberland.

## LA FAMILLE POZER

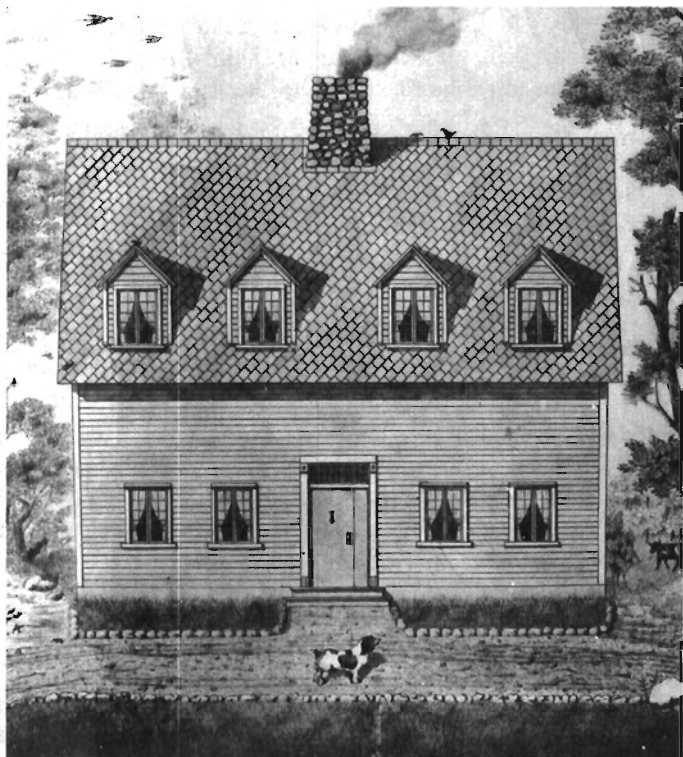
Peu de familles de Saint-Georges peuvent se glorifier d'avoir participé à l'histoire de cette localité depuis ses origines et d'y avoir des représentants qui s'échelonnent sur sept générations: la famille Pozer est de celles-là.

Le premier, c'est évidemment Jean-Georges Pfozter qui est d'ailleurs le premier Canadien de ce nom. Né à Willstaelt, Allemagne, le 21 novembre 1752, il émigre en Angleterre puis à Philadelphie en 1773; deux ans plus tard, il s'installe à New-York et y demeure jusqu'en 1783. Il retourne alors à Londres, mais revient aussitôt à Québec pour s'y fixer.

Georges Pozer a le sens du commerce. Il ouvre un magasin dans la grande ville et ne tarde pas à brasser de très grosses affaires qui font de lui un homme extrêmement riche, sûrement millionnaire. Il est propriétaire de plusieurs centaines de maisons à Québec, d'hôtels et de propriétés seigneuriales. Pendant un certain temps, il est même propriétaire de l'historique hôtel Le Chien d'Or.

En 1807, il devient le quatrième seigneur d'Aubert-Gallion. On connaît la suite et le rôle qu'il a joué dans le développement de la jeune colonie établie sur les rives de la Chaudière. Il s'est marié à Magdalene Sneider le 11 janvier 1776 à Albany.

Georges Pozer (le nom a changé d'orthographe pour des raisons de commodité) meurt à Québec le 16 juin 1848 à l'âge respectable de 95 ans et 7 mois.



Le dessin du haut nous montre le vieux manoir construit par Jean-Georges Pozer vers 1830. Il fut remplacé, sur les mêmes fondations, par William-Milburn Pozer en 1879. A partir de 1927, c'est la famille Ross, alliée aux Pozer, qui occupa l'historique résidence. Cette photographie du manoir Pozer fut prise en 1935.

## LES DESCENDANTS

Son fils William naît à Québec en 1787. Son père l'établit bientôt à Aubert-Gallion où il lui bâtit un manoir. Ce cinquième seigneur est le premier Pozer qui réside à Saint-Georges de façon permanente.

William Pozer est un homme fort actif qui mérite autant que son père le titre de fondateur de Saint-Georges. Il est aussi un homme très corpulent qui mesure 5 pieds, 10 pouces, et pèse 325 livres. Il souffre beaucoup des jambes et a certaines difficultés à marcher. Il n'en vit pas moins jusqu'à l'âge de 74 ans et décède à Saint-Georges en 1861.

La troisième génération des Pozer qui vit à Saint-Georges est celle de William-Milburn Pozer né au manoir d'Aubert-Gallion en 1834 et décédé au même endroit en 1890. Celui-ci devient un véritable géant: 6 pieds et 2 pouces, 425 livres. Ce n'est pas pour rien que les Pozer d'aujourd'hui sont encore des hommes de taille exceptionnelle.

William-Milburn aime profondément la culture et il le prouve en faisant de la ferme des Pozer une des plus belles et des plus florissantes de la province. Il aide aussi ses concitoyens cultivateurs à améliorer leurs terres. Par ailleurs, il s'intéresse de près à la milice et devient même en 1870 capitaine dans la sixième compagnie, division de Beauce.

Le fils du précédent, Georges-Alford Pozer, naît aussi à Saint-Georges en 1868 et il meurt en 1925. Dans la liste de ses enfants, on voit le nom de Georges-Kenneth Pozer, né en 1901 et qui constitue la cinquième branche de cet arbre généalogique. Précisons ici que Kenneth Pozer fut maire de Saint-Georges (Ouest) comme l'avaient été avant lui trois de ses ancêtres; un d'entre eux fut même préfet du comté de Beauce et un autre Pozer, demeuré célibataire, fut député de Beauce et devint sénateur. Nous en parlerons plus loin.

La sixième génération des Pozer à Saint-Georges est encore vivante avec Gordon Pozer né en 1938. Son frère Randall était son aîné de dix ans, mais il est mort prématurément en 1964 dans un accident d'automobile.

Randall a laissé quatre filles: Lynda, Myrna, Kathleen et Juce tandis que Gordon est le père de trois fils: Neil (1962), Robert et Walter. Ces sept enfants Pozer forment donc la septième génération d'une des rares qui ont vécu à Saint-Georges sans interruption depuis plus de 160 ans.

Ce n'est pas sans intérêt qu'on lit l'histoire de cette famille qui a fondé Saint-Georges et dans laquelle on trouve tant d'hommes et de femmes qui ont travaillé au progrès de notre ville en oeuvrant dans tous les domaines.

## LA COLONISATION

L'Angleterre entend pousser fort loin la colonisation au Canada. Il est naturel qu'elle favorise de préférence les sujets britanniques et Saint-Georges ayant accueilli plusieurs familles anglaises et irlandaises, les fonds ne manquent pas.

Ces premiers colons sont installés dans le fief St-Charles de la Belle-Alliance, soit à Jersey Mills, qui est érigé en canton en 1829. Le nom de Jersey Mills rappelle l'île Jersey, territoire anglais de la Manche.

Entre temps, quelques familles canadiennes-françaises se sont établies au village de Sartigan en compagnie des Indiens. Cette présence des premiers Blancs venus de la côte de Beaupré et de l'île d'Orléans rend nécessaire le tracé d'une route entre Saint-Georges et Saint-Joseph; c'est la naissance du premier rang nord-est de Aubin de Lisle.

Toutefois, malgré les efforts de l'Angleterre pour faire des Anglais les pionniers de Saint-Georges, les véritables colonisateurs sont les Canadiens français. Plus tenaces et plus prolifiques, nos ancêtres remportent cette lutte pour la conquête du sol contre les Britanniques et les Allemands.

En 1799, le nombre de censitaires est de onze. Ils s'appellent Jean Jacques, Alexis Morin, Louis Thibodeau, François Maheux, Louis Poulin, Jos Poulin, Jos Thibodeau, B. Véhaux (Veilleux), Jean Gousse, Joseph Rodrigue et Joseph Thibodeau.

Trois ans plus tard, on en trouve dix de plus: René Labbé, Pierre Bolduc, François Fortin, Michel Boucher, Jean Cliche, Charles Pépin, J. B. Bariau, Charles Toulouse, Louis Thibodeau et François Thibodeau. Notons que les familles Thibodeau, Morin, Bariau et Toulouse sont d'origine acadienne.

En 1817, M. Pozer fait venir 189 colons d'Allemagne et les établit sur les terres de sa seigneurie d'Aubert-Gallion. Des maisons, des moulins et d'autres bâtiments sont déjà prêts à les accueillir.

Parmi ces immigrants, il y a le Dr John, Henry, Ernest Munkel que ses concitoyens appelleront bientôt plus simplement le docteur Lallemand. Il est le premier médecin de Saint-Georges et de toute la Beauce, prodiguant ses soins à tout le monde sans exiger d'honoraires; il n'accepte que ce qu'on veut bien lui donner.

Le Dr Munkel manie trois langues et devient le secrétaire de chacun. Il occupe la charge de maire en 1860 et en 1861. Originaire de Hanovre, Allemagne, il meurt à Saint-Georges le 8 décembre 1864; son corps est inhumé au cimetière de Jersey Mills. Son fils, William-Ernest Munkel, est né à Saint-Georges le 6 mars 1821 et est décédé au même endroit le 16 juin 1893; avec lui disparaît le dernier descendant des colons allemands arrivés en 1817.



Les compatriotes du Dr Munkel ont en effet été moins heureux que le généreux médecin. Un jour, en voulant faire de l'abattis, ils mettent le feu à leurs habitations et tentent vainement de sauver leurs meubles et leur lingerie par la rivière. Les embarcations sont trop chargées et elles chavirent: vingt-neuf colons se noient ou sont brûlés vifs. Presque tous les survivants retournent à Québec.

Cette tragédie incite M. Pozer à demander au curé Campeau de Beauceville de lui envoyer des colons canadiens qu'il admire sincèrement et qu'il aide beaucoup par la suite. En 1856, il ne reste plus à Saint-Georges que quatre familles allemandes: Pozer, Munkel, Kail et Bieder.

## LES FIEFS

La première concession accordée dans le fief Ste-Barbe de la Famine va à Mathew Lymburner le 7 février 1782. La seconde, en 1793, échoue à Charles Rancourt. Puis, au cours des trente années qui suivent, plusieurs colons arrivent de St-François et de St-Joseph. Le seigneur de Léry, propriétaire de ce fief, concède des lots moyennant une rente annuelle de \$3.75!

C'est dans le fief Ste-Barbe que naissent les premières industries locales. Un moulin à scie, mû par l'eau, est construit par Pierre Bélanger; puis, Jean Fortin érige un four à chaux et devient le fournisseur de toute la région beauceronne.

Le fief Cumberland est aussi colonisé de bonne heure. En 1790, deux concessions sont accordées à Charles Doyon et à Joseph Loubier dans le premier rang. Plus tard, soit de 1807 à 1857, d'autres habitants de St-François, au nombre d'une vingtaine, viennent les rejoindre.

Les autres rangs du même fief accueillent des familles anglaises et irlandaises: les Taylor, Lawryson, Moonan, Miller, Redmond, Wintle et Scully sont parmi celles-là. Précisons que les Canadiens français et irlandais sont catholiques tandis que les autres sont presbytériens ou anglicans. Un manoir est construit en 1840 mais il n'existe plus. Thomas-John Taylor le remplace par une magnifique résidence en 1917.

Le fief St-Charles de la Belle-Alliance (Jersey Mills et Ste-Marguerite) est colonisé entre 1820 et 1856 par les Cathcart, Gousse, Paquet, Champagne, Gagné, Rodrigue, Loignon et McCarthy. Sans oublier le plus illustre de tous, Michael Cahill qui possède "les terres les mieux cultivées, les plus beaux bâtiments et le plus riche troupeau".

Cahill construit de plus le premier hôtel de Saint-Georges qui est, pendant très longtemps, le seul établissement du genre entre Lévis et le Maine. Les marchands de bois, les géologues et les prospecteurs miniers y séjournent régulièrement. Jersey Mills a déjà une vocation touristique! Enfin, ajoutons que Michael Cahill travaille très fort pour obtenir la

construction d'un chemin de fer et celle d'un pont permanent. Ses deux filles épousent Philippe Maguire et Louis Gendreau qui continueront à Saint-Georges l'oeuvre de leur beau-père.

Parmi les seigneurs qui se succèdent à la tête de ces trois fiefs, mentionnons les noms les plus connus: Eckart, Hanna, Hall, Collins, Taylor et Rodrigue.

## ARNOLD ET SA LÉGENDE

En racontant les origines de Saint-Georges, il est difficile de passer sous silence un événement militaire intimement lié à la naissance de cette ville: le passage du général Benedict Arnold et de son armée en 1775.

Dès 1756, les Américains ont conçu le projet de s'emparer du Canada; mais, ce n'est qu'en 1775 que l'audacieux général Arnold tente l'aventure en décidant d'aller prendre Québec via les rivières Kennebec et Chaudière.

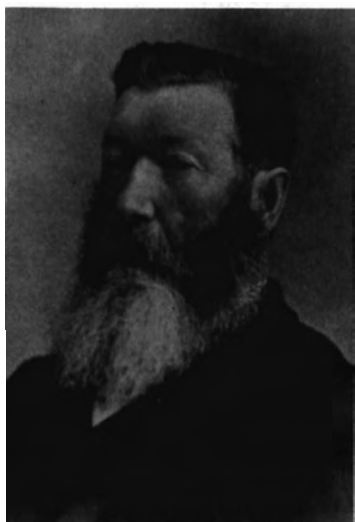
Il quitte Cambridge, près de Boston, le 13 septembre pendant que Montgomery se met en marche vers Montréal. L'armée d'Arnold est composée de 1200 hommes et elle occupe 200 canots qui remontent la Kennebec, suivent la petite rivière Arnold, longent les rives du lac Mégantic et descendent la Chaudière.

Ce n'est pas une randonnée de tout repos. Les portages sont extrêmement pénibles, surtout dans la partie montagneuse de la frontière. Un grand nombre de soldats meurent de faim ou de froid; d'autres se noient dans les chutes et les remous et certains périssent tout simplement d'épuisement. Un fort groupe d'au moins 500 soldats déserte en route et retourne aux Etats-Unis.

Moins de la moitié de l'armée arrive au terme du voyage, devant les ramparts de Québec, le 13 décembre, soit deux mois après le départ de Cambridge. On se résigne à attendre les troupes de Montgomery et la bataille n'est livrée que le 31 décembre. Montgomery est tué et Arnold, blessé, retourne en Nouvelle-Angleterre. Plus tard, il trahira sa patrie pour 20,000 livres sterling.

Au cours de ce voyage, l'armée d'Arnold campe pendant un certain temps sur le site actuel de Lac-Mégantic. Les militaires sont tellement anxieux d'arriver à Québec qu'ils grimpent aux arbres pour voir s'ils n'apercevraient pas les murs de la ville!

Lorsqu'ils entreprennent de descendre la Chaudière, les souffrances et l'épuisement augmentent. Arnold et son avant-garde parviennent enfin à Sartigan et sollicitent une assistance absolument nécessaire. Les Canadiens français et anglais de Saint-Georges s'apitoient sur le sort de ces malheureux jeunes gens. N'écoutant que leur bon coeur, puisant dans leurs maigres ressources, ils font parvenir des provisions aux petits groupes de soldats échelonnés le long de la rivière. Des hommes partent en expé-



**Michael Cahill**



**Benedict Arnold**



**L'imposant hôtel Cahill, le premier établissement du genre  
à Saint-Georges.**

dition pour sauver d'autres êtres humains en détresse.

De nombreux malades et blessés sont ensuite accueillis et soignés par les résidents de Saint-Georges. Les Abénaquis mettent à profit leur connaissance de la forêt pour trouver les herbages et les essences susceptibles de guérir ou de soulager leurs visiteurs imprévus.

Pendant ce temps, les Beaucerons de St-François, de St-Joseph et de Ste-Marie vivent dans la terreur, car ils ont appris que "les Bostonnais habillés de tôle sont à Sartigan". Cette crainte n'a aucun fondement; le général Arnold n'a qu'à se réjouir de l'attitude des Canadiens à l'endroit de son armée et il paye d'ailleurs honnêtement tout ce qu'on veut bien lui fournir. Les Américains ne demeurent que quelques jours à Saint-Georges où ils sont arrivés le 2 novembre 1775.

Quant au fameux trésor que le dénommé Arnold aurait perdu quelque part dans la Beauce, on n'y croit plus tellement. Le général avait sûrement des pièces d'or et d'argent dans ses bagages; mais, rien ne laisse croire qu'il en ait semé une partie en cours de route.

Dans la région de Mégantic, on a découvert quelques sites où les soldats américains campèrent pendant un certain temps. On a même découvert quelques armes et de l'équipement; mais de trésor, jamais!

Cette légende du trésor s'accrédita aussi par le fait que Arnold se guidait sur une carte établie par un ingénieur qui s'appelait John Montrésor. L'imagination de nos ancêtres et de leurs descendants n'en demandait pas davantage pour se livrer à toutes les fantaisies.

Le passage d'Arnold à Saint-Georges et dans la Beauce contribua cependant à faire connaître les Etats-Unis aux Canadiens de notre région. Lorsque les chemins le permettront, ils prendront l'habitude d'aller visiter assez souvent leurs voisins du sud. Cinquante ans plus tard, on connaîtra le début de l'émigration vers la grande république américaine.

## MISÈRE ET LABEUR

On ne peut s'imaginer les difficultés sans nombre que doivent affronter les pionniers de Saint-Georges. N'ayant pratiquement aucun moyen de transport vers Québec, ils se suffisent à eux-mêmes, vivant dans des maisons de bois rond de 15 à 20 pieds de côté. Ils utilisent un foyer de terre glaise pour se chauffer et faire cuire les aliments; les poêles de fonte n'apparaîtront qu'en 1780.

Les colons font de l'abattis. Ils remuent la terre avec des pioches, fabriquent les meubles à la hache et les cordes avec de l'écorce de hêtre. Les femmes confectionnent les vêtements avec de la laine et du lin et les chaussures avec la peau des animaux domestiques, ce qui donne les mocassins dont on trouve encore de rares échantillons de nos jours. En hiver, le rat musqué, la loutre, le castor et le vison fournissent les vêtements

chauds. La production de lin et de chanvre est tellement abondante qu'on en fait une toile de première qualité qui est exportée vers Québec et facilement écoulée. C'est la première véritable industrie de Saint-Georges en attendant l'exploitation de la forêt et du sous-sol.

Pour se procurer le sel, les haches, les faux, les socs de charrues et les vitres, il faut organiser de pénibles voyages à pied jusqu'à Québec.

La nourriture est cependant copieuse. Orignaux, caribous, perdrix, canards et poissons ne manquent jamais. On exploite les érablières avec succès. On cultive le blé qui cèdera ensuite la place à l'orge, au sarrasin, au seigle et à l'avoine. Les galettes d'avoine et de sarrasin deviendront célèbres sous le nom de "torchons". En 1830, les habitants de Saint-Georges récoltent déjà des patates, des choux et autres légumes.

Les Beaucerons ne dédaignent pas le rhum qui coûte cependant très cher. Le curé Campeau se plaint à son évêque, en 1854, disant que la société de tempérance, fondée en 1848, ne compte plus que le tiers de ses 907 associés du début.

Le curé ajoute que les occasions de boire de l'alcool sont trop nombreuses: voyages à Québec et aux Etats-Unis, noces de deux à trois jours, corvées, compérages et auberges licenciées.

L'abbé Campeau s'élève contre les blasphèmes et les paroles obscènes que les jeunes profèrent chaque dimanche au cours de réunions dansantes qui se terminent souvent en chicanes. Les courses de chevaux, les parties de sucre et même les veillées au corps servent de prétextes pour rire et pour s'enivrer, affirme le curé.

Pourtant, nos ancêtres ont une foi robuste et fervente. Ils prient souvent et vivent en excellents termes avec leurs voisins qu'ils soient anglais, irlandais, écossais, acadiens ou allemands. Ils s'aiment et s'entraident comme les membres d'une grande famille.

Cette disparité d'origine et de religion est sans doute la cause d'une mentalité un peu spéciale qui caractérise la population de Saint-Georges à cette époque. Les alliances sont rares, mais la coexistence façonne un type exclusivement "saint-georgeois" qui est très tolérant envers tous ces concitoyens. Il subit aussi l'influence du conquérant en utilisant beaucoup d'anglicismes.

Disons enfin notre admiration pour les héroïques femmes qui secondent si bien leurs maris. Elles sont à la fois épouses, mères, consolatrices, infirmières, institutrices et gardiennes de la foi.

Plus que les hommes, elles souffrent de la solitude et des privations de toutes sortes. Elles n'en font pas moins leur devoir avec un courage admirable, transmettant de génération en génération les vertus morales et civiques dont nous avons le droit de nous enorgueillir aujourd'hui.

Dans leur misère, ces rudes colons trouvent le temps de rire et de chanter; mais, leurs larmes comme leurs joies sont passagères. Ils n'ont

pas les moyens de s'attarder sur leurs malheurs ni sur leurs éphémères plaisirs. Une tâche plus grave les attend constamment et ils la poursuivent avec autant d'énergie que de tenacité.

## LES VOIES DE COMMUNICATION

Dans les premiers jours de la colonisation de Saint-Georges, les gens ne se rendent pas facilement à Québec. Il y a bien la rivière Chaudière sur laquelle il est possible de voyager en canot; mais les nombreux portages rendent cette voie extrêmement pénible. On utilise aussi les sentiers sinueux tracés en pleine forêt par les Abénaquis.

Personne n'ignore que le sobriquet de "Jarrets noirs" dont on affuble parfois les Beaucerons remonte à cette époque héroïque. Nos ancêtres arrivaient à Lévis tellement crottés qu'on les identifiait sans peine à la couleur de leurs jambes.

Le premier véhicule pour descendre de la marchandise à Québec ou en rapporter s'appelle "les menoires à billots". Cet engin rudimentaire est composé de deux perches d'érable ou de merisier, de douze à quinze pieds de longueur, reliées au milieu à une bille de bois rond, le tout étant fixé par des chevilles de bois. On attache solidement les effets à transporter sur cette espèce de plate-forme branlante.

Une des extrémités de ces perches traîne à terre et l'autre bout sert de brancards pour y atteler un cheval ou un boeuf. C'est le seul véhicule capable de déplacer une charge assez lourde dans les chemins à peine ouverts.

Ces menoires à billots sont aussi utilisées dans les nombreux chemins de sucreries; mais, seulement lorsque la neige a recouvert les souches, les troncs d'arbres et les pierres.

Un autre moyen de transport qui a son heure de gloire est le "panneau". Il s'agit d'une selle formée d'un large morceau de forte toile dont on couvre le dos d'un cheval ou d'un boeuf. La toile pend de chaque côté, et a deux grandes poches où on place toutes sortes d'effets. On voyage ainsi beaucoup plus rapidement qu'avec les menoires à billots.

## LA ROUTE JUSTINIENNE

La première route digne de ce nom pour aller de la Beauce à Québec est la "Route Justinienne" dont le tracé est fait par le Père Justinien en 1758. Les censitaires devront l'entretenir eux-mêmes jusqu'en 1813.

Certains Beaucerons sont tenus de faire de longs trajets (jusqu'à 50 milles) pour se rendre jusqu'à la route quand vient leur tour de travailler à sa réparation. Ces pénibles voyages se transforment cependant en partie de plaisir car on amène des violoneux et du rhum!

Pourtant, la besogne est dure et en 1810 les habitants de la Beauce font appel au gouvernement qui fait la sourde oreille durant trois ans. Enfin, les autorités provinciales acceptent d'entretenir la route Justinienne.

Celle-ci est prolongée de Ste-Marie à St-Joseph en 1771 et la même année on commence le tracé jusqu'à Saint-Georges.

Il faudra cependant attendre jusqu'en 1830 pour bénéficier des services d'une véritable route qu'on appelle le "Kennebec Road". Le gouvernement vote une somme de deux mille louis pour ces travaux qui ont pour but principal de relier Québec aux Etats-Unis. Les Américains ont déjà terminé la route de leur côté.

Le 11 septembre 1830, deux voyageurs de l'état du Maine arrivent à Lévis après avoir circulé continuellement sur le Kennebec Road. Ils déclarent que le chemin est bon. L'année suivante, un carosse tiré par quatre chevaux emprunte la même route avec succès.

L'ouverture de cette voie terrestre est d'une importance primordiale pour Saint-Georges et toute la Beauce. Les commerçants américains l'utilisent pour venir dans nos régions et acheter quantité d'animaux qu'ils conduisent en Nouvelle-Angleterre. Par contre, c'est en même temps le signal d'une émigration considérable. Les Beaucerons vont aux Etats-Unis pour travailler dans les champs ou dans la forêt et décident ensuite de s'y fixer définitivement.

Un autre effet de la construction de cette route est l'amélioration du service postal. Dès 1835, deux hommes d'affaires de Skowhegan et de Québec établissent des diligences qui relient Québec et Boston trois fois par semaine. Le voyage se fait d'abord en quatre jours et demi puis est ramené plus tard à deux jours et demi.

Les frais de malle sont cependant très dispendieux. Il en coûte pas moins de trente centins pour poster une lettre ordinaire.

Le Kennebec Road devient la route Lévis-Armstrong et est pavée sur toute sa longueur, après plusieurs améliorations, entre 1940 et 1950. En novembre 1963, le gouvernement du Québec lui donne le nom de Route Président Kennedy en hommage à John Kennedy qui vient d'être assassiné aux Etats-Unis.

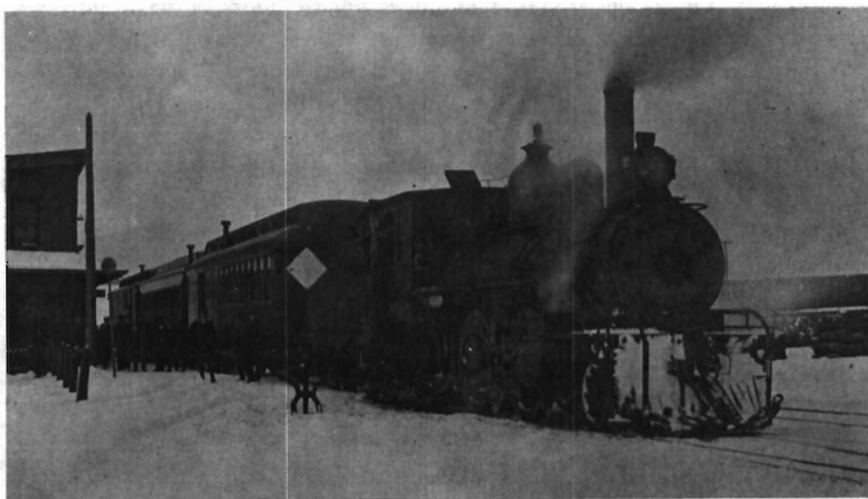
## VOIE FERRÉE

Dès 1825, le colonel Long du Maine parle de faire passer un chemin de fer dans la Beauce vers les Etats-Unis. Le gouverneur canadien Aylmer nomme l'ingénieur Yule pour étudier ce projet; mais, les deux parties intéressées divergent d'opinion et l'affaire tombe à l'eau.

En 1869, une première compagnie, la Sherbrooke Eastern Township & Kennebec Railway, décide de construire une voie ferrée de Sherbrooke à Vallée-Jonction et les travaux commencent l'année suivante. En 1875, le



**Le premier manoir Taylor construit en 1840; il fut remplacé en 1917 par la résidence actuelle des demoiselles Taylor à Cumberland.**



**Le premier train du Québec-Central entrant en gare de Saint-Georges au cours de l'hiver 1907.**



réseau passe aux mains du Québec-Central.

La ligne est prolongée jusqu'à Saint-Joseph en 1880, à Beauceville en 1886 et enfin à Saint-Georges en 1907. Ce chemin de fer restera le seul moyen rapide de transport, en hiver, jusqu'au moment où le gouvernement provincial prendra l'entretien des routes à sa charge durant toute l'année, c'est-à-dire après la guerre 1939-45.

# *Les structures*

## **LES PAROISSES**

Avant 1822, les habitants de Saint-Georges vont à l'église de St-François (Beauceville) car ils dépendent de cette cure. Cette année-là, à une date que nous ne pouvons préciser, l'abbé Primeau, curé de St-François vient célébrer la première messe à Saint-Georges, dans la maison de Jean Fortin, sur la pointe située entre la Famine et la Chaudière. On dirait aujourd'hui à proximité du pont de la rivière Famine. Le Saint Sacrifice est donc célébré à cet endroit pendant une huitaine d'années.

La construction de la première chapelle commence en 1823, est suspendue durant six ans et se termine en 1831. Cette chapelle est située sur le terrain des Pozer, côté ouest de la Chaudière. Cette terre qui est à l'usage du curé mesure trois arpents de front et quarante arpents de profondeur. Le site exact de la chapelle est encore discuté; elle devait être placée à l'endroit où s'élève maintenant la statue équestre de saint Georges.

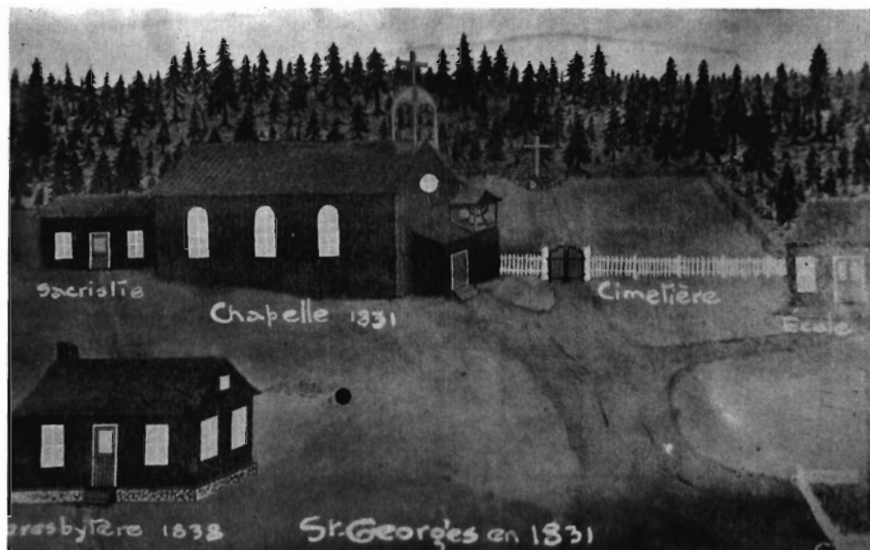
C'est M. Pozer lui-même qui a donné cette terre à Mgr Signay, coadjuteur de l'évêque et curé de Québec; l'acte de donation fut enregistré le 29 octobre 1830. Il est précisé dans ce document que le seigneur d'Aubert-Gallion donne ces lots à Mgr Signay personnellement "en témoignage authentique de l'affection qu'il lui porte".

Certains historiens ont prétendu que cette première chapelle fut transportée en 1854 près de la rivière Famine. Ils basaient leur affirmation sur une lettre du curé Campeau dans laquelle il est question de "la chapelle mise à la pointe de la Famine". On sait maintenant qu'il s'agit là d'une confusion dans les termes: en 1830, tout Saint-Georges s'appelait "La Famine", aussi bien les terres d'Aubert-Gallion que celles d'Aubin de Lisle.

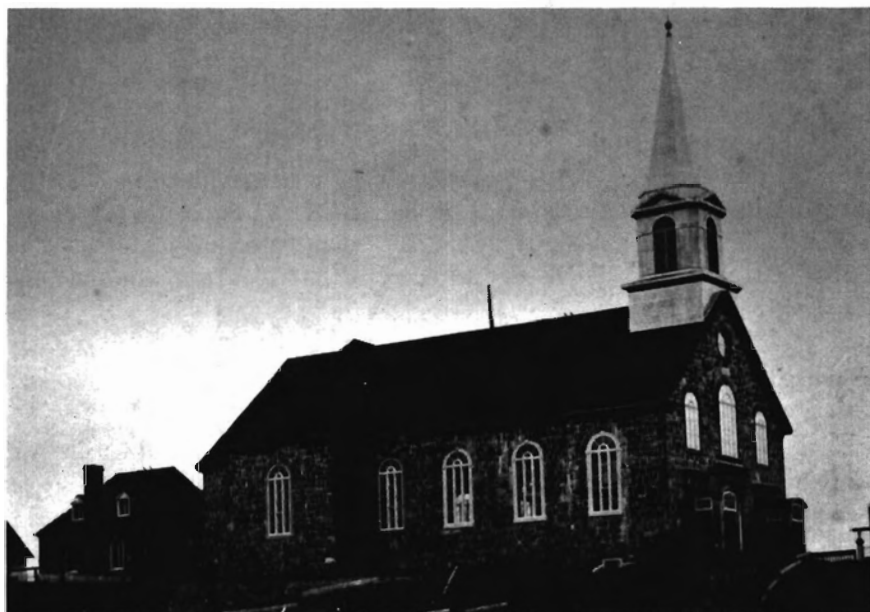
La construction est à peine commencée que les habitants adressent une requête à Mgr Plessis pour demander le transport de la chapelle sur le terrain de Joseph Rodrigue, voisin du domaine Pozer.

Toutefois, les résidents ne partagent pas tous cette idée et il s'en suit une longue discussion fort embarrassante pour le curé de même que pour l'évêque. Les tenants du déménagement sont en majorité (37 contre 11) et ils croient que le curé est contre leur projet. Le 11 février 1824, ils descendent à Québec où l'évêque les reçoit en personne. Nos gens plaident leur cause avec chaleur, accusant l'abbé Primeau de "sympathies politiques à l'endroit des Pozer".

Mgr Plessis, un peu scandalisé, suspend son jugement et suggère aux



Voici la représentation exacte de la première chapelle de Saint-Georges dont la construction commença en 1823 pour être terminée en 1831. Au premier plan, on voit le presbytère et à droite l'école. Au fond: le cimetière qu'on a déplacé plus tard pour construire la deuxième église.



La deuxième église de Saint-Georges terminée en 1862, était située au même endroit que l'église actuelle, sa façade étant cependant tournée vers le nord.

BIBLIOTHÈQUE TRIMÉ  
 COLLÈGE SAINT-BERNARD  
 de J. VAN DER BRUG  
 DES FRÈRES  
 DRUMMONDVILLE — P.Q.

paroissiens de Saint-Georges de trouver un accord, sinon il préfère que la chapelle ne soit pas construite.

Un long silence s'établit et les travaux n'avancent plus. Le 8 juin 1827, un second groupe demande d'ignorer la requête précédente et de laisser la chapelle où elle est actuellement. "Les gens sont pauvres, disent-ils, et ils ne peuvent absorber trop de dépenses".

Le camp Jos Rodrigue ne se tient pas pour battu et revient à la charge le 8 juillet en exprimant le désir que la chapelle soit érigée près du moulin. Les 23 signataires affirment d'autre part que la chapelle déjà levée n'est pas solide et qu'il faudra la refaire.

Quoiqu'il en soit, cette chapelle reste sur le terrain donné par Pozer; mais, on la déplace légèrement. Elle est bénite le 26 janvier 1831 par le curé Louis Poulin de St-Joseph. Le 5 octobre suivant, c'est le curé Antoine Valade de Ste-Marie qui vient bénir la première cloche (540 livres).

Le premier "temple" de Saint-Georges est fait en bois. Il mesure 50 pieds de longueur, 30 pieds de largeur et 12 pieds de hauteur. Il n'a point de chapelles latérales, mais on trouve deux petits autels chaque côté du maître-autel. Aucun tableau; seulement des images lithographiées. Dans une armoire on place les objets nécessaires au baptême des nouveau-nés.

Il n'y a pas de confessionnaux, le local étant trop petit. Des grilles sont mises à la disposition des confesseurs. Une petite sacristie attenante mesure vingt pieds par vingt pieds.

Par la suite, on construira un presbytère de 36 pieds de longueur qui sera terminé en 1838.

## LES DESSERVANTS

Le curé Primeau de St-François est le premier desservant de "La Famine" de 1822 à 1826. Puis, ce sont l'abbé T. V. Papineau (1826-28), l'abbé F. X. Leduc (1828-30), l'abbé Ls-Antoine Montminy (1830-37) et l'abbé Ed. Montminy, frère du précédent, (1837-40), tous curés de St-François.

C'est une période difficile pour les fidèles de Saint-Georges qui se plaignent de ne pas voir assez souvent le curé Primeau. Ils s'en plaindront aussi avec les curés suivants, surtout l'abbé Ls-Antoine Montminy.

Ce dernier déclare à son évêque qu'il ne peut pas aller dire la messe à Saint-Georges le dimanche, encore moins à ses frais comme le désirent les habitants de La Famine. L'évêque suggère alors une visite par 15 jours ou par trois semaines; mais, cet arrangement ne satisfait personne.

Quelques jours après la bénédiction de la "Chapelle Saint-Georges", les paroissiens supplient l'autorité diocésaine de leur accorder un curé résident. Ils lui réservent une chambre convenable en attendant la construction d'un presbytère qu'ils s'engagent à bâtir au cours de l'été.

Les requérants ont de solides arguments, car il y a 12 milles à faire, dans de mauvais chemins, pour se rendre à Saint-François, ce qui est très onéreux quand il s'agit d'aller chercher le prêtre pour les derniers Sacraments.

L'évêque temporise pour apaiser les esprits; mais, six mois plus tard, les paroissiens reprennent leurs démarches. C'est précisément cette requête du 14 septembre 1831 qui conduira à l'érection canonique de 1835.

A ce moment, Saint-Georges compte 500 communians et 176 familles établies sur autant de terres. Ils se disent capables de faire vivre un curé en lui fournissant 200 minots de froment, 20 minots de pois et 45 minots d'avoine.

L'évêque retarde encore sa décision et c'est le curé de St-François lui-même qui en souffre le plus car les paroissiens de Saint-Georges ne l'aiment pas. L'abbé Montminy fait donc les ultimes représentations pour obtenir l'érection canonique de la paroisse Saint-Georges et le décret est signé le 16 octobre 1835.

Etant donné l'importance historique de ce document, nous en reproduisons ici les principaux passages:

*Québec, 16 octobre 1835*

**DÉCRET CANONIQUE DE LA PAROISSE SAINT-GEORGES  
D'AUBERT-GALLION**

*Joseph Signay, par la miséricorde de Dieu et la grâce de la Ste-Vierge, évêque catholique de Québec, aux fidèles de la dite paroisse:*

*Vu la requête présentée à notre illustre prédécesseur, le 14 septembre 1831, au nom des tenanciers des seigneuries Aubert-Gallion et Aubin de Lisle, demandant l'érection d'une paroisse dans les dites seigneuries pour les raisons y énoncées.*

*En conséquences, nous érigeons par les présentes, au titre de cure et de paroisse, sous l'invocation de saint Georges, martyr, dont la fête se célèbre le 23 avril, les susdites seigneuries comprenant un territoire d'environ six milles de front sur la rivière Chaudière, sur environ douze milles de profondeur borné au nord-est par le Township de Watford, au nord-ouest par la seigneurie de Vaudreuil, au sud-ouest par le Township de Shenley et au sud-est par les Township de Shenley et de Jersey et par les terres non concédées de la couronne.*

*Pour être la dite cure et paroisse de Saint-Georges à la charge des curés ou desservants qui y seront établis, tenus de se conformer aux règles de discipline ecclésiastique en usage dans ce diocèse,...*

*Mais comme le présent décret est purement ecclésiastique et ne peut avoir d'effets civils, nous recommandons très positivement aux nouveaux*

*paroissiens qu'ils aient à se pourvoir à cet effet auprès de Son Excellence le Gouverneur de cette province.*

*Signé: Jos Signay, Evêque Cat. de Québec*

*Contre-signé: C. F. Cazeau, ptre, secrétaire.*

Cette érection canonique n'amène pas cependant un curé résident dans l'immédiat. Saint-Georges attendra jusqu'en 1840 pour accueillir son premier véritable curé, l'abbé Moïse Fortier.

## LES CURÉS ET LEURS OEUVRES

Les chefs spirituels de Saint-Georges sont, dans l'ordre chronologique, Moïse Fortier, de octobre 1840 au 12 mai 1845; Edouard Bois, intérim. de mai 1845 au 5 octobre de la même année; Antoine Campeau, du 5 octobre 1845 au 27 septembre 1857; Charles-Godefroy Gaudin, du 4 octobre 1857 au 28 septembre 1859; Ferdinand Catellier, du 4 octobre 1859 au 28 septembre 1877; Bernard Bernier, du 1er octobre 1877 à mars 1889; Théophile Montminy, de avril 1890 à octobre 1899; Alfred Dionne, de octobre 1899 au 26 février 1918; Mgr Hilaire Fortier, de avril 1918 à octobre 1941; Mgr Edouard Beaudoin, de octobre 1941 à septembre 1964, et l'abbé Joseph Denis, curé en fonctions depuis septembre 1964. Lorsque la paroisse est divisée, en 1950, l'abbé Jean Duval devient le premier curé de l'Assomption et il est toujours à son poste en 1969.

## L'ABBÉ MOÏSE FORTIER

Le premier curé de Saint-Georges naît à Québec, le 13 octobre 1813. Il est ordonné prêtre le 21 décembre 1837 et nommé vicaire à Maskinongé avant d'être promu à la cure de Saint-Georges en 1840.

L'abbé Fortier est surtout un missionnaire et son ministère s'exerce aussi loin que Waterville. En quinze jours de voyage, il visite Skowhegan, Waterville, Fasté, Belfast, Baplaines ainsi que les cantons de Linière, de Metgermette, de Watford et de Shenley. Il profite de ces passages pour baptiser les nouveau-nés, recevoir les enfants à la première communion, confesser les fidèles et bénir les mariages.

Dans ces conditions, on comprend que le curé Fortier ait quelque peu négligé les registres. Le premier date de 1841; c'est un petit livre de 12" x 6" recouvert d'un vieux carton gris. Il contient le sceau de la Cour du Banc du Roi.

Le premier acte est une sépulture qui a lieu le 14 janvier 1841; il s'agit d'un enfant de 4 ans, Edouard Labbé, fils de Joseph Labbé, cultivateur, et de Euphrosine Poulin.

Le deuxième acte en est un de baptême: une fille née le 24 janvier et baptisée sous le prénom de Sophie. Elle est l'enfant de David Rodrigue

et de Marguerite Lessard. Comme sur l'acte précédent, personne n'a signé.

Le premier mariage est célébré le 16 février 1841. Un veuf, David Pépin dit Lachance épouse Adélaïde Busque. Les mariés et les témoins déclarent ne pas savoir signer et font une croix.

La première signature qui apparaît aux registres est celle d'une femme de Beauceville. Le premier paroissien de Saint-Georges qui signe est Edouard Scully, le 13 avril 1841. Il est le parrain d'une baptisée. Il faudra cependant attendre au 12 juillet de la même année pour lire une signature canadienne-française, celle de Sophie Paquet qui vient d'épouser Jean Fortin.

Ce premier registre contient 101 baptêmes, 11 mariages et 13 sépultures.

Les paroissiens de Saint-Georges sont des spécialistes dans les noms rares tels que Morphée, Archange, Syfret, Euphémie, Eutalie, Euphronise, Hippothéine...

Le 28 avril 1854, les registres accueillent les premiers jumeaux de la paroisse; les bessons appartiennent à Joseph Plamondon et Rosalie Crésac dit Toulouse.

Les registres en disent beaucoup sur la vie paroissiale, mais il est impossible de les retranscrire dans ce volume et nous devons forcément nous limiter à ces quelques détails.

L'abbé Moïse Fortier, premier curé, se noie accidentellement dans la rivière Chaudière, près de l'église de St-François. Son canot chavire en frappant une clôture dont la base est sous l'eau. Cette tragédie se produit le 12 mai 1845 et l'inhumation n'a lieu que le 7 juin, ce qui laisse croire qu'on mit plusieurs jours à repêcher le corps de la victime. Le 8 juillet 1863, la dépouille mortelle de l'abbé Fortier est exhumée de l'ancienne chapelle et réinhumée dans le choeur de la nouvelle église.

### L'ABBÉ ANTOINE CAMPEAU

L'abbé Edouard Bois assure l'intérim pendant cinq mois et il n'y a guère à dire sur son séjour ici. Le deuxième curé de Saint-Georges est plutôt l'abbé Antoine Campeau né à Québec en 1812 et ordonné le 4 juin 1837. Il a précédemment été curé de Percé et vicaire à Ste-Croix. Il meurt à Pointe-aux-Trembles le 1er février 1890.

L'abbé Campeau est un homme minutieux et ses registres sont un modèle de bonne tenue. Il est aussi un bâtisseur. En 1854, il commence à parler de la construction de la seconde église, c'est-à-dire d'une véritable église qui remplacerait l'antique chapelle délabrée et insuffisante. Il ne réussit pas à mener son projet à bon terme; mais, ses successeurs y parviendront grâce à lui.

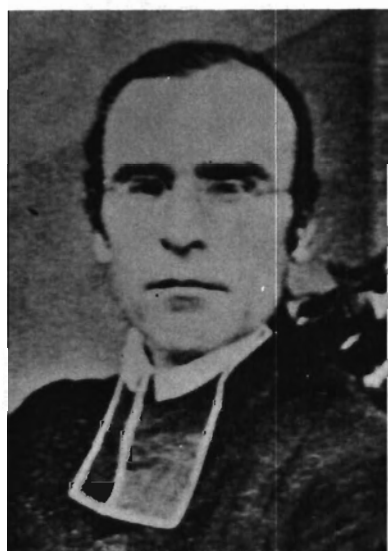
Le curé Campeau insiste pour que les paroissiens assistent aux élec-



**Abbé Moïse Fortier**  
1840-45



**Abbé Antoine Campeau**  
1845-57



**Abbé Chs-Godefroy Gaudin**  
1857-59



**Abbé Ferdinand Catellier**  
1859-69



tions des marguilliers et aux redditions de compte. Il veut les intéresser aux affaires de la fabrique.

On verra plus loin que l'abbé Campeau eut à coeur l'érection civile de la paroisse et c'est lui qui fit les premières démarches à cette fin.

## LA DEUXIÈME ÉGLISE

Le curé Charles-Godefroy Gaudin ne demeure à Saint-Georges que pendant deux ans; mais, ce laps de temps lui suffit pour obtenir un décret de l'évêque autorisant la construction d'une église et d'une chapelle en pierre. C'est le 29 octobre 1858.

L'acte d'érection est publié au palais de justice de Québec les 3 et 8 avril. Le 5 septembre 1859, les commissaires autorisent les syndics à cotiser 3034 louis dont 2800 pour la construction et 234 pour les dépenses imprévues. Cette église doit avoir 120 pieds par 48 à l'intérieur et contenir 208 bancs.

Cependant, des difficultés surgissent au sujet de la cotisation et le curé Gaudin est transféré dans une autre paroisse le 4 octobre.

Le quatrième curé de Saint-Georges, l'abbé Ferdinand Catellier termine cette oeuvre après avoir dépensé des trésors de patience et de diplomatie. L'église est achevée le 18 décembre 1862; elle est située au même endroit que l'église actuelle, mais son portique fait face au nord au lieu de regarder la rivière.

L'abbé Catellier se retire en 1877 et meurt à l'hôpital général en février 1880. Plusieurs de ses parents demeurent encore dans la paroisse qu'il a si bien servie durant 18 ans.

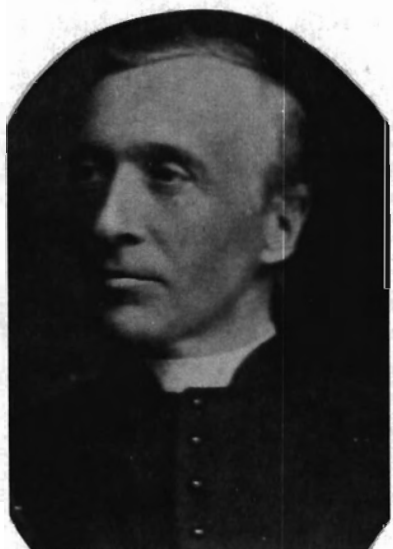
## LES CURÉS BERNIER ET MONTMINY

L'abbé Bernard Bernier fut curé de Saint-Georges pendant 13 ans. Son règne est marqué par la fondation de la paroisse Saint-Martin de Beauce, en 1880, et surtout par la réalisation d'une oeuvre essentielle, le couvent pour jeunes filles.

Son successeur, l'abbé Théophile Montminy, arrive en 1890 et fonde le cercle agricole. Il organise la première exposition, construit le presbytère, enseigne le chant et fonde une chorale. Parmi ses collaborateurs, on note les noms du Dr Georges Cloutier, de MM. Philibert Gonthier, Philius Gonthier et Ludger Bérubé qui font naître la première fanfare.

En 1892, le curé Montminy commence la construction de la troisième église, celle qui domine encore aujourd'hui les rives de la Chaudière. Une dépense de \$37,033.60 est prévue à cette fin; mais, les mésententes commencent et les travaux sont arrêtés.

Un certain nombre de paroissiens du côté Est demandent même la division de la paroisse, ce que l'évêque refuse catégoriquement. Seule l'ar-



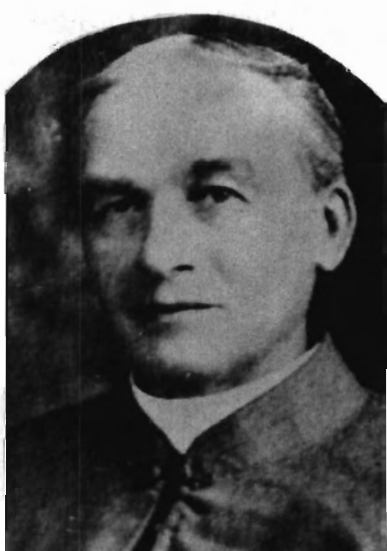
**Abbé Bernard Bernier**  
1869-90



**Abbé Théophile Montminy**  
1890-99



**Abbé Alfred Dionne**  
1899-1918



**Mgr Hilaire Fortier**  
1918-41

rievée du curé Dionne en 1899 éliminera ces difficultés.

### LE CURÉ ALFRED DIONNE

Le curé Dionne s'installe à Saint-Georges à un moment difficile. Il est cependant très diplomate et excellent administrateur. Avec lui, les discussions Est-Ouest cessent rapidement et il se fait des amis des plus fanatiques partisans de la division.

Le 3 juillet 1900, l'abbé Dionne se remet donc à la construction de l'église et du presbytère. Les deux premiers entrepreneurs abandonnent et le curé doit diriger lui-même les travaux. La première pierre a été placée le 4 septembre 1900 et la bénédiction de l'église a lieu le 27 juillet 1902. Le 17 juillet 1910, on inaugure les nouvelles orgues.

Le curé Dionne suscite l'admiration de ses paroissiens.

Sa noble simplicité les attirent jusqu'à la limite de la grande intimité. Il n'est pas seulement un prêtre, il est aussi un concitoyen qui met ses talents au service de toutes les organisations, civiles comme religieuses.

Le curé Alfred Dionne meurt à Saint-Georges le 22 février 1918. Une foule immense assiste à ses funérailles. Plus de 60 membres du clergé se tiennent dans le chœur. Parmi les personnalités civiles, notons la présence de l'hon. Thomas Chapais et de l'hon. Alexandre Taschereau, ministre des Travaux publics.

Les porteurs du coin du poêle sont les quatre maires Michaud, Thibodeau, Morin et Donovan. Le Dr Georges Cloutier dirige la chorale et M. Robert Dick touche l'orgue. M. le curé Dionne repose aujourd'hui dans son caveau de l'église de Saint-Georges.

### MGR HILAIRE FORTIER

Hilaire Fortier voit le jour à Ste-Claire de Dorchester le 5 mars 1865. Il étudie au collège de Lévis et au Grand Séminaire de Québec. Il devient prêtre le 20 mai 1894 et est aussitôt nommé professeur à Lévis pour deux ans.

Subséquentement, il est vicaire à St-Joseph et à St-Gervais puis retourne enseigner au collège de sa jeunesse pendant huit années. En 1907, l'évêché le nomme curé de St-Séverin, une charge qu'il occupe durant deux ans jusqu'à sa nomination à la cure de St-Prosper en 1909.

L'abbé Fortier demeure dix ans à St-Prosper et c'est à la suite du décès du curé Dionne qu'il est appelé à Saint-Georges, au cours de l'année 1918. La jeunesse est nombreuse et active dans sa nouvelle paroisse et le curé Fortier possède les qualités requises pour la guider. Ses dix ans de professorat lui ont donné une précieuse expérience des jeunes.

Le curé Hilaire Fortier exerce son ministère à Saint-Georges durant vingt-trois ans, soit jusqu'en octobre 1941. Il assiste au développement



**Mgr Edouard Beaudoin**  
1941-64



**Abbé Joseph Denis**  
1964-



**Abbé Jean Duval**  
Premier curé de l'Assomption  
1950-

commercial et industriel de sa paroisse. Il confesse, marie et enterre des paroissiens qu'il a lui-même baptisés 15 ou 20 ans plus tôt. Bref! Il participe à la vie bourdonnante de toute une génération aux prises avec l'avènement du modernisme sous toutes ses formes.

Pour récompenser ses services inappréciables, l'Eglise le nomme prélat domestique le 5 mai 1925 et Mgr Fortier atteint le faite de son prestige. Il remplit aussi les fonctions de vicaire forain pendant de nombreuses années.

Au cours de ce long terme comme chef spirituel de Saint-Georges, Mgr Fortier doit continuellement s'adapter aux changements à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Eglise. La fondation des mouvements d'action catholique bouleverse sa conception du rôle des laïcs; il se soumet volontiers et soutient ses jeunes vicaires dans cette nouvelle voie.

A l'automne 1941, après tant d'années au service de Dieu, il prend une retraite bien méritée, s'installe dans une maisonnette qui lui appartient à Saint-Georges-Ouest et y coule une vie plus calme. C'est là que la mort vient le chercher, par un beau soir du mois de Marie. Il décède le 25 mai 1955 à l'âge respectable de 90 ans et 2 mois, après 61 ans de vie sacerdotale.

Saint-Georges a honoré la mémoire de Mgr Fortier en donnant son nom à une école et à un boulevard.

### MGR EDOUARD BEAUDOIN

Edouard Beaudoin est un authentique Beauceron né à St-Elzéar le 21 février 1890. Il fait son cours classique à Ste-Anne de la Pocatière et est ordonné prêtre le 22 juillet 1918. Après deux ans d'études théologiques, il est nommé enseignant à l'Ecole d'Agriculture de Ste-Anne, fonctions qu'il continue de remplir jusqu'en 1934. Il gravit les échelons cependant et devient successivement maître de discipline, professeur attitré et préfet des études.

A cette même époque, il collabore étroitement à plusieurs revues agricoles et à l'Action-Catholique. Servi par un talent littéraire remarquable, il signe plusieurs nouvelles et récits sous le pseudonyme de Jean Sans-Terre.

Le 7 octobre 1934, l'abbé Beaudoin est nommé curé de Ste-Philomène et sept ans plus tard, jour pour jour, il est installé à la cure de Saint-Georges.

Le curé Beaudoin est heureux de venir diriger une paroisse en plein essor et il contribue fortement à cette expansion. Il a beaucoup d'influence dans des milieux divers et ses interventions sont décisives pour l'obtention de l'Hôtel-Dieu N.-D. de Beauce et du Séminaire.

Il entreprend la restauration de l'église qui n'a même pas été repeinte

depuis sa construction en 1901. Il provoque la naissance de nombreux groupements sociaux et religieux. Son oeuvre chez nous est aussi vaste que durable.

En 1956, le pape l'élève à la prélature, rendant ainsi hommage à son dévouement et à son initiative. Il remplit pendant huit ans les fonctions de vicaire forain.

Mgr Beaudoin est un homme de caractère doublé d'un esprit bien meublé. Il met ses qualités au service de ses paroissiens avec les résultats que l'on sait.

Le 6 septembre 1964, il cède sa place à un successeur plus jeune et se retire dans une maison qu'il a lui-même fait construire près de l'église. Malheureusement, il ne devait pas jouir longtemps de ce repos pourtant bien mérité.

En novembre de cette même année, il fait une première crise cardiaque et le 24 décembre 1964, il quitte cette terre pour aller célébrer la Noël dans l'éternelle Patrie.

L'école Mgr Beaudoin de Saint-Georges-Ouest a reçu ce nom en hommage à sa mémoire.

### L'ABBÉ JOSEPH DENIS

C'est avec des sanglots dans la voix que Mgr Edouard Beaudoin annonce sa retraite, du haut de la chaire, au mois d'août 1964. Pour lui, c'est la deuxième véritable épreuve de sa vie, la première ayant été la division de la paroisse en 1950.

Le curé qui lui succède est l'abbé Joseph Denis qui entre en fonctions le 6 septembre. L'abbé Denis est lui aussi un Beauceron d'origine puisqu'il est né à Beauceville le 25 février 1908.

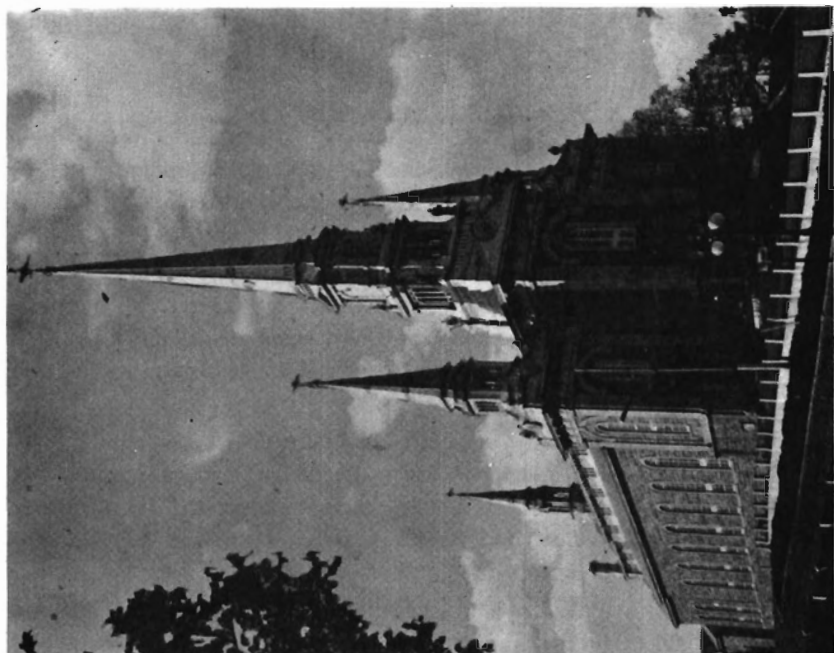
Il étudie à Beauceville, à Lévis et à Québec avant de recevoir la dignité sacerdotale le 29 juin 1934. Il est professeur au collège de Lévis jusqu'en 1940 puis vicaire à Lambton et à St-Joseph.

En 1953, il est nommé curé de St-Cyprien qu'il quittera pour la cure de St-Côme en 1956. Son évêque ira le chercher dans cette paroisse pour l'amener à Saint-Georges. Il devient le dixième curé depuis l'érection canonique en 1835.

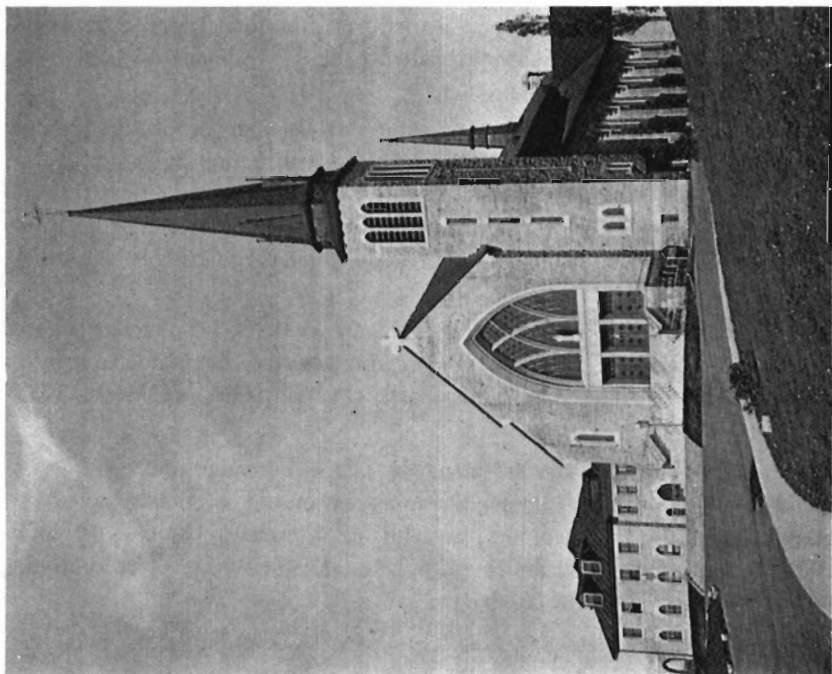
L'abbé Joseph Denis n'est parmi nous que depuis quatre ans; mais, il a déjà fait preuve de beaucoup de dynamisme. C'est lui en effet qui a entrepris la réparation et la modernisation de l'église paroissiale. Ces travaux de grande envergure ont assuré plus de confort et plus de sécurité aux paroissiens dans un temple qui est toujours considéré comme un des plus beaux du diocèse.

Le curé Denis est sans doute à Saint-Georges pour de nombreuses années. Les historiens de l'avenir ne manqueront pas de lui créditer d'autres

**L'église de Saint-Georges**



**L'église de l'Assomption**



oeuvres qui auront été réalisées grâce à sa tenacité et à son esprit d'initiative.

## LA PAROISSE L'ASSOMPTION

Le décret qui divise la paroisse Saint-Georges, par la rivière, est daté du 22 juin 1950 et il crée une nouvelle paroisse du côté Est sous le vocable de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

L'abbé Jean Duval devient le premier curé, fonction qu'il remplit toujours en 1969. Né à Beauceville le 27 décembre 1898, l'abbé Duval est élevé à la prêtrise le 10 juin 1922. Il enseigne deux ans au Grand Séminaire, y obtenant lui-même une licence en philosophie et un doctorat en théologie.

Subséquentement, il enseigne au Petit Séminaire de Québec et à Gaspé; il est vicaire à Lévis et à Lauzon; curé à Jacques-Cartier, à Inverness et à St-Ferdinand. En 1950, il est nommé curé-fondateur de l'Assomption. Il remplit encore en 1969 cet important rôle de chef spirituel dans la plus grande paroisse de la Beauce.

Le 18 juillet a lieu l'élection des premiers marguilliers et M. Edouard Lacroix est nommé marguillier en charge. La paroisse part de rien et tout est donc à faire. M. Lacroix offre l'étage supérieur de son édifice à bureaux sur la première Avenue et cette salle est transformée en chapelle. Les prêtres se logent au Séminaire; peu de temps après, ils occupent un presbytère temporaire qui est l'ancienne résidence de M. Adélarde Roy.

La première messe est célébrée le 6 août 1950. Entre temps, le curé et les marguilliers ne perdent pas une minute; ils font des études et des démarches pour en venir à la décision de construire une église de 1500 places et un presbytère contigu. Ce projet est entériné par les francs-tenanciers le 17 septembre et par l'Ordinaire le 14 octobre. L'église sera érigée sur les hauteurs de la ville, près du boulevard Lacroix encore à peine ébauché.

La pierre angulaire est bénite le 26 août 1951 et la première messe dans l'église est célébrée le 15 juin 1952. Le 1er juin de la même année, S. Ex. Mgr Lionel Audet bénit les quatre cloches pesant au total 13750 livres.

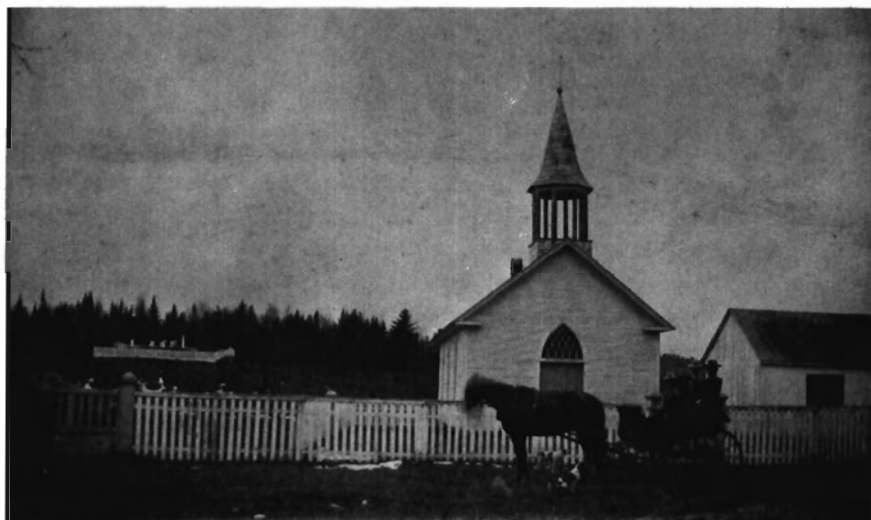
Le premier baptême conféré dans la chapelle temporaire, le 6 août 1950, est celui de Marie, Linette, Suzanne, enfant de Léopold Roy et de Thérèse Lessard. Le premier service, celui de Clermont Jacques, 19 ans, a lieu le 9 août; et le premier mariage, bénit le 4 novembre, est celui de Wilfrid Roy et de Jeannette Rodrigue.

Avec sa population de 8,003, la paroisse l'Assomption est la plus importante du comté de Beauce tout en étant la plus jeune.





L'église St. Paul à Cumberland, érigée en 1847. C'est le plus vieux temple religieux construit en pierres dans toute notre région.



L'église anglicane St. Peter de Saint-Georges-Ouest. Avant 1940, cette chapelle était sise sur la rue Principale, près du Domaine. Comme le fait voir cette photographie, il y avait non loin un cimetière où furent inhumés plusieurs membres de la famille Pozer.

## LES VOCATIONS RELIGIEUSES

Quelque 65 enfants de Saint-Georges et de l'Assomption ont été ordonnés prêtres. Le premier, en tête de liste, est l'abbé F.-X. Dulac élevé au sacerdoce le 26 mai 1892.

De plus, environ 220 garçons et filles sont entrés en religion, dans diverses communautés de religieux et de religieuses. Depuis quelques années, des jeunes filles de nos deux paroisses sont aussi sorties du monde pour devenir missionnaires laïques.

## AUTRES RELIGIONS

Depuis que Saint-Georges existe, il y eut continuellement des citoyens de religion protestante et, pendant un certain temps, ils furent même les plus nombreux. Aussi, n'ont-ils pas tardé à élever des chapelles.

Dès 1832, les Hanna ont déjà construit deux églises au bénéfice de leurs coreligionnaires. Plus tard les Pozer font aussi ériger la leur à Saint-Georges-Ouest; cette église est alors située sur la rue principale. Par la suite, on la transporte dans une rue transversale qui ne tarde pas à s'appeler la rue de la Chapelle et qui est maintenant la 15e rue. C'est l'église St. Peter.

En 1847, à Cumberland, les Taylor font construire une autre belle chapelle en pierre des champs. C'est la plus vieille église en pierre de la Beauce, toutes religions comprises, et elle sert encore au culte. Elle porte le nom d'église St. Paul.

## NOTRE SAINT PATRON

En plaçant la mission de la Famine et ensuite notre paroisse sous le vocable de saint Georges, nos ancêtres rendaient doublement hommage au véritable fondateur de Saint-Georges: Georges Pozer. En plus d'être son patron personnel, saint Georges était aussi le patron de l'Angleterre à laquelle M. Pozer était vivement attaché.

Saint Georges était prince de Cappadoce. Il fut martyrisé sous Dioclétien, à Nicomédie, en l'an 303. Son courage impressionna tellement la princesse Alexandra, épouse de l'empereur, qu'elle se déclara chrétienne et partagea son martyre.

La vie de saint Georges abonde en légendes. Il est représenté terrasant un dragon et délivrant une princesse que le monstre allait dévorer. C'est une scène symbolique pour signifier que le saint a remporté une grande victoire sur le démon; la princesse figure Alexandra que la constance du martyr conquit à la foi.

Saint Georges était particulièrement honoré en Orient. A l'époque des



croisades, les Anglais et les Génois le prirent pour patron. Les Russes lui rendent aussi un culte particulier. En 1922, il devient officiellement patron de l'Angleterre.

Les premiers rois normands professèrent le culte du vaillant soldat. La vénération particulière des Anglais envers saint Georges existait déjà au neuvième siècle. L'Ordre de la Jarretière fut placé sous son patronage par Edouard III en 1330.

Chez nous, la première représentation de saint Georges fut placée dans l'église paroissiale par le curé F. Catellier vers 1865. C'était une peinture représentant le prince et son cheval, grandeur naturelle. Cette oeuvre est maintenant à la salle paroissiale.

En 1912, une statue équestre était exécutée par le sculpteur Louis Jobin et placée devant l'église de Saint-Georges où

elle est encore belle et vigilante comme au premier jour. Ce monument fut béni au cours de l'année 1912 en même temps que le premier pont de fer.

Cette sculpture de l'artiste réputé qu'était Louis Jobin a été placée au nombre des reliques historiques par la Société Antiquaire de Québec.

## LES MUNICIPALITÉS

Cela peut paraître paradoxal et pourtant c'est le chef spirituel de Saint-Georges qui travaille le plus à l'érection civile de la paroisse. Le 25 septembre 1856, l'abbé Antoine Campeau, curé depuis onze ans, fait les premières démarches auprès du vicaire-général et auprès d'un avocat de Québec, M. Cyrille Delagrave, qui est son confrère de classe. A ce dernier, il demande de prendre les moyens nécessaires pour obtenir la reconnaissance civile du décret canonique en date du 16 octobre 1835.

A la prière de Cyrille Delagrave, l'abbé Campeau fait préparer une nouvelle requête sur laquelle on retrouve la signature des francs-tenanciers qui ont aussi signé celle de 1831; une vingtaine seulement sont encore vivants. Plusieurs autres paroissiens se joignent à eux. Cette dernière requête est envoyée à Québec le 10 novembre et le 11 décembre 1856

paraît la proclamation dans la Gazette Officielle. En voici en partie la teneur.

*PROCLAMATION DE LA GAZETTE OFFICIELLE  
POUR L'ÉRECTION CIVILE DE LA PAROISSE*

*Province du Canada*

*Victoria par la grâce de Dieu, Reine du Royaume Uni de la Grande  
Bretagne et d'Irlande, défendeur de la Foi...*

*A tous ceux qui ces présentes verront. Salut :*

*Georges-Etienne Cartier  
Procureur-Général.*

*... Nous confirmons et établissons les dites limites et bornes (déjà mentionnées dans l'acte d'érection canonique) comme devant être et demeurer celles de la dite paroisse de Saint-Georges et Nous avons ordonné et déclaré, comme par les présentes Nous ordonnons et déclarons la paroisse de Saint-Georges comme devant être ci-après une paroisse pour toutes fins civiles, en conformité des dispositions des susdites ordonnances et des susdits actes.*

*En foi de quoi, Nous avons faire rendre Nos Présentes Lettres Patentes, et à icelle fait apposer le grand Sceau de Notre-Dite Province du Canada.*

*A Notre Hôtel du Gouvernement dans notre Dite Cité de Toronto, dans Notre dite Province, ce onzième jour de décembre, dans l'année de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-six, et de notre Règne le vingtième.*

*T. LEE TERRILL, secrétaire.  
Par ordre.*

Les minutes du conseil d'Aubert-Gallion ont malheureusement été perdues ou détruites. D'ailleurs, au cours des premières années, les séances sont très rares et le secrétaire écrit les ordres du jour et les procès-verbaux sur des bouts de papiers. On sait cependant que le budget de la municipalité est de \$202.00 pour l'année 1872. Où irait-on aujourd'hui avec \$202.00?

Le premier livre de minutes date de 1888. D'autres avaient été tenus précédemment mais ils disparurent dans des incendies. A la première séance enregistrée dans les archives, on note que M. Joseph Morin est réélu maire sur proposition de Joseph Veilleux secondé par Jean Labbé. Voilà un genre d'élection qui n'est pas compliqué et peu dispendieux.

Le secrétaire à cette époque est Joseph Gilbert qui fournit ses talents à raison de \$75.00 par année. Cependant, les séances semblent assez tapageuses. Le conseil doit même passer une résolution pour empêcher les

gens de fumer durant les assemblées et pour les prier d'enlever "leur chapeau ou leur calotte".

On construit déjà des trottoirs de bois. Les routes Ste-Marguerite, St-Guillaume, Ste-Marie et Ste-Evelyne existent et un arpenteur tire la ligne de la route St-Antoine. Les courses sont défendues le dimanche. On décide la construction d'un pont sur la rivière Pozer dans le rang St-Pierre.

En 1889, un règlement est adopté contre l'octroi des licences de liqueurs alcooliques. Georges Langlois obtient la permission de construire un aqueduc. Cette année-là, les recettes de la municipalité sont de \$664.84 et les dépenses de \$472.33; en mains: \$192.51; à collecter: \$32.11.

Un groupe de citoyens du côté Est est autorisé à construire un aqueduc avec privilège d'opérations pour vingt ans. De 1890 à 1894, c'est "la ronde des plaideurs sur le pont". Le secrétaire a noté qu'un salaire de \$1.60 par jour est "exorbitant".

En 1898, la Compagnie de Téléphone de Beauce demande la permission de poser des poteaux et l'obtient. On construit un pont sur la rivière Stafford.

Puisqu'on parle de pont, il faut dire un mot de ce que M. Vézina appelle "la ronde des plaideurs sur le pont".

En 1881, David Roy obtient le droit de construire un pont de péage vis-à-vis l'église; ce privilège lui est accordé pour trente ans.

M. Roy érige donc son pont couvert; mais, après quelques années, il enlève le toit qui offre trop de résistance aux vents. Tous les usagers paient quelques sous à chaque traversée.

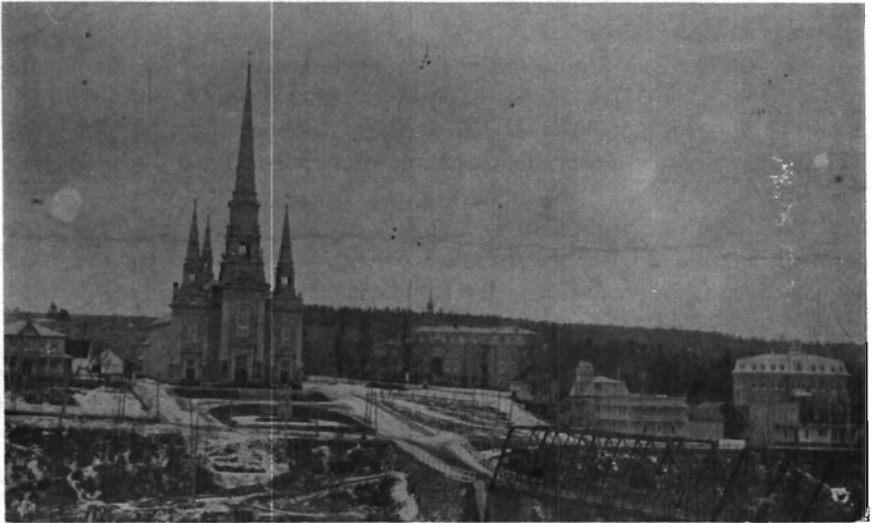
Neuf ans plus tard, ce péage quotidien commence à indisposer un certain nombre de citoyens qui réclament un pont libre. Six procès en l'espace de cinq ans feront à ce sujet beaucoup de bruit. On va jusqu'en Cour Suprême. Deux maires et un secrétaire y laisseront leur peau.

En définitive, David Roy garde son pont et empêche le conseil d'en faire construire un autre qui serait libre et qui ruinerait, évidemment, le propriétaire du pont payant.

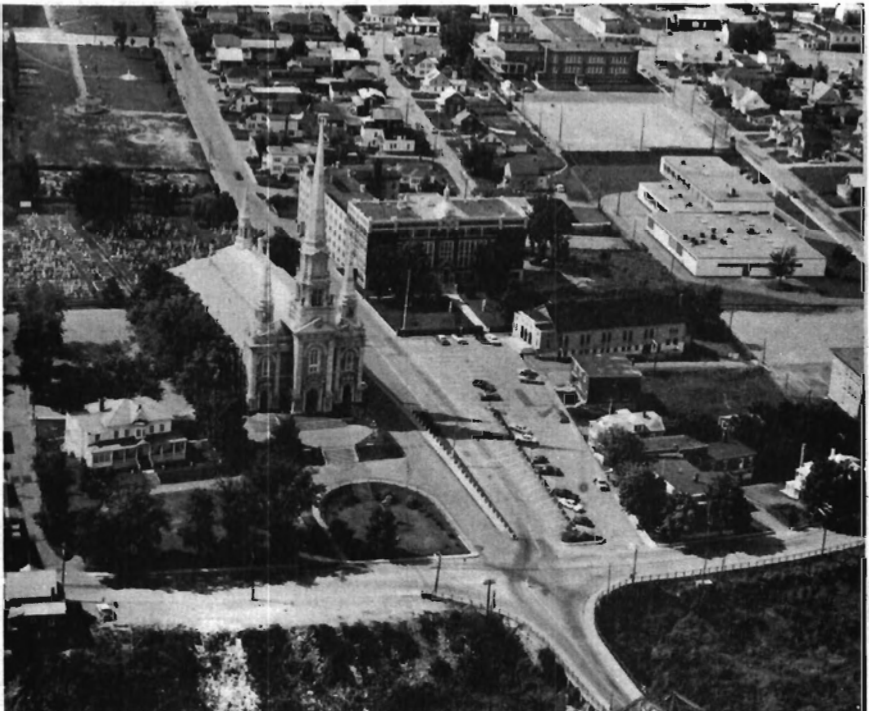
Le premier pont de fer à Saint-Georges ne sera érigé qu'en 1911-1912, le privilège de M. Roy étant alors expiré. Ce pont métallique coûtera \$34,000.

1901: on parle de faire installer la lumière électrique et en 1903 la Cie Electrique de St-Georges obtient le droit de poser des poteaux et aussi de passer des tramways électriques dans la municipalité.

Et nous voici rendus à 1907, année où les résidents du village de St-Georges-Est décident de former une municipalité séparée. C'est le commencement du morcellement d'Aubert-Gallion qui se continuera longtemps après par la création du village de St-Georges-Ouest et de la municipalité Paroisse St-Georges.



**Voici le coeur de Saint-Georges-Ouest aux environs de 1920 avec le premier couvent et le premier collège tous deux détruits plus tard par le feu.**



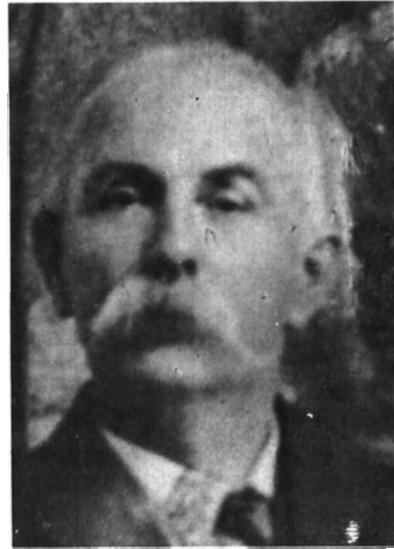
**Le même site que ci-dessus photographié quarante ans après.**



Ce pont de bois sur la rivière Du Loup fut construit en 1897 par Louis Gendreau. On le remplaça en 1909 à la suite des représentations faites par le député Arthur Godbout.



**PHILIPPE VEILLEUX,**  
premier maire de  
Saint-Georges-Ouest



**SIMEON PAQUET,** secrétaire  
d'Aubert-Gallion pendant 30 ans  
et chantre à l'église paroissiale  
durant 40 ans. Il personnifiait le  
petit saint Jean-Baptiste lors du  
premier défilé patriotique à Saint-  
Georges en 1869. Il est décédé  
en 1935.

## CAVALIER SEUL

Mais la municipalité ne meurt pas de l'amputation qu'on pratique sur elle en 1907; les minutes continuent à regorger de décisions et d'améliorations.

De 1909 à 1911, on répare les ponts. Le député Arthur Godbout obtient des octrois pour la construction d'un pont métallique sur la rivière Du Loup. En 1912: fermeture du chemin "Côte de l'église" qui existe depuis 1856; on voit encore aujourd'hui les vestiges de cette côte près du pont actuel.

1913: importants travaux publics à la Station. 1917: on décide de construire des quais à la rivière Stafford. 1919: le conseil achète une pompe à incendie. 1920: on installe la lumière électrique de la Station au village Est. 1924: construction par le gouvernement du pont Fortier sur la rivière Famine. 1925: lumière électrique dans les rues. 1926: nouveau pont sur la Du Loup. 1929: érection de piliers dans la Chaudière pour prévenir les débâcles désastreuses. Construction d'un nouveau pont sur la rivière Chaudière au centre de Saint-Georges.

Le 4 janvier 1937 on commence les démarches pour la construction de la salle paroissiale. Ces travaux sont largement subventionnés par les gouvernements supérieurs à titre d'aide au chômage. Le conseil insiste d'ailleurs sur le grand nombre de nécessiteux qu'il y a dans la municipalité à cause de la crise.

Cette salle est effectivement construite. Elle a deux étages et mesure 100 pieds de longueur par 50 de largeur. On l'utilise pour les assemblées du conseil et tous les groupements sociaux en ont aussi l'usage.

En 1938, on demande un nouveau pont sur la Pozer; mais, on ne l'obtiendra qu'en 1944. Il est aussi question d'un aqueduc municipal et de protection contre les incendies. On entreprend des pourparlers avec St-Georges-Est à ce sujet. En 1940, le conseil donne des noms aux rues.

Et voilà le grand "schisme" du 1er janvier 1943. La création du village de Saint-Georges-Ouest prive la municipalité-mère d'une forte partie de sa population et de son évaluation. Le 9 février de la même année, on commence à procéder, non sans heurt, au partage des biens et des dettes.

Puis, c'est la routine des assemblées régulières, des budgets et des taxes. Les problèmes ont perdu de leur ampleur, les revenus également. La petite municipalité est éprouvée de diverses façons: elle doit subir une autre réduction de territoire par la formation de la nouvelle municipalité St-Georges-Est Paroisse; elle perd deux maires, MM. Isidore Bolduc et Ephraïm Dulac qui meurent durant leur terme.

En février 1966, M. Gustave Bourque, secrétaire-trésorier depuis bientôt 25 ans, abandonne son poste pour se consacrer entièrement à son rôle



de greffier de la ville. Aubert-Gallion compte 731 âmes et elle est la plus petite des quatre municipalités qui forment le grand Saint-Georges. Elle n'en garde pas moins la distinction d'être la plus ancienne et celle qui a, par conséquent, donné naissance aux trois autres.

La liste est longue des maires qui se sont succédés à la tête de la municipalité d'Aubert-Gallion. Nous la donnons au complet :

Alexis Morin 1856-1857;  
 Pierre Veilleux 1858-1859;  
 William E. Munkel 1860-1862;  
 Jérôme Rancourt 1862-1863;  
 William M. Pozer 1864-1865;  
 Antoine Morin 1866-1867;  
 Charles Morin 1868-1869;  
 F. X. Dulac 1870 au 5 février 1872;  
 Georges Pozer 1872-73-74;  
 Jean Morin 1875-1876;  
 Fortunat Veilleux 1876-1877;  
 David Poulin 1878-79-80;  
 A. G. Bussière 1881-82-83-84;  
 G. Rancourt 1885-1886;  
 Zéphirin Gravel 18 février 1887 au 15 septembre 1887;  
 Joseph Morin, fils Ant., 2 nov. 1887-88-89;  
 John A. Pozer 3 février 1890 au 1er mars 1890;  
 Thomas Poulin, fils Léon, 8 avril 1890 au 24 avril 1890;  
 Vital Lessard, fils José, 24 avril 1890 au 13 janvier 1891;  
 Louis Gendreau 1891 à 1893;  
 Fin 1893 à 1895, pas de maire.  
 David Roy 1895-1898;  
 Georges Cloutier 1899-1904;  
 Jos. Roy, fils Adam, 1905;  
 Jos. Gagnon 1906-1910;  
 Pierre Veilleux 1911-1912;  
 Jos. Roy, fils David, 22 janvier 1913 au 3 mars 1913;  
 Absolon Poulin 2 juin 1913-1915;  
 Georges Roy, fils Jos., 2 juin 1916 au 2 janvier 1917;  
 Achille Thibaudeau 1917-1920;  
 Jos. Paquet, fils Raphaël, 1921-1922;  
 Béloni Poulin 1923-1931;  
 Albert Dutil 1931-1935;  
 Ludger Dionne 1935-1943;  
 Achille Thibaudeau 1943-1945;  
 Isidore Bolduc 1945-1948;  
 Philippe Poulin 1948-1953;

Odias Labbé 1953-1955;  
 Emile Bolduc 1955-1959;  
 Alfred Quirion 1959-1961;  
 Ephraïm Dulac 1961-1965;  
 Léopold Dutil 1965-

Les secrétaires successifs dont on connaît encore les noms ont été Joseph Gilbert, Fortunat Veilleux, Albert Poulin et son assistante Hélène Riendeau, Joseph Gilbert, Joseph Gagné, Siméon Paquet, Eugène Nolet, Gustave Bourque, Rolland Caron, Réal Nadeau et Rodolphe Poulin.

Le conseil actuel est composé du maire, M. Léopold Dutil, et des conseillers: MM. Roger Veilleux, Olivier Quirion, Louis-Ange Lessard, Maurice Drouin, Régis Bolduc et Paul-Henri Labbé.

## LE VILLAGE ET LA VILLE DE SAINT-GEORGES-EST

Nous sommes au début du siècle et Saint-Georges a beaucoup grandi depuis une vingtaine d'années. Les problèmes particuliers au village Est suscitent toutes sortes de difficultés au conseil. La majorité des contribuables parlent de routes gravelées et de ponceaux alors que le village pense aux trottoirs et à l'électrification.

Le 12 décembre 1907, c'est la scission et la Municipalité de Saint-Georges-Est Village est officiellement érigée. Elle comprend un territoire borné par la rivière Chaudière au sud-ouest, par le lot 577 au nord-ouest, par le lot 613 au sud-est, le tout sur une profondeur de dix arpents vers le nord-est, c'est-à-dire jusqu'au milieu de la longue côte dans la route St-Nicolas (près de l'actuelle usine St. George Woollen Mills).

Les premières élections ont lieu en janvier 1908 et les élus sont Sévère Fortin, Thomas Lessard, Charles Grondin, Raphaël Sirois, Ludger Bolduc, Napoléon Gilbert et Joseph Gagné. La séance inaugurale est tenue dans la salle des Forestiers Indépendants et M. Joseph Gagné est nommé maire.

Ce premier conseil a beaucoup de besogne sur les bras. Il doit voir aux cours d'eau, aux trottoirs, aux ponts, aux rues et à l'organisation des services nécessaires à la jeune municipalité.

La lumière électrique fait son apparition en 1911 grâce à l'initiative d'un conseiller, M. Thomas Lessard. Les rues ne seront cependant éclairées qu'en 1919. Il y a donc près de 60 ans que nous avons la lumière artificielle chez nous, dans le secteur urbain. Les résidents de la campagne devront attendre aux années '40 pour en bénéficier à leur tour.

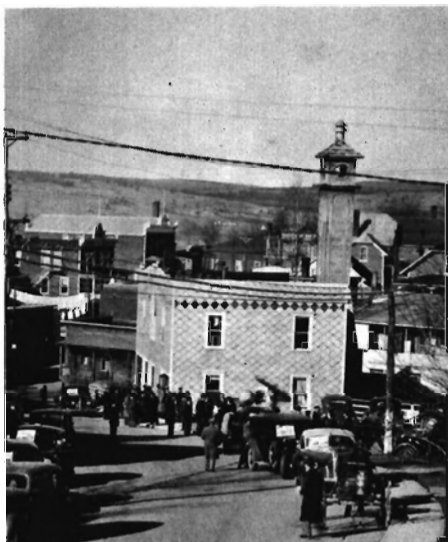
En 1912, on termine la 2e Avenue du nord au sud. En 1914, la Cie de téléphone de Saint-Georges obtient la permission de poser des poteaux. En 1920, construction du premier hôtel de ville qui nécessite un emprunt



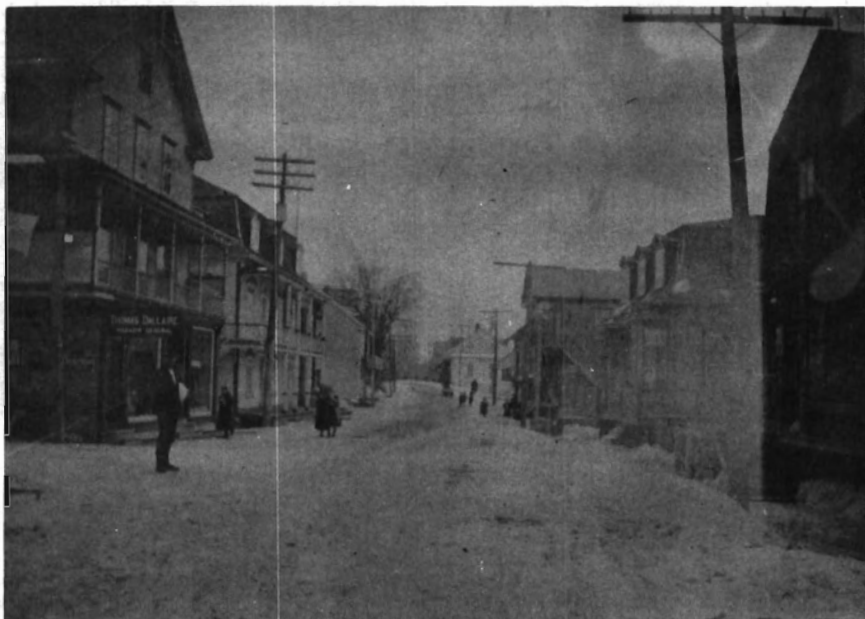
L'aspect du village de Saint-Georges-Est en 1899 avant l'érection de la municipalité. Presque toutes les maisons sont étalées le long de la rivière Chaudière et c'est en vain qu'on y cherchera une deuxième Avenue. Le X indique l'endroit où s'élèvera le Séminaire dans cinquante ans!



**M. JOSEPH GAGNE,**  
premier maire du village  
de St-Georges-Est



Le premier hôtel de ville de St-Georges-Est construit en 1920 et démoli en 1965.



**Une vue de la Rue Principale en 1907, année où fut créée la municipalité de St-Georges-Est Village.**



**Une partie de la 2e Avenue en 1925. Deux ans plus tard, on posait de l'asphalte et on commençait à construire des trottoirs de ciment.**

de \$20,000. Le contrat est accordé à Hormidas Poulin. En 1927: asphaltage des principales rues.

En 1928, le conseil tente vainement de municipaliser le réseau d'aqueduc et d'aller chercher l'eau aux lacs de St-Benoit. Le projet est fortement combattu et il avorte. On le réalisera trente ans plus tard à des conditions beaucoup plus onéreuses.

Le 7 mai 1935, le conseil adopte le premier règlement imposant une taxe de commerce. Les tarifs varient entre \$2.00 et \$10.00 pour les marchands, les professionnels et les hommes d'affaires. L'échevin Josaphat Poulin se fait le porte-parole des opposants et ce règlement suscite des débats passionnés; on l'amende d'ailleurs à plusieurs reprises.

L'année suivante, une autre violente controverse surgit lorsque le conseil adopte son règlement de fermeture des magasins. Le dit règlement est aboli en mars 1937.

Les autorités municipales supplient les gouvernements supérieurs d'accorder plus de secours directs. Le chômage est toujours une plaie monstrueuse et la municipalité ne peut rien faire elle-même avec un budget de \$7,808.94 (1936).

En 1937, le conseil "suggère" au gouvernement provincial de consacrer \$10,000. à la confection de quais le long de la rivière Chaudière. Le but consiste à assurer la protection des riverains tout en fournissant du travail aux chômeurs. Il faudra attendre de longues années avant que ne débutent les travaux pour réaliser ce projet.

En 1938, le conseil contribue au succès du grand congrès eucharistique; il prend des initiatives en matière d'embellissement et développe le service de protection contre les incendies. M. Adalbert Gilbert est nommé chef-pompier et M. Ls-Philippe Baril sous-chef.

## GUERRE ET APRÈS-GUERRE

A la fin de l'année 1939 s'amorce une série d'événements et de luttes acerbes autour de la question de prohibition. A l'occasion d'une campagne de tempérance dans toute la Beauce, le conseil de comté veut décréter la prohibition dans tout le territoire sous sa juridiction.

Saint-Georges-Est est encore un village et on y trouve depuis 1933 des débits de bière et de vin; mais, il fait toujours partie du conseil de comté et ce règlement, s'il est appliqué, fermera tous les établissements licenciés. Le conseil s'oppose donc énergiquement à la mesure même si les tenants du régime sec ont "gagné" un référendum sur la question par 33 voix de majorité.

Le 16 mars 1940, M. Josaphat Poulin, devenu maire de Saint-Georges-Est, démissionne dramatiquement en pleine séance du conseil de comté. Les plus fortes pressions ne lui font pas changer d'avis et le conseil nomme

un nouveau maire en la personne du Dr A. D. Beaudin. Le 7 octobre 1940, le Dr Beaudin est nommé directeur de l'hôpital des vétérans et il quitte Saint-Georges. Son successeur à la mairie est Me Clovis Thibaudeau.

Le maire Thibaudeau est jeune et intuitif. Il se lance dans des projets de toutes sortes: début des procédures pour ériger la municipalité en ville, démarches préliminaires en vue d'aménager des terrains de stationnement le long de la rivière, nouveaux efforts pour l'obtention d'un barrage de protection, achat d'un terrain qui est confié au Syndicat Sportif (fondé le 2 novembre 1942 avec Maurice Vander-Heyden comme premier président) et qui est devenu, depuis, le terrain de jeux de l'Assomption, adoption du premier règlement d'urbanisme, création d'un marché public, engagement du premier chef de police, M. Lucien Poulin, règlement de circulation et quoi encore...

En 1941, Me Thibaudeau découvre que la Shawinigan s'est trompée dans ses factures relatives à l'éclairage des rues; il obtient un an d'éclairage gratuit et le conseil le remercie par une résolution spéciale. En septembre de la même année, la loi Scott est appliquée dans toute la Beauce.

Le bail avec le Syndicat Sportif est signé le 1er mars 1943. Toutes constructions et améliorations que le Syndicat Sportif apportera sur le terrain de la municipalité deviendront la propriété de cette municipalité. L'actuelle OTJ de l'Assomption est encore soumise à cette clause; voilà pourquoi les piscines, les cours de tennis, l'aréna et tout le reste appartiennent à la ville.

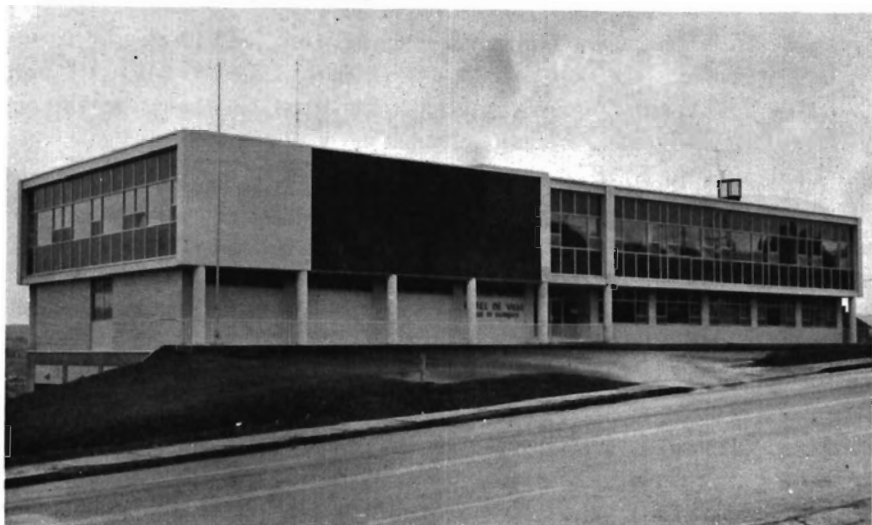
On se plaint de plus en plus de la qualité de l'eau fournie par La Cie d'Aqueduc de St-Georges. Un règlement est préparé pour municipaliser le réseau et le 17 juillet 1944 les contribuables approuvent un emprunt de \$130,000 à cette fin. Majorité: 71 voix.

Le conseil utilise ce règlement pour faire pression auprès de la compagnie; mais, il renonce à l'achat, le prix demandé étant jugé "exorbitant".

M. Eugène Roberge devient maire en février 1945. Il instaure le ramonage des cheminées et ouvre plusieurs nouvelles rues dont celles qui conduisent sur le site du futur Séminaire. M. Louis Drouin lui succède et obtient le raccordement de l'aqueduc au réseau de St-Georges-Ouest qui reçoit l'eau du lac Poulin.

Le 7 avril 1948, le village de St-Georges-Est devient officiellement Ville de St-Georges. Il faut élire un nouveau conseil. M. Rolland Veilleux reçoit la majorité des votes et devient le premier maire de la ville.

En février 1950 commence le long règne de M. Josaphat Poulin qui occupera le fauteuil de la mairie jusqu'en 1958. Si on ajoute à ce terme



**L'hôtel de ville de Saint-Georges-Est**



**L'hôtel de ville de Saint-Georges-Ouest**

celui de 1937 à 1940, on constate que M. Poulin a été maire durant 11 ans, le record dans l'histoire de la municipalité.

Le maire Josaphat Poulin numérote les rues, règle l'affichage et la construction, pose de l'asphalte un peu partout dans la ville et élargit le Boulevard Lacroix. Pour compléter cette artère, il obtient du député Georges-Octave Poulin la construction d'un viaduc qu'on inaugure, par un froid piquant, à la fin de novembre 1955.

En 1957, M. Poulin et son conseil se lancent dans l'aménagement d'une rue de service et d'un terrain de stationnement qui longera la rivière Chaudière. Des entrées sont percées vers les "écarts" qu'il faut remplir peu à peu. C'est la naissance du Boulevard Chaudière, réalisation à laquelle participeront tous les conseils suivants.

Pendant ce temps, le Séminaire a été construit et le secteur de la Haute-Ville se développe rapidement. Les citoyens de ce nouveau quartier font cependant face à une grave pénurie d'eau. On en manque souvent et celle qu'on obtient est d'une qualité douteuse. Les requêtes succèdent aux requêtes et les ordonnances succèdent aux ordonnances; mais la situation ne s'améliore guère.

C'est dans cette atmosphère que surviennent les élections de février 1958. M. J.-Adalbert Gagné est élu maire et un de ses premiers gestes consiste à faire adopter un règlement d'emprunt de \$275,000. pour la municipalisation de l'aqueduc. Les contribuables donnent nettement leur approbation le 19 janvier 1959 et la ville devient propriétaire du réseau d'aqueduc et d'égouts quelques semaines plus tard. Cette opération coûte plus cher que prévu; mais, le service ne tarde pas à s'améliorer surtout lorsque le maire suivant, M. Emile Poirier, fait construire une conduite d'amenée directement de St-Benoit à Ville St-Georges.

La Loi des Travaux d'Hiver (fédérale-provinciale) fournit la possibilité de procéder à de nombreuses réalisations. Les budgets prennent de l'ampleur cependant et s'approchent du demi-million annuellement.

Les annexions se succèdent et la ville agrandit son territoire, aux dépens de la paroisse, sous les règnes des maires Redmond et Pinon. M. Sylvester Redmond entreprend la construction d'un nouvel hôtel de ville; lui et son conseil y font leur entrée officielle en 1965. Son successeur, le maire Jacques Pinon jette le gros de ses efforts sur le Boulevard Chaudière qu'il fait prolonger au nord et au sud avec quais et lampadaires. Et nous voici au 4 novembre 1968 avec l'élection à la mairie du Dr Victor Cloutier; mais, cela n'est plus de l'histoire, c'est de l'actualité.

On ne peut mieux terminer ce chapitre qu'en énumérant les noms de tous les maires qui ont dirigé le conseil de St-Georges-Est d'abord puis de Ville St-Georges à partir du 7 avril 1948.



## LES MAIRES

1907-1911 :	Joseph Gagné
1911-1914 :	Joseph Gilbert
1914-1916 :	Philippe Thibaudeau
1916-1919 :	Jos Michaud
1919-1921 :	Joseph Gagnon
1921-1923 :	Absolon Poulin
1923-1927 :	Georges Thibaudeau
1927-1931 :	Rémi Bolduc
1931-1933 :	Georges Thibaudeau
1933-1933 :	Thomas Cliche
1933-1937 :	Joseph Gagnon
1937-1940 :	Josaphat Poulin
1940-1940 :	Adjutor-D. Beaudin
1940-1945 :	Clovis Thibaudeau
1945-1947 :	Eugène Roberge
1947-1948 :	Louis Drouin
1948-1950 :	Rolland Veilleux
1950-1958 :	Josaphat Poulin
1958-1960 :	Adalbert Gagné
1960-1962 :	Emile Poirier
1962-1966 :	Sylvester Redmond
1966-1968 :	Jacques Pinon
1968- :	Victor Cloutier

## LES SECRÉTAIRES ET GREFFIERS

1907-1931 :	Georges Paquet
1931-1949 :	Fernand Michaud
1949-1966 :	Edmond Grenier
1966-1968 :	Louis Dion
1968- :	Edwin Gendron

Les échevins présentement en fonctions sont MM. Paul-Emile Provost, Grégoire Baril, Maurice Jacques, Gilles Fortin, Fernand Côté et Armand Gilbert.

## SAINT-GEORGES-OUEST

La fondation de la Dionne Spinning Mills en 1941 provoque à Saint-Georges-Ouest une véritable explosion démographique. On perce des rues neuves, on construit des résidences et des postes de commerce, on a besoin d'eau, de trottoirs et de services municipaux plus adéquats.

Les citoyens de ce secteur d'Aubert-Gallion réalisent qu'ils ne pour-

ront poursuivre leur tâche à l'intérieur d'une municipalité rurale. Il n'y a pas d'autre issue que de créer une nouvelle municipalité qui est érigée officiellement le 1 janvier 1943 sous le nom Village de Saint-Georges-Ouest.

Le premier conseil est formé de M. Philippe Veilleux, maire, MM. Adélarde Poulin, Archelas Roy, Arthur Paquet, Eugène Catellier, Albert Paquet et Ferdinand Poulin, conseillers. Le premier secrétaire est Me Paul-Eugène Baillargeon qui sera remplacé durant la même année par M. Florian Labbé et enfin par M. Gustave Bourque qui occupe encore cette fonction.

Les problèmes sont de taille! Le plus important est celui du manque d'eau. Il faut absolument bâtir un aqueduc municipal. Le conseil se met énergiquement à la tâche pour réaliser ce vaste projet qui coûtera plus de \$400,000. L'exécution des travaux est confiée à la compagnie Lasalle Paving de Victoriaville.

Les contribuables acceptent allègrement des hausses d'évaluation considérables afin que la municipalité possède le crédit nécessaire aux emprunts qui s'imposent. La naissance du boulevard Dionne et de plusieurs autres rues favorisent la construction domiciliaire et la population augmente rapidement. Elle ne tarde pas à égaler et même à dépasser la population de l'Est.

M. Philippe Veilleux remplit sa charge de maire jusqu'au mois de novembre 1945 et démissionne avec trois conseillers. Le quorum n'existe plus et c'est le Lieutenant-Gouverneur en Conseil qui doit combler les vacances en nommant à la mairie M. Kenneth Pozer et aux postes de conseillers MM. Jean-Baptiste Doyon, Eméry Veilleux, Philias Poulin, Napoléon Bérubé, Paul Roy et Paul Labbé.

Le 26 août 1948, la municipalité obtient une charte de ville et devient Ville Saint-Georges-Ouest, toujours sous la direction du maire Pozer qui remplit cette charge jusqu'au 5 mai 1949.

Le nouveau maire est M. Pamphile Rodrigue qui a la distinction de devenir le plus jeune maire de la province; il n'a que 25 ans. Toutefois, ce premier terme de M. Rodrigue est de courte durée et le 25 janvier 1950, M. Arsène Morin lui succède. Deux ans plus tard, soit le 25 janvier 1952, M. Pamphile Rodrigue reprend son fauteuil de maire à l'hôtel de ville. Il est disqualifié par la Cour du Magistrat, se présente à nouveau en mai 1953 et est réélu; il est aussi réélu en 1954 et en 1956.

Le 25 janvier 1958, voici M. Arsène Morin qui réapparaît à la mairie sans coup férir. Il demeure en fonctions pendant quatre ans et se retire en 1962. Cette fois, l'électorat porte son choix sur M. Emile Bolduc qui fut naguère maire d'Aubert-Gallion.

M. Bolduc remplit son mandat de deux ans et il est remplacé en 1964 par M. Armand Roy qui doit cependant céder sa place à M. Gérard

Dionne en 1966. Enfin, le 27 octobre 1967, le maire actuel, M. Marie-Louis Morin accède à la mairie.

En octobre 1966, le conseil de Ville Saint-Georges-Ouest entame les procédures en vue de construire un hôtel de ville; cet édifice situé sur le boulevard Dionne fait maintenant l'orgueil des citoyens.

Les échevins en 1969 sont MM. Henri Poirier, Gérard Spénard, Jules-Elie Bégin, Victor Labbé, Georges Rancourt et Clermont Poulin.

Ville Saint-Georges-Ouest a subi de dures épreuves pendant son histoire encore courte. En plus des démissions mentionnées plus haut, le conseil perd un échevin, M. Randall Pozer, décédé accidentellement le 6 janvier 1964. En mars 1967, un autre échevin, M. Paul-Emile Fortier, meurt subitement. En octobre de la même année, le trésorier de la ville, M. Philippe Morin, meurt à son tour presque instantanément. A la même époque, le maire et le greffier sont terrassés par de graves maladies; mais, ils se remettent heureusement sur pied.

Aujourd'hui, la Ville de Saint-Georges-Ouest est une des plus progressives du comté de Beauce. Elle continue de se développer à un rythme régulier et elle a déjà agrandi son territoire à quelques reprises en annexant différents secteurs qui faisaient partie jadis de la municipalité d'Aubert-Gallion.

## SAINT-GEORGES-EST PAROISSE

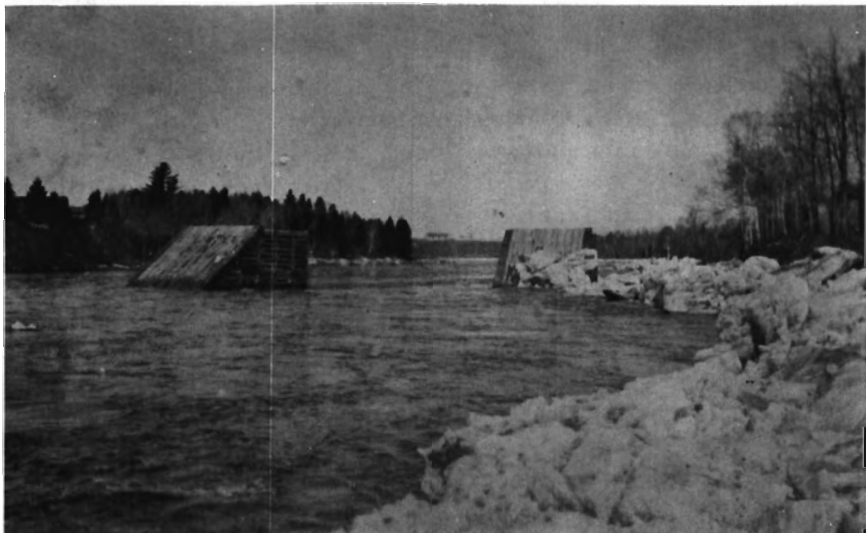
Le 23 mars 1946, Aubert-Gallion perd de nouveau une grande partie de son territoire. Les contribuables demeurant dans le secteur rural à l'Est de la rivière décident de former une nouvelle municipalité qui prend le nom de Saint-Georges-Est Paroisse.

Les maires qui se succèdent à la tête de cette jeune corporation municipale sont MM. Wilfrid Paquet (1946-49), Alfred Poulin (1949-55), Eugène Morin (1955-57), Arthur Veilleux (1957-60) et Charles Gilbert (1960- ). M. Veilleux décède subitement pendant son mandat en janvier 1960.

Le premier secrétaire est M. Edmond Grenier qui cède sa place à M. Charles Desrochers en 1949; celui-ci est toujours en fonctions. La population actuelle de Saint-Georges-Est Paroisse est de 1100 âmes; mais, elle était au moins du double avant que la ville ne procède à diverses annexions.

L'histoire de cette municipalité se résume en peu de mots. Les faits saillants qu'on retrouve dans les minutes sont surtout des pertes de territoire au profit de Ville Saint-Georges et l'acquisition d'un terrain de golf construit par un club privé en 1961.

Les conseillers qui siègent avec le maire Charles Gilbert sont actuel-



Des piliers de bois sont construits dans la rivière Chaudière, en 1929, dans l'espoir qu'ils réduiront les dégâts causés par la débâcle. Les résultats furent médiocres et les fameux "quais" disparurent bientôt rongés par l'eau et les glaces.



**M. WILFRID PAQUET** fut le premier maire de la municipalité de St-Georges-Est Paroisse créée en 1946.



**M. ALBERT DUTIL**, un des fondateurs de la Caisse Populaire et de plusieurs groupements agricoles. Il s'intéressa aussi à la politique et les cultivateurs de Saint-Georges avaient confiance en son bon jugement.

lement MM. Benoit Morin, Julien Leclerc, Magella Bisson, Jean-Luc Boucher, Joseph Veilleux et Réginald Poulin.

## L'INSTRUCTION

Aux environs de l'année 1920, un incendie a détruit tous les documents relatifs à l'organisation scolaire dans Saint-Georges. Il ne nous reste plus que des relations éparpillées venant des curés et des vieilles chroniques.

Avant 1820, plusieurs colons savent lire et écrire, surtout les Anglais, les Irlandais et les Allemands qui arrivent d'Europe. Dès 1832, on voit une école anglaise avec un professeur du nom de John C. Nell. Une autre école anglaise est ouverte par la suite dans une des deux églises protestantes qui existent déjà à cette époque; elle fonctionne durant soixante ans.

Chez les Canadiens français, il y a six écoles en 1852; elles sont tenues par des maîtresses et par un maître. Ce dernier n'est pas nommé, mais on sait qu'il est veuf, "qu'il garde ses enfants avec lui, est un excellent professeur et un chrétien exemplaire".

La paroisse possède aussi une bibliothèque de 270 volumes dont 250 en français. Les livres anglais sont trop dispendieux et les souscripteurs de cette langue pas assez nombreux.

Le curé se dit pourtant surpris de l'intérêt des adultes pour cette bibliothèque qui compte 95 abonnés sur 266 familles. Il explique cet enthousiasme par le désir qu'ont nos ancêtres de rivaliser avec leurs concitoyens de langue anglaise. C'est un orgueil vraiment bien placé.

On objectera peut-être que les premiers registres attestent que personne ne sait signer. C'est faux. La vérité, c'est que le curé Moïse Fortier ne se préoccupe guère de la façon de tenir les registres. Il baptise à l'église, prend les noms sur un bout de papier, retourne au presbytère et rédige l'acte dans sa solitude. Les témoins n'y étant pas, il inscrit "les témoins n'ont pas su signer". On a même dit qu'un notaire qui faisait des contrats ne savait pas signer!

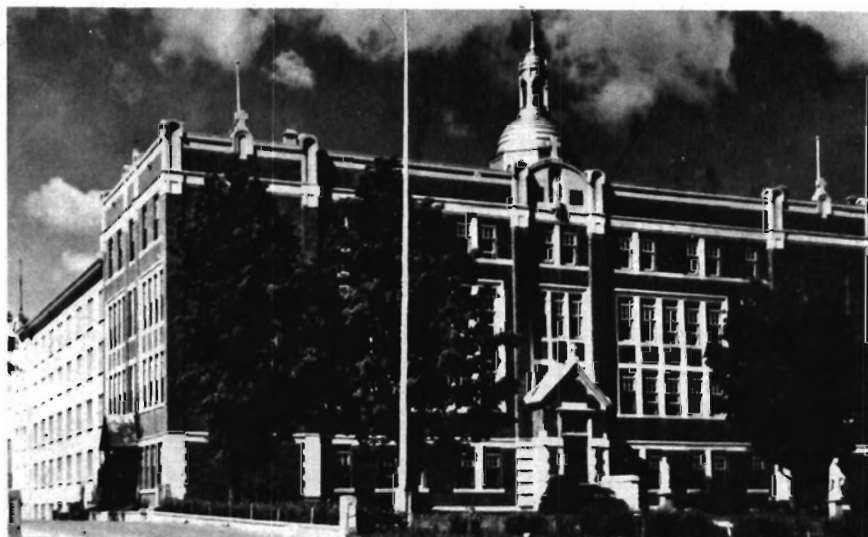
De plus, ce n'est pas encore la mode de signer. Il faudra attendre jusqu'en 1860 pour que cette coutume s'établisse et dès lors les signatures afflueront dans les registres et ailleurs.

Pour revenir aux écoles, on constate qu'il y en a cinq en 1860, deux dans le village-Ouest, une au village Morency, une au village-Est et une en bas de la Famine. Parmi les enseignantes, on note le nom d'une madame Ephrem Poulin qui monte de St-Isidore pour faire la classe à \$30.00 par année.

La maîtresse est toujours un point de mire et elle doit avoir une



**Le premier couvent du Bon Pasteur dont la construction fut achevée en 1881.**



**Le deuxième couvent devenu l'Institut familial.**

conduite irréprochable. Une d'entre elles s'étant un jour poudré le bout du nez, c'est un sursaut général d'indignation chez les mères de familles et au presbytère. Le curé fait pression auprès des commissaires d'école pour "chasser la grande jument de Saint-Nicolas, car c'est un corps à farine"!

A la même époque, les rangs qui veulent avoir des écoles doivent s'en organiser eux-mêmes. Il s'agit donc d'écoles privées. Celui qui fournit la maison est exempté de payer pour ses enfants.

De cette façon, les écoles se répandent rapidement et on en compte 21 en 1880. C'est aussi pendant cette année 1880 que le curé Bernier met en branle son projet de construire un couvent pour les jeunes filles. Il stimule à ce point le zèle de ses paroissiens que ceux-ci souscrivent une somme de \$4,000.

Ce premier couvent est achevé en 1881 et offert aux religieuses du Bon-Pasteur. Les premières religieuses enseignantes arrivent le 7 août 1881: Sr Ste-Sophie, supérieure, Srs Ste-Anne, Ste-Claire d'Assise, Ste-Gertrude, St-Basile, Ste-Emélie et Ste-Candide. Le couvent ouvre ses portes en septembre de la même année.

Il faut toutefois s'occuper aussi des garçons. Une demoiselle Croteau les prend à sa charge. Dix petits gars inaugurent la maison "par-devant le couvent". C'est là que les garçons iront à l'école pendant plus de trente ans.

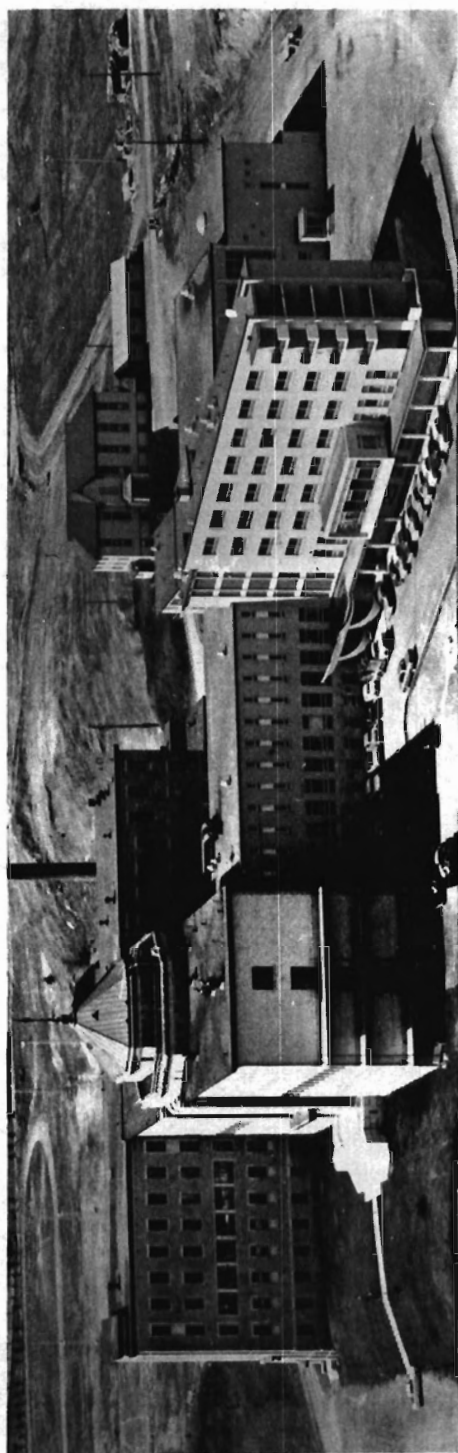
## DIVISIONS

Les activités scolaires ne créent pas de problème et se déroulent normalement jusqu'en 1911 alors qu'est instituée une deuxième commission scolaire pour les deux villages.

La Commission Scolaire Aubert-Gallion continue donc sa route sans le secteur urbain; c'est-à-dire qu'elle s'occupe de tous les écoliers et écolières qui résident à la Station, à Jersey Mills et dans les rangs des deux côtés de la rivière.

En juillet 1953, les contribuables du côté Ouest exigent une nouvelle division qui donne naissance à une quatrième commission scolaire, celle de Saint-Georges-Ouest Paroisse. La Commission Scolaire d'Aubert-Gallion est maintenant confinée dans les rangs de Saint-Georges-Est.

Il semble y avoir ici un paradoxe qui demande une explication. Comment se fait-il que la municipalité Aubert-Gallion est située dans l'Ouest alors que la commission scolaire Aubert-Gallion est située dans l'Est? Ceci provient du fait que ce sont les dissidents qui doivent adopter un nouveau nom. En 1946, les citoyens de St-Georges-Est ont demandé à se séparer pour former une nouvelle municipalité, tandis qu'en 1953, ce sont



**Le Séminaire et l'école Notre-Dame de la Trinité.**



les contribuables de St-Georges-Ouest Paroisse qui ont voulu être détachés d'Aubert-Gallion.

L'ère de la centralisation scolaire est cependant arrivée et ces petites commissions scolaires seront bientôt effacées de la carte. Le 1er juillet 1962, Aubert-Gallion est totalement annexée à l'Assomption et, le 1er juillet 1964, Saint-Georges-Ouest Paroisse est à son tour assimilée par la Commission Scolaire de Saint-Georges (Ville-Ouest).

## LA COMMISSION SCOLAIRE DE ST-GEORGES

L'année 1911 marque une étape importante à Saint-Georges au point de vue scolaire. Les résidents du village (Est et Ouest) décident de former une commission scolaire bien à eux qui permettra de centraliser les écoles dans ce secteur.

La Commission Scolaire de Saint-Georges vient donc au monde sans trop de douleur pour sa mère Aubert-Gallion. Les premiers commissaires sont Georges Cloutier, Joseph Gagnon, Georges Langlois, Joseph Rancourt et Evangéliste Roy. Le premier secrétaire: Joseph Gilbert.

Dès le 25 septembre 1911, on entreprend les procédures pour la construction d'une école académique destinée aux garçons. Les choses traînent en longueur et il faut reprendre le projet à zéro le 26 août 1912. Cette fois, le contrat est accordé à J. Evangéliste Rodrigue pour la somme de \$18,450.

La communauté des Frères Maristes acceptent la charge de la nouvelle institution et, en attendant leur arrivée, des religieuses vont faire la classe aux garçons. Enfin, voici le Frère Victor-Léon qui s'amène avec d'autres religieux. Quelques professeurs laïcs leur donnent un coup de main.

Tout marche à merveille pendant une huitaine d'années; mais, en 1921, les difficultés surgissent et les Maristes sont renvoyés de Saint-Georges. Le Collège est confié à des institutrices parmi lesquelles on note les noms de Rachel Bourque et Louise-Alvine Morin.

Dans la nuit du 3 au 4 janvier 1923, un incendie détruit de fond en comble le couvent du Bon-Pasteur et les commissaires sont en plein désarroi. Que faire de toutes ces jeunes filles qui n'ont plus de toit? On résoud le problème en prêtant le collège aux filles pendant que les garçons, moins nombreux, se logent de leur mieux à la salle des Chevaliers de Colomb nouvellement construite sur la 1ère Avenue dans l'Est.

Ce n'est cependant qu'une solution temporaire car il faut absolument reconstruire le couvent. La population est généreuse et des milliers de dollars sont offerts aux bonnes Soeurs.

Le nouvel édifice est érigé rapidement et on procède à sa bénédiction en 1925. Les 2 et 3 juin 1931, les religieuses du Bon-Pasteur célèbrent



**L'Académie du Sacré-Coeur qui fut le premier collège de St-Georges.**



**Cette photographie prise entre 1915 et 1920 rappelle les Frères Maristes qui furent les premiers occupants du premier collège. On en voit ici quelques-uns se livrant au jardinage avec un groupe d'élèves. Ce jardin était situé entre les actuelles Ecole Mgr Beaudoin et Ecole de Métiers. Quelques années plus tard, les Frères de la Charité le transformèrent en parterre et en terrain de tennis.**

avec éclat le cinquantenaire de leur arrivée à Saint-Georges. Plus de cent anciennes élèves du couvent sont déjà entrées dans cette communauté.

Pendant ce temps, la Commission Scolaire poursuit parallèlement un autre objectif: obtenir les services de religieux pour le collège. On s'adresse à la communauté des Frères de la Charité qui envoie un premier contingent de dix Frères, en août 1925, sous la direction de leur Supérieur, le Frère Philogone. Hommes de cette génération! Rappelez-vous vos premiers professeurs en soutane: les Frères Ls-de-Gonzague, Victrice, Armand, Octave, Pallade, Siréné, Caprace, Anthyme et Isaure. De quels noms on les affublait les pauvres!

Les Frères de la Charité ont laissé une oeuvre remarquable à Saint-Georges. Ils célébrèrent, avec une fierté bien légitime, il y a quelques années, le 40e anniversaire de leur arrivée dans notre ville.

Durant cette même moitié du 20e siècle, quelques hommes et filles dirigent des classes privées pendant des périodes plus ou moins longues. Mentionnons au moins deux de ces institutrices, Mlles Irma Dutil et Cécile Talbot, qui se sont consacrées à cette oeuvre admirable, la première pendant 50 ans et la seconde pendant 36 ans.

En 1928, les religieuses du Bon-Pasteur obtiennent l'autorisation d'ouvrir une Ecole Ménagère qui prépare les jeunes filles à mieux jouer leur futur rôle de femmes, de mères et de maîtresses de maison. Cette institution s'appelle maintenant l'Institut familial et accueille chaque année une cinquantaine de pensionnaires. Celles qui graduent peuvent poursuivre des études supérieures et devenir diététiciennes, ou embrasser d'autres carrières pour lesquelles elles sont plus spécialement qualifiées.

Au mois de juillet 1951, la Commission Scolaire de Saint-Georges subit à son tour une grave amputation; tout le territoire situé à l'Est de la rivière est détaché pour former la Commission Scolaire de l'Assomption. Dans l'Ouest, on fera donc cavalier seul.

Les commissaires poursuivent quand même leurs projets déjà amorcés avant la division pour la construction d'un nouveau collège. Celui qui date de 1912 est désuet, inadéquat et condamné par les services d'hygiène et de sécurité.

Le contrat de construction est accordé à M. Rolland Veilleux pour la somme de \$232,956 et l'édifice s'élève peu à peu. En janvier 1953, après les vacances de Noël, professeurs et élèves prennent possession de leurs nouveaux locaux.

Pendant ce temps, la nouvelle Commission Scolaire de l'Assomption veut partager l'actif que les citoyens du côté Est ont contribué à édifier. Elle veut sa part des biens meubles et immeubles. Les discussions s'animent surtout quand il s'agit d'évaluer le vieux collège. L'affaire va même devant les tribunaux et suscite une controverse animée dans tout Saint-Georges.



**Un groupe d'élèves qui fréquentaient le premier couvent du Bon-Pasteur aux environs de 1920. En avant: Fernande Poulin, Mariette Boivin, Leatitia Dutil, une inconnue, Germaine Moisan, Germaine Gagné. Deuxième rangée: Catherine Thibaudeau, Alphonsine Bolduc, Cécile Talbot, Maria Poulin, Cora Gagnon, Sr Marie-Arthur, Yvonne Rancourt, Julienne Gagnon. En arrière: Antoinette Gagnon, Corinne-Alma Poulin, Mère Ste-Denise, Rose-Anna Bourgault, Mère St-Théodore, Hélène Langlois, Mère St-Victor, Berthe Drouin et Eliane Lesard.**



**Une classe de 1928 chez les Frères de la Charité. En avant: Eméry Plante, Roger Dutil, Fr Justile, Marc Rodrigue, Léopold Thibodeau. En arrière: Alfred Labbé, François Dionne, Victor Rodrigue, Marius Labbé, Gérard Veilleux et Maxime Fortin.**



**Mère STE-SOPHIE**, première Supérieure du couvent du Bon-Pasteur. Elle demeura en fonctions de 1881 à 1886.



**Le Frère PHILOGONE**, premier Directeur du collège à l'arrivée des Frères de la Charité en 1925. Il quitta St-Georges en 1928 et mourut en 1946.



**Me REMI BOLDUC**, président de la Commission Scolaire lors de la reconstruction du couvent en 1923. Il fut aussi maire de St-Georges-Est (1927-31) et le deuxième Grand-Chevalier du Conseil de Beauce.



**M. ADALBERT GAGNE**, successivement président de la Cie de Téléphone, de la Commission Scolaire et de l'OTJ de St-Georges. Il fut également maire de Ville St-Georges et remplit diverses autres charges publiques.

Le vieux collège règle le cas à sa façon en brûlant de fond en comble au cours de l'été 1953.

La gent écolière continue d'augmenter à un rythme très rapide. En 1959, les commissaires doivent envisager la construction d'une autre école qui est terminée en 1960; c'est l'Ecole Mgr Fortier ainsi nommée en hommage à Mgr Hilaire Fortier, curé de Saint-Georges durant vingt-trois ans.

Puis, le système scolaire se transforme par la création de la Commission Scolaire Régionale de la Chaudière. Depuis lors, la Commission Scolaire de Saint-Georges n'a plus à s'occuper que des élèves du cours primaire demeurant dans l'Ouest. Les autres sont confiés à la Régionale. en 1964, a lieu l'annexion de la commission scolaire rurale à celle de la ville, ce qui complète la centralisation et la disparition des écoles de rangs.

N'oublions pas de mentionner enfin le long règne de M. Ludger Dionne qui fut commissaire d'école dans cette Commission Scolaire pendant vingt-quatre années consécutives. Un autre exploit est celui du notaire Fernand Michaud qui fut secrétaire de la même Commission Scolaire pendant vingt-huit ans, ayant pris sa retraite en septembre 1959.

Le président actuel est M. Henri-Louis Veilleux, en fonction depuis 1962 après avoir rempli la charge de secrétaire pendant vingt ans à la commission scolaire rurale. Les autres commissaires sont MM. Raymond Lachance, Dr Gérard Poirier, Gérard Larochelle et Fernand Charest. Le secrétaire est M. Eddy Hall.

### LA COMMISSION SCOLAIRE DE L'ASSOMPTION

Elle naît, comme on l'a dit plus haut, le 1er juillet 1951 de la division, par la rivière Chaudière, de la Commission Scolaire de St-Georges (urbaine). Le premier président est M. Samuel Bouchard.

Tout est à faire puisque la nouvelle Commission Scolaire n'a aucune école et aucun ameublement. On décide immédiatement la construction d'un collège et d'un couvent qui sont mis en chantier sans délai. Les deux édifices s'élèvent rapidement de sorte qu'on peut les utiliser en 1952. Le couvent est confié aux Religieuses du Bon-Pasteur tandis que les Frères du Sacré-Coeur prennent la direction du collège.

Puis, les présidents se succèdent: MM. Henri Lacroix, Marc Roberge, Rodolphe Maheux, Gervais Poulin, Paul Pépin et Hubert Gendreau. La gent écolière prolifère à une vitesse folle et, en 1959, la Commission Scolaire érige un deuxième collège qu'on baptise l'Ecole Lacroix en hommage à M. Edouard Lacroix qui s'est montré aussi généreux pour les écoles qui l'avait été pour l'église.

Toutefois, deux ans plus tard, la formation de la Régionale soustrait tous les élèves du cours secondaire au contrôle de la Commission Scolaire locale; l'Ecole Lacroix devient superflue et on la vend à la Régionale. Il est possible que cette transaction soit renversée d'ici peu, dès que la

Commission Scolaire Régionale aura obtenu son école polyvalente à Saint-Georges-Est.

Le 1er juillet 1962, c'est l'annexion de la Commission Scolaire Aubert-Gallion (paroisse Est) et le terme de l'opération "centralisation". Désormais, tous les élèves de Saint-Georges-Est viendront en classe dans les écoles urbaines. On dispose des écoles de rangs en les vendant aux plus hauts enchérisseurs.

Le premier secrétaire de la Commission Scolaire de l'Assomption a été M. Georges Morissette remplacé un an plus tard par le secrétaire actuel, M. Charles Desrochers. Un commissaire de l'Assomption, le Dr Rodolphe Maheux, a rempli pendant quelques années le poste de président de la Fédération des Commissions Scolaires du Québec (section rurale). Les commissaires actuels sont MM. Hubert Gendreau, Réal Poulin, Roméo Gilbert, Lionel Morin et Guy McCollough.

## LA COMMISSION SCOLAIRE RÉGIONALE

On ne peut ignorer la naissance et l'évolution de la Commission Scolaire Régionale de la Chaudière dans l'histoire de Saint-Georges parce que notre ville en est le centre géographique et administratif.

Les prémices de cet organisme scolaire ont leurs racines eux environs de 1955. Quatre citoyens de Saint-Georges commencent un travail de défrichage et de contacts avec les commissaires des paroisses voisines. Ces pionniers sont le Frère Jean-Lucien, S.C., MM. J.-Albert Plante, Henri Lacroix et Charles Desrochers. Leurs premiers pas sont difficiles. Ils n'arrivent pas facilement à convaincre les dirigeants scolaires de l'extérieur qu'il est dans l'intérêt de leurs grands étudiants de venir parfaire leur cours à Saint-Georges. L'idée fait pourtant son chemin et dix-neuf commissions scolaires signent une entente malgré le manque de structure et les risques à encourir. Les choses traînent en longueur, le gouvernement se fait tirer l'oreille et le projet reste en suspens.

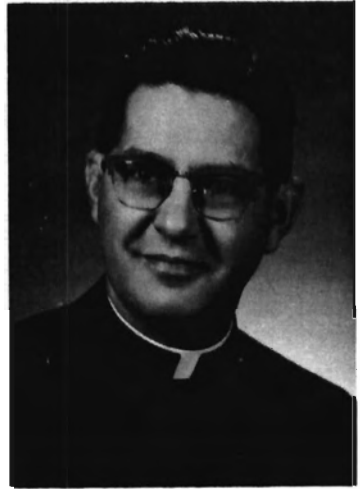
Puis, une réforme de tout le système scolaire s'amorce au gouvernement en 1958 et les Régionales commencent à se former en milieux urbains. La Commission Scolaire Régionale de la Chaudière est créée officiellement le 12 juillet 1961 et il s'agit de la première en milieu rural.

Douze paroisses en font partie, le centre du réseau étant Saint-Georges. On entreprend immédiatement la construction de l'Ecole Notre-Dame de la Trinité à Saint-Georges-Ouest et celle-ci est livrée pour septembre 1962. En attendant, la Régionale achète l'Ecole Lacroix et loue l'Ecole Mgr Fortier pour accommoder ses élèves.

Une deuxième bâtisse est érigée en 1963: l'Ecole St-Joseph située à proximité de l'Ecole Lacroix. En 1966, l'Ecole Jeanne-d'Arc, voisine de la Trinité, ouvre également ses portes. Enfin, des démarches entreprises



**MME ARSENE DIONNE**, fondatrice de l'Assistance Maternelle en 1917, cofondatrice du Cercle des Fermières et deuxième présidente, fondatrice de l'Ouvroir et collaboratrice à toutes les oeuvres de charité.



**L'abbé DENIS MORIN**, Supérieur du Séminaire de St-Georges.



**M. FERNAND MICHAUD** fut secrétaire de la Commission Scolaire pendant 28 ans, secrétaire de la municipalité (Est) pendant 17 ans, Grand-Chevalier, président du club Rotary et secrétaire de nombreuses organisations.



Un des plus actifs citoyens de Saint-Georges pendant la première moitié du vingtième siècle. **M. JOSEPH GAGNON** fut maire à trois reprises et participa à de nombreuses entreprises économiques et sociales.



depuis déjà quelques années devraient apporter sous peu une école polyvalente à Saint-Georges-Est. En septembre 1968, la Régionale intègre l'École de Métiers qui a été inaugurée en octobre 1961 avec M. Lionel Poulin comme directeur.

Trois présidents se sont succédés jusqu'ici à la tête de la Commission Scolaire Régionale de la Chaudière: MM. André Breton, Marc Roberge et Marius Bélanger.

## LE SÉMINAIRE

Après des démarches fructueuses auprès de l'archevêché, M. le curé Edouard Beaudoin obtient en mai 1944 l'autorisation de préparer les voies à la fondation d'un Petit Séminaire à Saint-Georges. Mgr Beaudoin ne perd pas un instant et construit, près du couvent du Bon-Pasteur, une résidence qui devient Le Petit Collège et qui reçoit sa première classe d'Eléments Latins le 4 novembre. J'ai moi-même le privilège d'être le premier professeur de cette institution, prélude à l'érection définitive du Séminaire de Saint-Georges.

C'est le 14 mars 1946 qu'est incorporée l'Oeuvre Sacerdotale des Vocations de Beauce qui est à l'origine du Séminaire actuel. Mgr Beaudoin est le premier président de cette oeuvre et c'est lui d'ailleurs qu'on doit considérer comme le véritable fondateur du Séminaire.

Deux mois plus tard, soit le 16 juin, le cardinal Villeneuve signe le décret d'érection canonique et une loi de la Législature, en date du 10 mai 1947, constitue la Corporation du Petit Séminaire de St-Georges qui remplace l'Oeuvre Sacerdotale du début.

La construction du Séminaire commence au printemps 1947. On érige d'abord le corps central et les deux premiers étages de l'aile nord. Le 14 novembre 1949, l'institution accueille ses premiers élèves au nombre de 97 dont 55 pensionnaires. Au cours des trois années précédentes, les cours ont été donnés dans différents locaux loués en ville.

En 1954, nouvelle construction: trois étages au-dessus des deux déjà existants à l'aile nord. Enfin, en 1965, c'est l'érection de l'aile neuve à l'arrière du corps principal.

L'affiliation à la Faculté des Arts se fait le 19 mars 1950 et en juin de la même année on présente les premiers candidats à l'examen d'Immatriculation. Quatre ans plus tard, le premier groupe de finissants quitte le Séminaire. A compter de septembre 1969, le Séminaire sera le pivot d'un CEGEP associé dans notre région.

Le premier supérieur est l'abbé Joseph Lacroix en 1946-47 suivi de Mgr Elzéar Parent (1947-53), de Mgr Rosaire Nadeau (1953-55), de

Mgr Robert Lacroix (1955-61), de l'abbé Eugène Garant (1961-67) et de l'abbé Denis Morin, supérieur actuel.

### CHEZ LES PROTESTANTS

Les premiers colons allemands, anglais et écossais parlent anglais et appartiennent aux religions anglicane ou presbytérienne. Ils s'organisent encore plus rapidement que les Français catholiques au point de vue religieux et scolaire.

Il y a déjà une école anglaise et protestante en 1832 et on en crée d'autres au fur et à mesure des besoins. Le couvent du Bon-Pasteur collabore, dès sa fondation, avec l'élément anglais pour fournir des classes anglaises.

En septembre 1961, les dissidents ouvrent à St-Georges-Ouest la première école française non-catholique. Cette réalisation est faite pendant le terme de M. Edgar Taylor à la présidence de la commission scolaire.

# *Le feu et l'eau*

## INCENDIES

Le premier feu mentionné dans les annales et dont nous parlons au début de ce volume est celui qui chasse les Allemands de Saint-Georges en 1818.

Les 189 colons amenés d'Allemagne par M. Pozer veulent faire de l'abattis et mettent accidentellement le feu à leurs habitations. Une trentaine d'entre eux périssent dans les flammes ou se noient en voulant fuir par la rivière et les derniers, sauf quatre familles, quittent ces lieux qui leur rappellent de si cruels souvenirs. C'est la plus grande catastrophe dans l'histoire de notre ville. Les victimes sont inhumées dans une fosse commune dont on ignore aujourd'hui le site exact. L'Archidiacre George Mountain vient de Québec pour présider la cérémonie funèbre.

Jusqu'à 1890, les incendies ne laissent guère de trace, car il n'y a pas de compagnie d'assurance. D'ailleurs, Saint-Georges est peu peuplé et les voisins sont éloignés de sorte qu'il ne peut y avoir de conflagration.

En 1892, la fonderie Gonthier, dans l'Ouest, est la proie des flammes. On la rebâtit sur la rive Est et elle brûle de nouveau en 1906 avec six autres maisons.

Au mois d'août 1908, les bureaux du notaire Lavoie et du docteur Cloutier disparaissent en fumée et la firme Bérubé & Frère est chargée de la reconstruction. La même année, le 29 août, les scieries J. N. Ducharme à Jersey Mills sont détruites par les feux de forêt. Les pertes s'élèvent à \$20,000. mais Rodolphe Marcotte, agent d'assurances, voit au règlement rapide des réclamations.

Le 29 juin 1909, c'est au tour d'une autre scierie et d'une manufacture de portes et châssis appartenant à M. Napoléon Gilbert; la maison de Mme Olivier Gilbert y passe également. C'est la seconde fois en 5 ans que M. Gilbert est éprouvé par le feu.

Des feux de forêts font de violents ravages à Jersey Mills en 1911 et on prie pour obtenir de la pluie qui peut seule enrayer le fléau.

Nous voici en 1912: le village de la Station connaît son premier incendie important, celui qui rase l'hôtel Berberi. L'année suivante, six maisons et leurs dépendances brûlent dans le village Est: Moïse Poulin, Jos Quirion, Charles Lachance et Joseph Rodrigue sont parmi les sinistrés.



**Le 21 novembre 1915, plus de cinquante maisons de St-Georges-Est furent détruites par une grande conflagration qui ruina aussi plusieurs dépendances. On voyait des scènes désolantes comme celle-ci dans la moitié du village.**



**L'incendie de l'hôtel Hermandi le 16 juillet 1965. En plus de l'hôtel, une dizaine d'autres commerces et logements privés furent détruits ou sérieusement endommagés.**

## CONFLAGRATION

Puis, nous arrivons au terrible malheur du dimanche, 21 novembre 1915. L'étincelle jaillit à 3.30 heures du matin dans l'édifice en bois de M. Rodrigue, en plein centre du quartier des affaires. Le barbier Veilleux et le photographe Poulin sont les premières victimes.

En moins de deux heures, les flammes couvrent une superficie de cinq acres. Les autorités municipales demandent du secours à la ville de Lévis qui envoie un train spécial, avec hommes et équipement, dès sept heures de l'avant-midi. Le convoi arrive à 10 heures, mais les pompes ne peuvent plus servir qu'à arroser des ruines fumantes, ce qu'on fera durant trois jours.

Plus de cinquante maisons sont anéanties et plusieurs autres endommagées sur la première Avenue, la seconde Avenue et quelques rues transversales. La partie sud du village est sauvée par une saute subite du vent qui ramène le feu sur les ruines. L'Eclaireur du temps rapporte que les pertes s'élèvent à \$250,000 et sont couvertes seulement à 50% par les assurances.

En moins de deux heures donc le feu a complètement détruit les propriétés suivantes: Joseph Gagné, Raphaël Sirois, Raoul Faucher, Banque de Commerce, Alfred Sévigny, Alfred Ferland, Arthur Rodrigue, Alfred Poulin, C. Rahal, Joseph Assal, Charles et Nicholas Tawel, Onésime Vailancourt, G. P. Gonthier, Gédéon Gagné, Albert et Emile Mercier, Robert Dick, Joseph Gagnon et Alfred Grondin, Octave Papillon, le Dr Michaud, l'Hôtel Murtha, Philippe Grondin, B. Poulin, Charles Mathieu, Joseph Boily, Ernest Vander-Heyden, Théophile Drouin, Alfred Rodrigue, Alcide Lessard, David Auclair, Albert Rhéaume, Thomas Lessard, F. Robitaille et Ovide Linteau, Thomas Fortin et Alfred Nadeau, David Grenier et Adalbert Paquet, Arthur Poulin, J. L. Lavoie et Jos. Bois.

M. le curé Dionne qui est beaucoup affecté par cette catastrophe demande à la population d'être courageuse et résignée.

Une souscription est ouverte pour venir en aide aux éprouvés; plusieurs citoyens de la Beauce font parvenir de l'argent pour aider à la reconstruction; le gouvernement donne \$2,000.

Saint-Georges va renaître de ses cendres plus fort et plus florissant que jamais.

\* \* \*

En 1917, les maisons de V. Dionne & Fils, Pierre Veilleux, Morisset & Frères sont détruites du côté Ouest. En 1921, la maison de Mathias Dutil et la Banque d'Hochelega dans l'Est subissent le même sort. Le village de la Station est presque totalement effacé du décor en 1922.

Survient ensuite l'incendie du couvent dans la nuit du 3 au 4 janvier 1923. L'édifice de trois étages appartenant aux Soeurs du Bon-Pasteur est ruiné de fond en comble.

Le feu est découvert aux environs de minuit à la hauteur du toit. Toutes les religieuses dorment "religieusement" tandis que les pensionnaires sont dans leur famille pour les Fêtes. Il n'y a pas de blessés.

Une foule émue assiste impuissante, à la destruction du couvent de \$100,000. On réussit cependant à sauver une grande partie du mobilier.

En 1937, les flammes ravagent la résidence de M. et Mme Arthur Gilbert au village Morency et causent la mort de deux enfants. Trois autres membres de la famille Gilbert sont hospitalisés.

Des incendies font par la suite des dégâts importants à la Dionne Spinning, à l'hôtel National et à divers magasins. Dans la nuit du 27 au 28 juillet 1953, le vieux collège, désaffecté depuis quelques mois, fait les frais d'un feu spectaculaire; mais, la perte est légère car la bâtisse n'a plus d'utilité.

L'incendie le plus dévastateur, au point de vue dommages matériels, se produit le 16 juillet 1965, en plein jour. L'hôtel Hermandi, six postes de commerce et quatre logements privés sont détruits ou gravement endommagés. C'est un véritable enfer!

Les brigades de St-Côme et de Beauceville viennent prêter main forte aux sapeurs locaux; mais, on ne peut empêcher le brasier de s'étendre et de consumer pour \$400,000 de biens meubles et immeubles. C'est le sinistre le plus coûteux de notre histoire.

## TREMBLEMENT DE TERRE

Le 28 février 1925, un violent tremblement de terre sème la panique à Saint-Georges et dans une grande partie de la province.

Les secousses sismiques se produisent vers 9.20 h. du soir et durant près d'une minute; elles se répètent à plusieurs reprises au cours de la nuit.

Voici de quelle façon les journaux de l'époque racontent l'événement dans la Beauce:

Devant le bruit persistant et les secousses de plus en plus intenses, on comprit cependant que la terre était fortement ébranlée et on réalisa toute la nature du danger qui nous menaçait.

Des figures pâlirent, des cris se firent entendre de toutes parts; hommes, femmes et enfants, les uns à demi-vêtus, évacuent leur demeure, se croyant moins exposés au danger au dehors. Quelques personnes eurent la pensée que la fin du monde était arrivée et plusieurs perdirent connaissance

sous cette émotion terrible, sous cette frayeur que peu de générations actuelles ont connue dans la Beauce; l'on dut appeler le prêtre et le médecin.

On entendait remuer les meubles, les chaises, les lits, les tables, pendant que les murs craquaient et les cadres se balançaient dans le sens des oscillations. A certains endroits, les peintures, la verrerie, les statues furent projetées par terre avec un bruit pas du tout rassurant; les horloges s'arrêtèrent d'elles-mêmes et les pendules s'immobilisèrent.

L'intensité des vibrations a varié selon les terrains; sur les hauteurs, les secousses ont semblé moins fortes que sur les bords de la Chaudière et sur les flancs des côteaues. Des vitres furent brisées dans certains établissements et les murs de plâtre fendillés; des cordes de bois ont été renversées et on a même rapporté que des fournaies à air chaud furent déplacées de quelques pouces.

Ce tremblement de terre qui a secoué la Beauce et la région environnante a causé un grand émoi. Dans toutes les paroisses, les secousses se sont fait sentir avec plus ou moins de violence. Trois personnes sont mortes au cours de ce tremblement de terre; leur mort a été causée par le saisissement et la frayeur.

## DÉBÂCLES ET INONDATIONS

La tradition rapporte que dès 1740 les riverains de la Chaudière commencent à se préoccuper des dommages causés par ses crues printanières.

Le 4 juillet 1778, Mme Jean-Thomas Taschereau et son fils Gabriel écrivent à l'évêque, Mgr Briand, pour demander la permission de construire la chapelle Ste-Anne à Sainte-Marie "afin d'obtenir la préservation des accidents que causent les débordements de la rivière". C'est le plus lointain témoignage écrit qu'on retrouve des inondations. Mais, Saint-Georges n'existe pas encore et il n'y a pas lieu de s'inquiéter dans la haute Beauce.

En 1835, l'ingénieur Yule est prié par le gouvernement d'étudier la situation dans la région de la Chaudière. Il suggère la construction d'un barrage au lac Mégantic. En 1842, un dénommé James Cadway signale que le pont de la Famine à Saint-Georges a été emporté par les eaux.

Le 1er novembre 1850, le temps s'adoucit, la neige fond et la rivière déborde. Les pauvres habitants de la Famine en souffrent cruellement car des moulins sont totalement ravagés.

A cette époque, les marchands de bois ont commencé à débarrasser la Chaudière des obstacles qui encombrant son lit afin de faciliter la descente des billots. Du même coup, ils favorisent la descente des glaces.

En 1885, la débâcle est terrible. En 1896, c'est une véritable tragédie.



**Une photographie qui en dit long sur la crue des eaux pendant la débâcle de 1896. Nous ne sommes pas à Venise, mais bien sur la lère Avenue à Saint-Georges.**



**Le bas du village Est après l'historique débâcle de 1896.**



Le village de Saint-Georges est partiellement détruit par des montagnes de glaces qui envahissent toute la première Avenue, défonçant les solages et culbutant les maisons de bois comme des châteaux de cartes.

Le 4 mai, un journal de l'époque rapporte qu'il y a encore de dix à quinze pieds de glace sur les chemins de Saint-Georges, ce qui inclut des tonnes de boue et de détritux de toutes sortes. Des centaines d'animaux ont péri.

Parmi les maisons détruites, on note le moulin de Mme Morency, les établissements commerciaux de Joseph Gagnon, du photographe J. Gagnon, de l'orfèvre Perron, du marchand Curadeau, du ferblantier Martinette, du marchand Georges Lemelin, du libraire et pharmacien Moïse Poulin, du cordonnier T. Drouin, du charretier Charles Grondin, du forgeron Ludger Poulin. Chez le notaire Moisan, il y a de l'eau dans le salon jusqu'à couvrir le piano.

Les ponts ont été emportés un à un y compris celui de David Roy et l'unique passage entre l'Est et l'Ouest est supprimé. Les fidèles du côté Est devront entendre la messe dominicale "par-dessus la rivière".

Les pertes matérielles sont énormes et toute la population est plongée dans la consternation. Le courage revient cependant avec la chaleur du printemps et la majorité des riverains reconstruisent leurs résidences en pierres ou en briques. On commence aussi à ériger des quais de bois le long des rives.

## LE DÉLUGE DE 1917

D'autres désastres sont enregistrés en 1912 puis en 1913. Mais la plus importante de toutes les inondations depuis que Saint-Georges existe se produit le 31 juillet 1917.

Ce débordement de la Chaudière en 1917 reste la plus effroyable catastrophe de toute l'histoire de notre ville et du comté. Un orage électrique d'une violence inouïe commence vers 1 heure de l'après-midi le 31 juillet. La tempête vient des quatre coins du firmament et une averse n'attend pas l'autre.

Après douze heures de pluies torrentielles, la rivière sort de son lit en plein milieu de la nuit. C'est un véritable cataclysme qui s'abat sur la vallée. Le pont de la Famine est emporté et va rejoindre 42 autres ponts et bâtisses qui s'écrasent contre le pont de Beauceville.

Les maisonnettes sont arrachées de leurs fondations et un citoyen de Saint-Georges retrouvera la sienne à deux milles en aval de St-Joseph. Tous les propriétaires des fonds perdent leur récolte de foin et une grande quantité d'animaux périssent dans les flots courroucés.

A Saint-Georges, le pont de fer est ébranlé et on doit le fermer à la circulation pendant plusieurs jours. Le bois de la Brown Corporation est



L'inondation du 31 juillet 1917 submergea la 1ère Avenue et c'est la 2e Avenue qu'on voit ici au bord de la rivière. Toutes les terres basses de Saint-Georges à Sainte-Marie disparurent ainsi sous les eaux de la Chaudière en colère.



Joignant ses efforts à ceux de la Chaudière en 1917, le ruisseau d'Ardoise a éventré la rue et déplacé la maison commerciale de Albert Rodrigue au centre de Saint-Georges-Est.

emporté par le courant et la compagnie y perd \$1 million. La Cie Breakey doit dire adieu à 400,000 billots. La voie ferrée du Québec-Central subit d'énormes dommages qui empêchent d'utiliser les rails pendant 15 jours.

Le spectacle est affreux. Tout se passe dans la plus grande noirceur, la lumière électrique étant disparue aux premiers coups de tonnerre. Au petit jour, la Chaudière apparaît, large et furieuse comme un fleuve, charriant des maisons, des granges, des remises, des ponts, des arbres et des animaux affolés.

La rivière est montée de trente pieds au-dessus de son niveau normal. Les pertes matérielles dans toute la région sont estimées à plus de deux millions de dollars.

Cette inondation est d'autant plus désastreuse qu'elle se produit au coeur de l'été et qu'il a été impossible de prendre certaines précautions comme on le fait chaque printemps. Le drame aura tout de même pour effet de "réveiller" une autre fois les autorités gouvernementales qui reprennent une série d'enquêtes. Le volumineux rapport Parent suggère un réseau de barrages sur la Chaudière et ses affluents.

## VERS UNE SOLUTION

Une dizaine d'années passent ensuite sans trop de difficultés; les débâcles sont spectaculaires mais relativement peu destructives jusqu'en 1928. Cette année-là, toutefois, la Chaudière sort de nouveau de son lit durant la nuit du Samedi Saint.

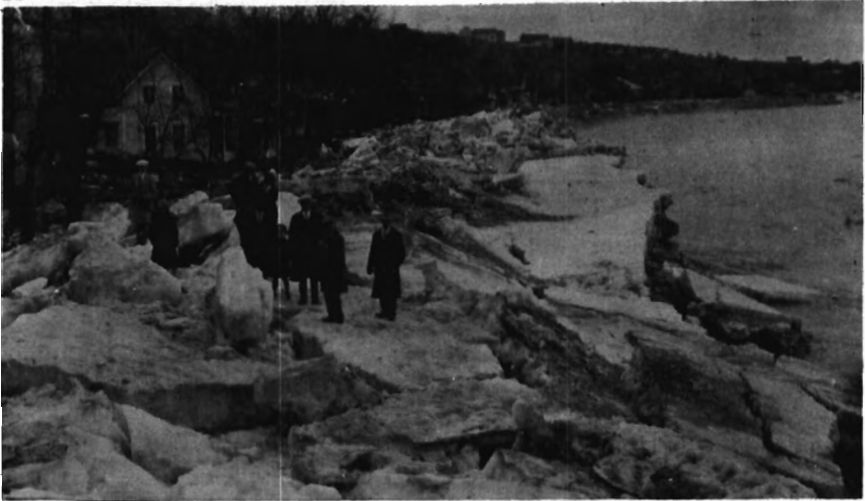
Cette fois, ce sont les glaces qui dévastent tout sur leur passage. Elles défoncent la maison de Délias Méthot jusqu'au toit et recouvrent la première Avenue du village Morency à la Station.

Le lendemain, jour de Pâques, je me souviens être allé à la messe en marchant dans de petits sentiers taillés à la hâte dans une couche de 4 à 12 pieds de glace.

D'autres inondations de moindre envergure surviennent en 1930 et en 1938. En 1939, la rivière fait une véritable saute d'humeur. Un embâcle se forme vis-à-vis le village de la Station et l'eau monte rapidement, déborde dans les rues et envahit des édifices aussi élevés que le magasin Papillon et la banque Royale. Une auto est entraînée par le courant et le jeune prêtre qui l'occupe a la peur de sa vie; heureusement, le véhicule est coincé entre un poteau et un magasin. Quand les eaux se retirent, elles déposent trois pouces de boue sur les planchers.

Dans cette énumération, nous ne tenons guère compte des débâcles prématurées. Il s'en produit pourtant de très sévères en 1929 (janvier), en 1940 (décembre) et en 1957 (décembre).

Le 20 décembre 1957, Beauceville est plus particulièrement affecté par la débâcle consécutive à une pluie diluvienne; mais Saint-Georges encaisse



**Le 8 avril 1928, la rivière se débarrassait brutalement de son enveloppe de glace. La lère Avenue fut entièrement recouverte de blocs énormes qui entravèrent la circulation pendant plusieurs jours. Ci-dessus, une perspective à partir de l'actuel magasin People's jusqu'au village Morency.**



**La maison de Délias Méthot étant la plus exposée, c'est elle qui subit le choc le plus violent en cette nuit du 8 avril 1928. Elle fut littéralement envahie par les glaces; mais, tous les membres de la famille s'en tirèrent indemnes.**

aussi une crue importante. Une partie de la première Avenue et les terrains du Centre Récréatif (OTJ) sont inondés de même que les caves des résidences et des établissements commerciaux. Il faut utiliser de puissants boyaux d'arrosage pour chasser le dépôt crasseux et humide qui reste après le retrait des éléments.

Ce nouveau désastre provoque la formation d'un comité régional qui prépare un document complet sur les inondations et sur leurs causes; le mémoire est ensuite transmis au gouvernement.

Depuis 1924, on a noté toutes les dates et même les heures du bris des glaces sous le pont de Saint-Georges. La débâcle la plus hâtive eut lieu en 1945 (18 mars) et la plus tardive en 1926 (26 avril).

Enfin, en avril 1962, le ministère des Richesses naturelles, dirigé par M. René Lévesque, décide d'attaquer le problème de front. On prépare de nouvelles études (après tant d'autres) et les travaux commencent l'année suivante.

Des filots sont enlevés du lit de la rivière et de puissantes machines sont mises à l'oeuvre pour creuser ou élargir les chenaux. Ces travaux sont cependant effectués pour la plupart dans la partie nord de la Chaudière, là où les dangers d'inondation sont moins grands.

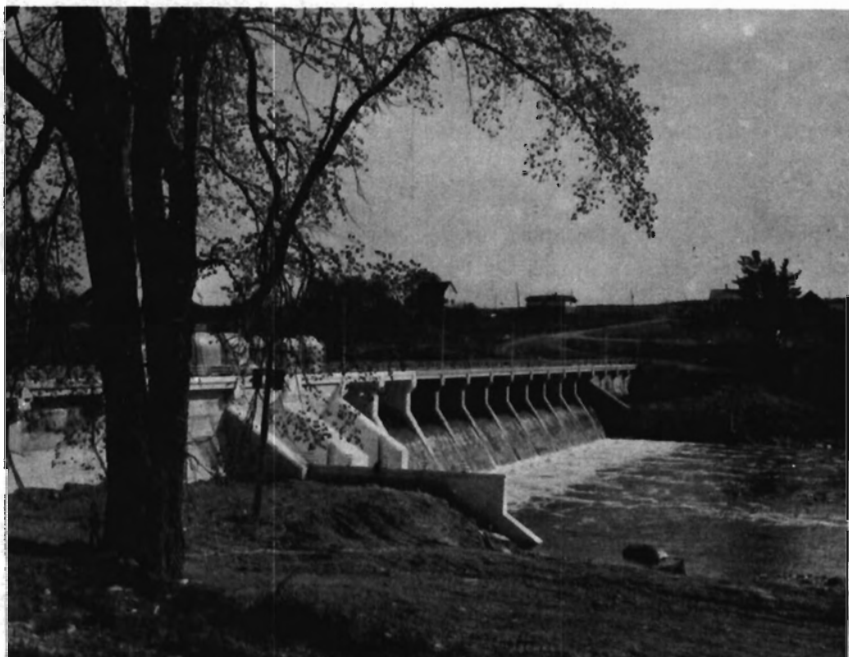
Mais, on élabore en même temps l'érection d'un barrage de rétention des glaces en amont de Saint-Georges. Ce projet d'envergure est financé, comme les travaux précédents, par l'organisme A.R.D.A., c'est-à-dire en collagoration avec le gouvernement fédéral.

Le barrage Sartigan à Jersey Mills est inauguré officiellement par les ministres Paul Allard et Maurice Sauvé le 17 décembre 1967. Il a 650 pieds de longueur, 36 pieds de largeur à sa base et 55 pi. 9 po. de hauteur. Il retiendra 64,000,000 pieds cubes de glace.

Entre temps, la rivière Chaudière fait une autre colère qui sera, on l'espère bien, la dernière de toutes. En avril 1967, quelques mois seulement avant le parachèvement du barrage Sartigan, la débâcle s'effectue violemment et la première Avenue de Saint-Georges est une fois de plus envahie par les eaux boueuses qui s'infiltrèrent dans plusieurs sous-sols.

La population attend ensuite avec impatience la débâcle de 1968 qui permettra au barrage de faire ses preuves. Celui-ci ne désappointe pas: grâce à lui, les glaces venant du haut de la rivière sont retenues pendant trois semaines à Jersey Mills et Saint-Georges échappe à l'inondation.

Il y a quelques mois, le ministre des Richesses naturelles annonçait de nouveaux travaux pour le contrôle des eaux de quelques affluents. Ces mesures supplémentaires garantiront encore davantage la sécurité des riverains.



**LE BARRAGE SARTIGAN**



**La Famine cussî déborda en cette nuit tragique du 31 juillet 1917. Le lendemain, la route surélevée qui réunissait le pont de fer au pont des marais était absolument impraticable. C'est à cet endroit précis que M. Edouard Lacroix fut emporté par le courant en tentant de traverser en voiture. Il s'agrippa à des branches en attendant un secours qui heureusement ne tarda pas.**

Certes, la furie des éléments est toujours à craindre; mais il est permis de croire que les emportements de la rivière Chaudière appartiennent désormais à l'histoire.

## LES PONTS

Avant 1852, il n'y a pas de pont sur la rivière Chaudière à Saint-Georges; on utilise un bac pour traverser d'une rive à l'autre. En 1870, il y en a un construit par Got Grenier à partir du domaine en allant vers le bas du village de l'Est, où est située présentement la boulangerie Saint-Georges.

Grenier ne prend pas de chance avec les débâcles. Il enlève son pont à l'automne et le remet en place au printemps. Durant la saison froide, voitures et piétons passent sur la glace qui est sillonnée d'une multitude de chemins.

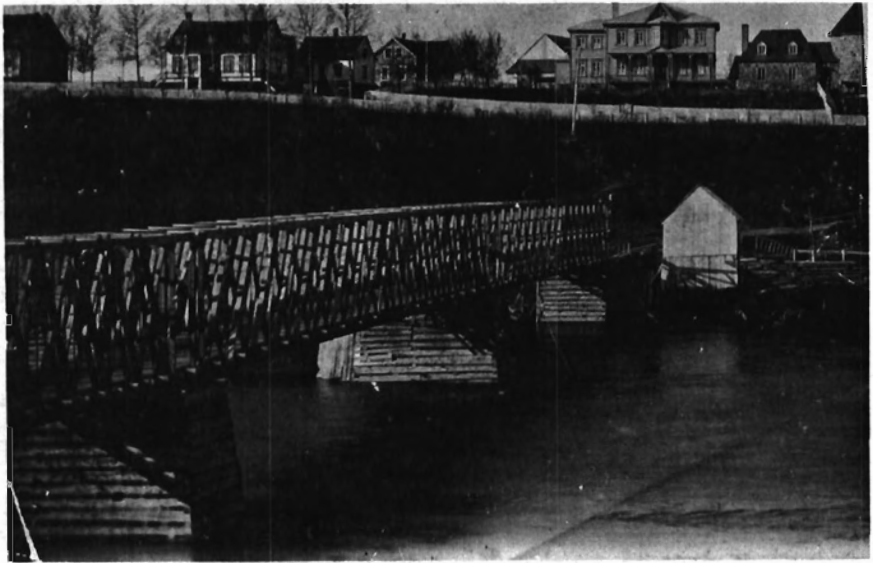
En 1881, David Roy érige son pont de péage comme on l'a vu précédemment. Il est situé en face de l'église. Au début, ce pont est couvert et les raffales le brisent fréquemment; le propriétaire décide donc d'enlever les planches qui forment le toit.

En 1896, le pont David Roy est emporté par la débâcle; il faut le renouveler entièrement et, par la suite, le réparer à plusieurs reprises.

Le premier pont de fer de Saint-Georges est béni en 1912. C'est une grande journée de fête ternie par un seul nuage: l'annonce de la retraite de M. Jérôme Rancourt, chantre paroissial depuis 57 ans et 5 mois.

En 1929, un nouveau pont de fer vient remplacer le premier déjà vieux, très étroit et sans passerelle. L'ancien pont est vendu à Edouard Lacroix qui le transporte sur la rivière St-Jean.

Depuis quelques années, on parlait d'un autre pont à construire pour répondre aux exigences de la circulation actuelle. Ce projet est maintenant en voie de réalisation et il sera complété au cours de 1969. Il enjambrera la rivière en reliant la 18e rue Est à la 16e rue Ouest, créant ainsi une voie directe du Boulevard Lacroix au Boulevard Dionne.

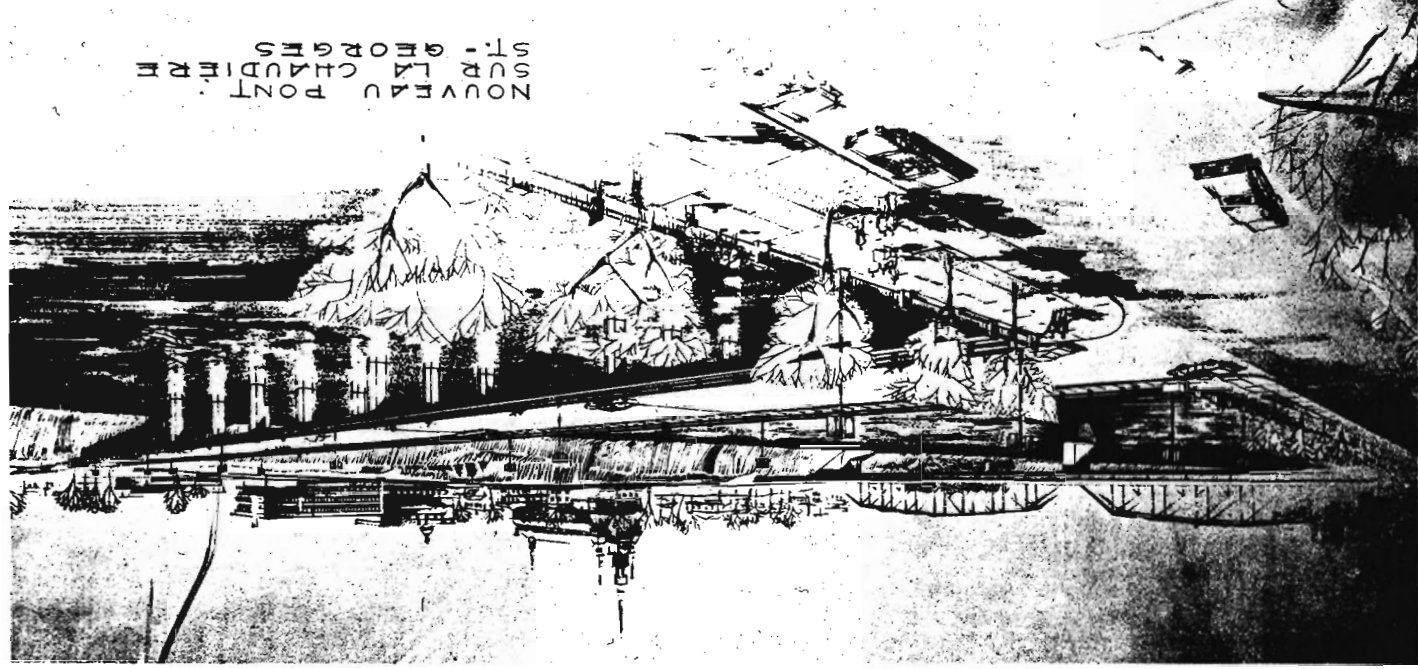


**Le fameux pont à péage construit en 1881 par David Roy. Il sera remplacé en 1912 par le premier pont de fer.**



**On met la dernière main au premier pont de fer commencé en 1911 et terminé en 1912. Vous ne reconnaîtrez sûrement pas l'édifice Ephrem Poulin à droite ni celui de la pharmacie Doyon à gauche!**





Le 10 décembre 1968, l'hon. Paul Allard, ministre des Richesses naturelles et député de Beauce, annonçait officiellement la construction prochaine d'un nouveau pont sur la rivière Chaudière à Saint-Georges. On a ici une perspective du centre de Saint-Georges tel qu'on le verra après l'érection de ce pont.

# L'économie

## LA FIÈVRE DE L'OR

L'histoire de Saint-Georges est étroitement liée à la découverte de minerais d'or qu'on fait dans la région en 1834 et même plus tôt. Cette année-là, Mme Olivier Morin trouve une pépite grosse comme un oeuf de pigeon et pesant 1066 grains. Il n'en faut pas plus pour alerter les prospecteurs et tous les riverains de la rivière Gilbert où a lieu cet événement.

Une première compagnie d'exploitation s'installe à Saint-Georges en 1851: la Canada Mining Co. Elle travaille sur le gravier de la rivière Du Loup pendant que des citoyens lavent au plat pour leur bénéfice personnel. Plusieurs obtiennent des résultats surprenants avec des méthodes aussi primitives.

D'autres compagnies se forment de 1864 à 1880 avec plus ou moins de succès. Des travaux sont tentés sur le ruisseau d'Ardoise où St-Onge & Frères creusent un puits long de 165 pieds. On fait aussi de la prospection sur la rivière Pozer et à Cumberland.

En 1892, c'est la reprise des travaux à l'embouchure de la Du Loup. En 1895, un dénommé J. Hardman commence la construction d'un tunnel dans le village même de Saint-Georges-Est. Il veut rejoindre le puits creusé naguère près du ruisseau d'Ardoise. Ces travaux sont suspendus deux ans plus tard alors que le tunnel s'étend sur une longueur de 900 pieds; il existe encore aujourd'hui et son orifice fut mis à jour récemment au cours de la construction d'un édifice sur la 2e Avenue: on appelle communément ce tunnel "la drift".

A peu près toutes les rivières dans la région de Saint-Georges ont été exploitées par les prospecteurs miniers. Les rapports indiquent qu'il y avait de l'or partout; mais, personne ne réussit à y faire fortune.

## L'INDUSTRIE DU BOIS

Beaucoup plus que les mines, l'industrie forestière contribua à l'essor de Saint-Georges et continue de fournir un apport important à l'économie de la ville comme de toute la région beauceronne.

Les premiers exploitants de nos forêts sont Henry Caldwell et son fils John qui font la coupe dans les bois de la Couronne sans même avoir

obtenu de permis. Un proche parent dans l'administration provinciale leur facilite la chose.

Ce n'est qu'en 1846 que Hans Denaston Breakey obtient un permis régulier. Lui et son frère Charles-King détiennent des limites dans tous les cantons arrosés par la Chaudière et ses affluents. En cette même année 1846, ils achètent un terrain dans la paroisse St-Jean Chrysostome et y construisent un moulin à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Breakeyville.

Le printemps suivant, les frères Breakey inaugurent le flottage du bois sur la Chaudière et c'est le début de la "drave" qui s'effectuera chaque année durant un siècle.

L'exploitation forestière demeure l'apanage presque exclusif de cette famille jusqu'en 1870 alors qu'apparaît la Brown Corporation. Celle-ci établit un bureau à Saint-Georges et achète subséquemment plusieurs autres compagnies plus petites. La Cie Breakey achète de son côté la "Chaudière Lumber Co.", une entreprise fondée en 1907 par M. Jos Gagnon et d'autres citoyens de Saint-Georges.

La Cie John Breakey tient des bureaux à Saint-Georges jusqu'en 1958, année où elle vend ses droits et actifs à la Canada Paper Co., une filiale de Howard Smith, qui en dispose à son tour en 1963 au profit de L'Association forestière Domtar Ltée.

Le flottage des billots dont nous parlons plus haut n'a jamais cessé d'être une opération hasardeuse. En plus d'exposer la vie des "draveurs", elle est souvent compromise par les crues subites ou par les périodes de sécheresse qui font baisser le niveau de l'eau.

Pour remédier à ces inconvénients, les marchands de bois construisent des barrages, suppriment les obstacles dans le lit de la rivière et placent des estacades ici et là pour empêcher les billots de se répandre dans les "fonds".

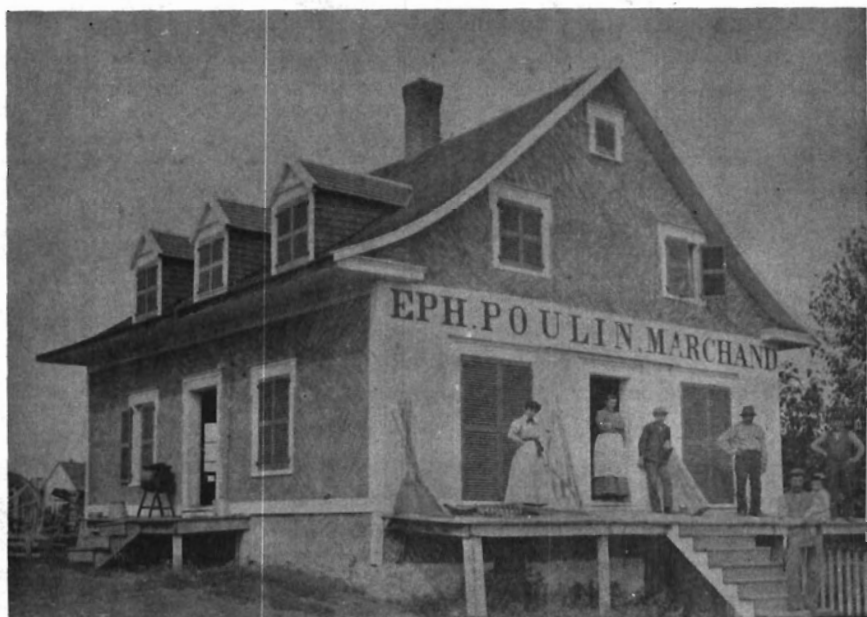
Les grandes inondations de 1886, 1896, 1912, 1917, 1939 et 1948 ont été désastreuses pour les compagnies forestières. Au printemps 1948, l'estacade de la Cie Breakey éclate sous la pression de l'eau et 35,000 cordes de bois s'échappent en moins de deux heures. Les pertes sont évaluées à \$80,000.

A ces désastres dûs aux inondations s'ajoutent d'énormes difficultés de contrôle le long de la rivière, un accroissement des vols et le refus soudain des compagnies d'assurances de "couvrir" le bois flottant. Devant cette situation, Breakey décide de mettre fin au flottage du bois et à la "drave" annuelle qui se pratiquaient sur la Chaudière depuis cent ans. A partir de 1948, les billots sont transportés par camions ou par voie ferrée.

On ne peut parler de la forêt à Saint-Georges sans mentionner le nom



**LA PREMIERE USINE DE SAINT-GEORGES:** Il n'y a pas si longtemps, on pouvait encore voir sur la berge de la rivière Pozer ce vieux moulin à farine construit par Georges Pozer en 1818. Le moulin fut définitivement démoli en 1960. On affirma alors que sa cheminée était aussi solide sur sa base qu'un siècle et demi plus tôt.



**Le premier magasin général de Saint-Georges.** Il était situé sur la 1ère Avenue, à l'endroit où le Dr Jos Michaud construisit plus tard une résidence devenue récemment un poste de commerces.

de M. Edouard Lacroix dont nous ferons la biographie complète au chapitre de la politique.

M. Lacroix fonde sa propre compagnie d'exploitation forestière en 1911 et coupe chaque année des centaines de mille cordes dans le Maine; plus tard, il opérera aussi en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick. Ses bureaux sont établis à Saint-Georges.

Cet homme a le génie de l'exploitation. Il invente des procédés révolutionnaires et exécute des travaux gigantesques pour arriver plus facilement à couper, à transporter et à flotter ses billots. Il ouvre des chemins, jette des ponts sur les cours d'eau et construit même une véritable rivière artificielle pour atteindre un coin de forêt inaccessible.

Actuellement l'industrie forestière apporte un revenu global d'environ cinq millions de dollars à la population de Saint-Georges et des paroisses voisines. Les méthodes de travail se sont grandement améliorées avec la mécanisation et les employés vivent dans des conditions autrement plus agréables que jadis.

La scie mécanique a pris la place des outils rudimentaires d'autrefois. Les travailleurs de la forêt (le mot bûcheron tend à disparaître) bénéficient de nombreuses lois qui leur assurent confort et sécurité.

On est loin de ces anciens chantiers où les hommes demeuraient plus de six mois sans "sortir au bord", pas même à Noël et au Jour de l'An. Celui qui "jumpait" perdait tout simplement son emploi.

Il faut converser quelques temps avec de vieux bûcherons pour se faire une idée de la grande misère qui était leur lot. Pour sûr, c'est une époque qu'il ne faut pas regretter.

## L'INDUSTRIE

On sait déjà que la première industrie de Saint-Georges est le moulin à farine construit par George Pfozter en 1818. Il s'agit à vrai dire d'un service que le seigneur met à la disposition des colons. Dès 1825 cependant les résidents de Saint-Georges font de la toile de chanvre qu'ils vendent à Québec. Arrivent ensuite les prospecteurs forestiers et miniers qui entreprennent l'exploitation rationnelle de nos ressources naturelles. Ces deux dernières industries gardent la vedette pendant de longues années et la forêt est encore aujourd'hui une grande source de revenus pour la population locale.

Au milieu du dix-neuvième siècle, on voit apparaître peu à peu des meuniers, des cardeurs, des moulins à scies, des fromageries, des selleries et des fonderies. Une première fonderie est érigée en 1880 et d'autres suivront au fur et à mesure des besoins. Un moulin à fuseaux est aussi bâti à cette époque.

Tous ces efforts n'ont cependant guère d'effets sur l'expansion économique de Saint-Georges. Les usines en question sont de petites entreprises familiales qui donnent du travail à deux ou trois personnes au plus. Ce n'est pas avec ça que la paroisse prendra vraiment son essor.

Certes, Saint-Georges augmente sa population constamment; mais, ce phénomène est dû en grande partie à la situation géographique de la localité qui en fait le premier centre important près de la frontière et une petite plaque tournante au milieu des jeunes paroisses qui surgissent ici et là à l'intérieur des terres.

Ce qu'on a convenu d'appeler la grande industrie de Saint-Georges, ce sont ces importantes manufactures qui emploient au moins quelques dizaines, voire des centaines de personnes. Celles-là ne voient le jour qu'après la première Grande Guerre. La première de toutes est probablement le moulin des Bérubé qui s'acquiert vite une belle réputation dans le travail du bois. On doit aux messieurs Bérubé plusieurs constructions encore existantes et sûrement des milliers de portes et de châssis. Cette bâtisse, plusieurs fois agrandie et rénovée, servira plus tard à la St-Georges Shoe et est maintenant occupée par les studios C.K.R.B. et le magasin Formi-Prix.

#### ST-GEORGES WOOLLEN MILLS ET ST-GEORGES INTERNATIONAL

La véritable explosion industrielle à Saint-Georges date de 1928, année où un groupe d'hommes d'affaires locaux, ayant à leur tête M. Edouard Lacroix, souscrivent un capital de \$60,000 et fondent St-Georges Woollen Mills. Une immense bâtisse de trois étages est construite près du ruisseau d'Ardoise et la production commence en 1929 avec une cinquantaine d'employés.

Mais le dynamisme et les efforts constants des fondateurs font que le personnel augmente à 160 à peine trois ans plus tard. Entre temps, le capital investi s'accroît jusqu'à \$320,000.

La nouvelle usine est spécialisée dans les étoffes à paletots pour hommes et garçons. Son marché s'étend rapidement à tout le Canada. Puis, les années se suivent sans se ressembler: il y a des hausses et des baisses. Pourtant, les actionnaires tiennent bon et St-Georges Woollen Mills demeure le pilier de l'économie locale. En 1931, une réorganisation administrative provoque une association avec une firme de Dewsbury, Angleterre qui fournit de la machinerie et des spécialistes.

Le temps passe et la production se maintient à un niveau constant. M. Lacroix a su s'entourer de dirigeants hautement qualifiés qui maintiennent la jeune industrie dans la voie du progrès. Elle ne se contente pas d'ailleurs de fournir un apport économique considérable à Saint-Georges; elle participe activement au développement social et culturel de la

ville. On ne compte plus les contributions financières qu'elle accorde aux institutions religieuses, sociales, sportives et autres. Le Séminaire et l'église de l'Assomption, parmi tant d'autres, doivent largement leur construction à la générosité de cette firme typiquement beauceronne.

En 1963, le petit-fils du fondateur, M. Georges Lacroix, prend charge de l'entreprise qui traverse alors une période difficile. Il transforme la machinerie et les méthodes de production puis fonde St-Georges International Inc., une compagnie dont il est le président tandis que son père, M. Henri Lacroix, remplit la fonction de président du conseil d'administration.

St-Georges International est une compagnie qui dirige maintenant les opérations de trois usines différentes: St-Georges Woollen Mills, Usines de Tapis St-Georges et la Cie Eau-Vive d'Oka Ltée, les deux dernières ayant été fondées depuis l'arrivée de M. Georges Lacroix. Cet ensemble industriel donne aujourd'hui du travail à quelque deux cents employés dans notre ville.

Chacune de ces trois entreprises a mis en marche depuis quelques temps des projets d'expansion qui les transformeront sensiblement dès 1969. St-Georges Woollen Mills, tout en conservant la ligne des étoffes à paletots, produira bientôt un tissu plus léger destiné à la fabrication d'une grande variété de vêtements.

D'autre part, les Usines de Tapis St-Georges ont commencé des démarches pour étendre leur marché aux Etats-Unis et dans d'autres pays d'Amérique. On envisage même la fondation de nouvelles succursales au fur et à mesure des développements.

### ST-GEORGES SHOE CO. LTD

La deuxième industrie d'importance qui prend racine chez nous est la manufacture de chaussures créée en 1932 par un groupe de dix citoyens ayant à leur tête M. Ludger Dionne. Un modeste capital de \$19,900. est souscrit par 140 actionnaires et on commence la fabrication de chaussures de femmes dans l'ancien moulin des Bérubé que l'on a transformé pour l'adapter à sa nouvelle fonction.

Les débuts sont difficiles car on est au point culminant de la grande crise économique. A force de ténacité et de sacrifices, tant de la part des dirigeants que des employés, la jeune industrie traverse cette pénible période et prend tranquillement son essor. La production d'avant-guerre atteint 155,000 paires par année.

En 1938, on ajoute à St-Georges Shoe une manufacture de talons qui nécessite la construction d'une nouvelle bâtisse sur la 18e rue. C'est à ce même endroit qu'on transportera l'usine principale en 1959 en construisant l'immeuble qu'on connaît aujourd'hui.

La guerre survient et les commandes affluent. Des lois spéciales limitent les prix et les styles, ce qui favorise grandement la jeune compagnie. La production monte à 195,000 paires. Le conflit terminé, on traverse un moment difficile, et l'usine ne fabrique plus que 80,000 paires. La machinerie se fatigue et les méthodes de production et d'administration sont désuètes.

En 1954, un petit groupe de directeurs plus dynamiques achète les actions au prix fort et se lance dans l'amélioration de la technique, de l'outillage et des procédés de fabrication. La production bondit à 180,000 paires. Puis, des administrateurs plus jeunes prennent la relève. M. Ls-Philippe Gilbert devient gérant en 1958 et président de la compagnie en 1960.

On construit l'usine neuve en 1959 et on l'agrandit en 1965. Après une étude en profondeur du marché canadien, on augmente la qualité du produit, on ajoute la fabrication de sacs à mains et on réorganise totalement les méthodes d'administration, de production et de vente. En 1968, St-Georges Shoe sort 395,000 paires de chaussures et ce chiffre grimpera à 420,000 en 1969 en plus de 100,000 sacs à mains.

Avec près de 300 travailleurs, cette industrie est maintenant le plus gros employeur de Saint-Georges. Elle a gagné deux prix dans des concours de style à l'échelle nationale et elle jouit d'une réputation enviable de Terre-Neuve à Vancouver et même à l'étranger.

### DIONNE SPINNING MILLS

C'est en juillet 1941 que MM. Ludger et Arsène Dionne commencent à produire un fil de soie artificielle dans la nouvelle usine qu'ils viennent de construire à St-Georges-Ouest. Cette industrie est née un peu accidentellement en ce sens que les messieurs Dionne en eurent l'idée en préparant d'autres projets. On désirait fabriquer du coton à fromage et on se réveille avec une filature de soie!

La population souscrit avec enthousiasme pour la construction de l'édifice et M. Ludger Dionne engage des capitaux importants dans l'affaire. Les succès s'accumulent au point qu'il faut envisager une modernisation de la machinerie en 1944 et une seconde en 1953. Enfin, de 1964 à 1967, les nouveaux dirigeants achètent des machines où l'électronique prend une large part. L'installation de la teinturerie date de 1945.

Au début des opérations, le plus grave problème est celui de la main-d'oeuvre. C'est la guerre et peu de jeunes gens sont disponibles; Dionne Spinning emploie des centaines de jeunes filles qu'elle doit aller chercher dans les paroisses voisines. M. Dionne fait même venir une centaine de Polonaises d'outre-mer.

L'industrie passe entre les mains d'une génération plus jeune en 1963



et M. Jean-Guy Dionne en devient le président. Dionne Spinning Mills continue à jouer un rôle prépondérant dans l'évolution économique et sociale de St-Georges. Elle fut à l'origine d'une grande expansion à St-Georges-Ouest.

Cette entreprise est maintenant établie sur des bases solides. Certes, les administrateurs ont des problèmes à régler et ils en auront toujours; mais le courage des fondateurs leur sert à la fois de modèle et de stimulant.

Le fil de soie synthétique qui sort de Dionne Spinning nous revient dans une foule d'objets d'usage courant: meubles, automobiles, draperies, tapis et vêtements.

Depuis quelques années, les 275 employés de l'usine sont syndiqués et affiliés à la CSN. La première convention collective fut signée le 24 septembre 1965 et renouvelée au cours de l'été 1968. A chaque occasion, les négociations furent conduites avec une belle ouverture d'esprit de part et d'autre.

## LES CENT POLONAISES

On se souvient qu'une première immigration massive eut lieu à Saint-Georges en 1817. M. Pozer faisait venir sur ses terres 189 colons originaires d'Allemagne. Plusieurs d'entre eux périrent dans le feu ou dans les eaux de la Chaudière et les autres quittèrent la place.

Une expérience presque identique fut tentée en 1947 par M. Ludger Dionne qui cherchait de la main-d'oeuvre pour sa filature de soie. Les résultats ne furent guère meilleurs qu'au temps de M. Pozer. Voici le film de ces événements historiques.

Depuis la fondation de sa filature, M. Ludger Dionne était aux prises avec de terribles problèmes de main-d'oeuvre. La pénurie de jeunes filles surtout compromettait la marche normale de l'industrie.

En 1947, il eut l'idée de se rendre en Europe pour embaucher des sans-foyer dont regorgeaient alors les camps de réfugiés. Il fit son choix à Francfort en Allemagne avec l'aide d'un prêtre catholique et sous la surveillance de la Commission Alliée et de l'UNRRA.

L'avant-garde d'un groupe de cent Polonaises arriva à St-Georges le 4 juin 1947. Les jeunes filles avaient fait le voyage en avion jusqu'à Bangor, Maine, et en autobus jusque dans leur petite patrie d'adoption.

Après quelques jours, toutes les jeunes immigrées étaient installées au Foyer que M. Dionne avait fait construire spécialement à leur intention.

La population de St-Georges fit un excellent accueil à ces nouvelles concitoyennes qui étaient des personnes très bien éduquées. Plusieurs d'entre elles parlaient trois langues; mais seulement une ou deux pouvaient

s'exprimer en français et une dizaine en anglais.

Même s'il fut très spectaculaire, l'épisode des "cent polonaises" s'avéra désastreux pour la Dionne Spinning et pour M. Ludger Dionne personnellement.

A peine quinze jours après leur arrivée au pays, une de ces réfugiées demanda à son employeur la permission de quitter St-Georges pour l'Ontario; même si M. Dionne avait le droit de refuser, il lui donna carte blanche et la jeune fille s'en alla.

Durant les mois qui suivirent des dizaines d'autres polonaises imitèrent leur compagne, émigrant vers Montréal, l'Ontario ou l'Ouest canadien. Aujourd'hui, vingt ans après cette invasion pacifique il ne reste plus à St-Georges que trois Polonaises et une seule d'entre elles travaille encore à la Dionne Spinning Mills. Il s'agit de Mlle Stéphania Zacharska.

D'autre part, l'affaire des polonaises fit couler des flots d'encre et de salive à la grandeur du pays et même aux Etats-Unis. M. Dionne était alors député de Beauce aux Communes.

Ce genre de publicité est rarement profitable à un homme politique; aux élections de 1949, l'affaire des Polonaises contribua sans doute à la perte de son siège.

Pour M. Ludger Dionne, il restait une suprême consolation; celle d'avoir arraché à leur misère et à leur détresse cent jeunes filles déportées par la guerre qui ont pu, grâce à lui, venir refaire leur vie dans un pays libre, loin des contrées européennes où elles avaient connu les horreurs de l'occupation et même de la violence.

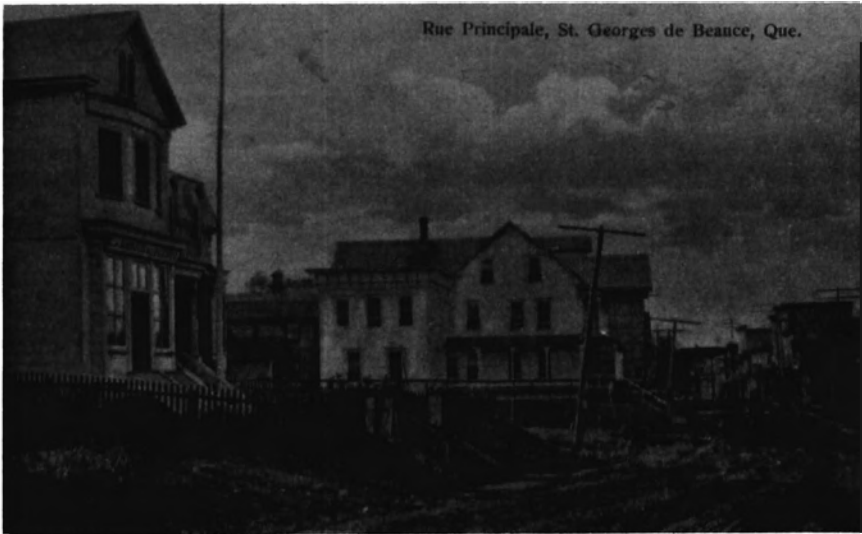
## L'OEUVRE DES NÔTRES

Il n'est pas besoin d'étudier longtemps l'histoire industrielle de Saint-Georges pour se rendre compte que ce sont les citoyens de chez nous, avec des capitaux de chez nous, qui ont créé l'industrie locale.

Depuis les premières initiatives de MM. Edouard Lacroix et Ludger Dionne, à peu près toutes les usines construites à Saint-Georges ont été les fruits de l'effort des nôtres. La preuve est faite maintenant que c'est d'abord sur nous-mêmes qu'il faut compter pour avancer dans la voie du progrès. Certes, il ne faut pas négliger l'apport des étrangers et continuer nos démarches pour les attirer; mais, la clef de notre expansion industrielle demeure entre les mains de nos concitoyens économiquement forts.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la liste suivante des industries nées à Saint-Georges au cours des dernières années. Elles sont le digne complément des "trois grands" dont nous venons de raconter brièvement la croissance.

Hommage donc aux industries Arthur Grenier Ltée, Imprimerie Mo-



La Banque de Québec (à gauche) fut la première institution du genre établie à Saint-Georges. L'édifice, érigé en 1898, s'élevait sur le site du bureau de poste actuel. On voit en même temps la 1ère Avenue montant vers le pont. Il n'y a pas encore d'asphalte et l'unique trottoir est en bois.



Un groupe de Polonaises participant à une manifestation civique. Au premier plan, au centre, on reconnaît M. Ludger Dionne, député de Beauce et protecteur de ces jeunes immigrées, le maire Kenneth Pozer et Mgr Edouard Beaudoin, curé.

derne Enrg., Baby Bear Shoe Co., Laiterie St-Georges Ltée, Liqueurs St-Georges Ltée, La Chemise Lapointe Inc., St-Georges Métal Inc., Beauce Ready Mix Inc., Matelas Beaucerons Enrg., Bois de Construction St-Georges Ltée, Carrières et Pavages de Beauce Ltée, Carrières & Pavages J. L. Boucher, Canam Steel Works Inc., Eau-Vive d'Oka Ltée, Les Industries Rancourt Ltée, Kennebec Wood Products Ltd, Manac Inc., Meunerie de la Chaudière Ltée, Pavage St-Laurent Ltée, Conrad Poulin & Fils, Les Usines de Tapis St-Georges Ltée.

Conscients du rôle qu'ils doivent jouer sur le plan économique, les industriels locaux forment en 1966 l'Association des Chefs d'Entreprises de St-Georges. Le premier président est le gérant de St-Georges Shoe Co. Ltd, M. Ls-Philippe Gilbert, et le président actuel M. Georges Lacroix. Ce nouvel organisme cherche surtout à aider ses membres en leur fournissant des occasions d'augmenter leurs connaissances professionnelles. Il tente aussi de promouvoir le développement de l'industrie locale par l'expansion des entreprises déjà existantes et par la venue de nouvelles usines.

## L'AGRICULTURE

On sait déjà que, dès le début de la colonisation, les habitants de Saint-Georges cultivent le blé dans les anciens champs de maïs des Abénaquis.

Vers 1830, le ver blanc commence à faire des ravages dans les épis; les récoltes diminuent chaque année pour disparaître totalement en 1850. Les cultivateurs ont alors recours à l'orge, au seigle, au sarazin et à l'avoine. Toutes ces graminées donnent une farine et un pain très convenables, surtout l'orge et l'avoine.

Au moment de l'érection civile en 1856, l'agriculture est toujours à l'honneur. On fait de la terre neuve pour étendre les parties cultivables. Un temps détournés par l'attrait des mines et de la forêt, les hommes négligent quelque peu leurs champs; mais, les femmes prennent leur place. Plusieurs familles restent fidèles au sol et à la tradition.

Puis, on se spécialise peu à peu dans la production laitière. La première fromagerie (on disait "fabrique") est construite vers 1880 dans le village Est, en face de l'actuel Centre social. Son propriétaire, un M. Bernier, n'est pas très bien outillé ni trop connaisseur; son fromage fourmille de petits vers qui ont tôt fait de dégouter la clientèle. Et Bernier abandonne.

D'autres lui succèdent à divers endroits et les fabriques se multiplient à un rythme effarant. On en compte 14 en 1905 et 18 en 1912. Chaque



**M. LS-PHILIPPE GILBERT**, président de St-Georges Shoe Co. Ltd, fut président-fondateur de l'Association des Chefs d'Entreprises, président du club Richelieu et actif collaborateur dans plusieurs organisations sportives.



**M. JEAN-GUY DIONNE**, président de Dionne Spinning Inc. et président du Club de Golf de St-Georges en 1967 et 1968.



**M. GEORGES LACROIX**, président de St-Georges International Inc. et président de l'Association des Chefs d'Entreprises.



**M. JOSAPHAT POULIN** détient le record de longévité à la mairie de St-Georges-Est. Il fut aussi Grand-Chevalier à deux reprises, échevin et président de divers organismes dont la Société St-Jean-Baptiste.

rang veut sa **fromagerie** et il y a même des fromagiers rivaux dans un même rang.

Cette concurrence est évidemment désastreuse jusqu'au moment où M. Wenceslas Talbot décide d'obtenir la centralisation totale en 1915. Il y parvient non **sans** peine et il sera désormais le seul propriétaire d'une **beurrerie-fromagerie** à Saint-Georges. Cet établissement passera plus tard entre les mains de la Société Coopérative Agricole.

En 1857, il y avait à Saint-Georges 126 cultivateurs. Ce nombre augmente lentement jusqu'en 1933 alors qu'on en compte 253. Aujourd'hui, il n'en reste plus que 114 dans les limites des deux paroisses dont 38 sont des fermes commerciales. Cette diminution du nombre d'unités agricoles ira en **s'accroissant** et elle s'explique par deux causes principales: premièrement, la disparition des petites fermes en bordure des deux villes et qui n'étaient en somme que de grands jardins potagers et, deuxièmement, le regroupement de fermes contiguës dans le secteur rural.

Nos fermiers modernes sont évidemment beaucoup plus productifs que leurs ancêtres. Ils utilisent un équipement mécanisé et, depuis 1946, ils bénéficient de l'énergie électrique. Leurs principales sources de revenus sont la production laitière et l'exploitation des érablières.

À Saint-Georges, comme dans toute la région, l'avenir de l'agriculture repose d'ailleurs sur ces deux bases: les troupeaux laitiers et les produits de l'érable. Eventuellement, on cherchera à développer l'élevage du boeuf et du mouton.

## LES ORGANISATIONS AGRICOLES

Plusieurs organisations se sont intéressées au sort des cultivateurs. Dès 1893, le curé Montminy fonde un Cercle Agricole que l'on considère surtout comme un fonds mutuel pour aider les membres dans le besoin et pour favoriser l'achat en commun de machines aratoires dispendieuses. Ce cercle existe toujours sur papier; mais, son activité est aujourd'hui pratiquement nulle.

L'Assurance-Mutuelle est fondée en 1915 dans l'unique but de compenser les pertes par le feu quand celui-ci ravage une maison ou un bâtiment de ferme. Cette assurance existe encore et elle a été intégrée aux cadres de l'UCC.

**En** 1925, l'agronome A. Joubert crée le Club des Jeunes Éleveurs et les **résultats** sont vite évidents du point de vue de l'élevage. De plus, le Club **remporte** deux championnats canadiens à Toronto: en 1931 avec **François** Champagne et Nazaire Roy et en 1933 avec Louis Poulin et Marius Morin.

Depuis quelques années, le Club Holstein de Beauce compte aussi plusieurs éleveurs de Saint-Georges. Ses activités sont nombreuses: journées

d'études, conférences, expositions et réunions sociales. Rien de tel que la collaboration et l'émulation pour stimuler nos cultivateurs.

Pourtant, la principale institution reste l'Union Catholique des Cultivateurs fondée à Saint-Georges en 1925. Son premier président est M. Albert Dutil qui occupe ce poste pendant de nombreuses années.

Cet organisme démarre lentement et la grande crise économique qui s'abat en 1929 n'arrange pas les choses. L'UCC arrive tout de même à faire une éducation agricole qui porte des fruits. Il s'agit, en définitive, d'un syndicat de cultivateurs qui s'est donné un triple objectif: éduquer ses membres en matière agricole, revendiquer en leurs noms auprès des autorités compétentes et planifier leurs efforts.

L'UCC s'efforce de regrouper les producteurs en syndicats spécialisés pour donner naissance à des plans conjoints. Des succès retentissants ont été enregistrés à l'échelle provinciale en ce qui concerne par exemple l'industrie laitière et les réductions d'impôts.

A Saint-Georges même, l'UCC compte plus de cent quinze adhérents, c'est-à-dire la quasi totalité des producteurs agricoles. De 1925 à 1965, deux groupes agissent séparément dans l'Est et dans l'Ouest; mais, le mouvement est unifié depuis trois ans.

Le 19 août 1950, l'UCC régionale de Québec-Sud décide de centraliser son administration à Saint-Georges et ouvre un bureau permanent qui est dirigé par le secrétaire régional, M. Emile Bolduc. Cette région comprend 63 paroisses des comtés de Beauce, Dorchester et Frontenac. De plus, M. Emile Bolduc s'est intéressé activement à la Fédération des Chantiers Coopératifs qui opéra pendant une quinzaine d'années.

En janvier 1964, M. Jacques Labrie est nommé directeur régional et c'est lui qui assume depuis lors la conduite de ce bureau. En plus du travail d'organisation et de revendication qui est sa raison d'être, l'UCC joue un autre rôle important dans le monde agricole en maintenant des activités sociales, un service d'entraide et des plans d'assurance.

Ajoutons enfin que les plus grandes responsabilités dans la Confédération de l'Union Catholique des Cultivateurs, dont le siège social est à Montréal, reposent sur les épaules de son secrétaire général. En l'occurrence, il s'agit d'un agronome originaire de Saint-Georges, M. Ls-Philippe Poulin, fils d'Évangéliste.

## LES AGRONOMES

A partir de 1928, toutes ces organisations sont plus ou moins directement guidées par le Bureau des Agronomes que le gouvernement provincial vient d'établir à Saint-Georges. Le premier titulaire est M. Roland Brassard. En 1933, on y ajoute un bureau régional qui est dirigé

au départ par M. J.-Albert Plante lequel demeure en fonctions jusqu'à sa retraite en 1961.

Depuis l'ouverture d'un bureau régional d'agronomie à St-Joseph en 1968, les spécialistes en matière de planification sont centralisés à cet endroit. Le bureau de Saint-Georges n'en demeure pas moins très important à en juger par son personnel. On y trouve en effet six agronomes, un vétérinaire, un technicien, trois inspecteurs et une secrétaire.

Cette phalange d'experts hautement qualifiés est à la disposition des milliers de cultivateurs qui exercent leur profession dans un vaste territoire autour de Saint-Georges.

## LE COMMERCE

Le premier commerce de Saint-Georges est évidemment celui de la fourrure. Aubin de Lisle l'inaugure vers 1755 en traitant avec les Abénaquis. Il n'a guère de scrupule à transiger avec de l'eau-de-vie, de telle sorte que la contrebande devient automatiquement le deuxième commerce important.

Jusqu'en 1830, les colons font peu d'importation et encore moins d'exportation. Le seul client qu'ils reçoivent en 75 ans est le général Arnold dont on exploite d'ailleurs au maximum la mauvaise situation et la capacité de payer. On ne trouve aucun magasin et les habitants doivent fabriquer sur place presque tout ce dont ils ont besoin; pour le reste, ils vont à Québec.

Un premier notaire dénommé Michel Debelotte dit Dostie arrive en 1815; il meurt en 1843 et est remplacé par le notaire Labranche. Il y a aussi le notaire René qui pratique sa profession à Saint-Georges pendant 62 ans.

En 1830, on commence à vendre du blé et Cahill construit son hôtel. Puis, vient le commerce d'animaux grâce à la route Justinienne qui relie Québec à la Nouvelle-Angleterre. Enfin, le commerce de bois s'établit et prend rapidement de l'envergure.

Viennent ensuite les commerces de l'or, de la chaux et du sucre d'érable. Les établissements commerciaux tels qu'on les conçoit aujourd'hui apparaissent vers la fin du 18e siècle: boucherie, épicerie, mercerie, cordonnerie, etc... Le premier magasin général est celui de Ephrem Poulin, le père de Mme Arthur Godbout.

Un accroissement et une modernisation du commerce se font sentir après la première Grande Guerre. Des magasins comme ceux de Joseph Gagné, Jos Gagnon, P. A. Lacroix et Poulin & Grondin offrent une grande variété de marchandises à leur clientèle sans cesse croissante.

Une seconde transformation se produit après la seconde guerre mon-





**L'Hôtel National en 1919**



**Une procession sur la 1ère Avenue au début des années '30**

diale, soit à partir de 1945. Les marchands se spécialisent de plus en plus et plusieurs commerces nouveaux ouvrent leurs portes.

Le développement commercial de Saint-Georges doit sa rapidité au fait que notre ville alimente une forte partie de la population dans un rayon de 15 à 20 milles. On admet généralement que les magasins locaux réalisent la moitié de leur chiffre d'affaires, sinon davantage, avec les clients de l'extérieur. Dans ce sens, l'ensemble de notre commerce devient une véritable industrie en fournissant du travail à des centaines de commis, de vendeurs et de livreurs.

### INSTITUTIONS BANCAIRES

L'augmentation du commerce nécessite des facilités bancaires et la Banque de Québec est la première à venir établir une succursale à Saint-Georges en 1898. En 1923, la Banque Royale s'installe à son tour après avoir absorbé six ans plus tôt la Banque de Québec.

Par la suite, on voit apparaître la Banque des Cantons de l'Est qui se fusionne bientôt avec la Banque Canadienne de Commerce. La Banque d'Hochelaga arrive en 1920 et devient la Banque Canadienne Nationale. En 1923, c'est au tour de la Banque de Montréal à s'établir chez nous après avoir acheté la Banque Canadienne de Commerce.

Le 17 octobre 1937, un groupe de citoyens dirigés par Mgr Hilaire Fortier et M. Albert Dutil fondent la Caisse Populaire de Saint-Georges. M. Dutil en occupera le poste de président jusqu'à sa mort en 1956. Les débuts furent évidemment difficiles; mais, aujourd'hui, cette Caisse compte 6700 sociétaires et contribue grandement au développement de la ville, particulièrement dans le domaine de la construction domiciliaire. Au dernier bilan, les prêts hypothécaires dépassaient deux millions de dollars.

Le 30 avril 1961, les paroissiens de l'Assomption fondent leur propre Caisse Populaire. Le premier bureau de direction est composé de MM. Wilfrid Roy, Wilfrid Marceau, P.-Emile Paquet, Armand Morin et Charles Desrochers. Cette Caisse, après seulement huit ans d'opérations compte 4540 sociétaires.

Depuis 1959, la Caisse d'Etablissement de la Chaudière, fondée par l'U.C.C., complète ce réseau d'institutions bancaires en fournissant à ses membres des facilités qu'ils ne peuvent trouver ailleurs.

### ÉTUDE DÉMOGRAPHIQUE

En 1841, la population de Saint-Georges est d'environ 500 âmes et elle grimpe ensuite résolument jusqu'à 14,000 telle qu'elle est aujourd'hui.

Voici les chiffres établis par les différents recensements depuis un peu plus d'un siècle :

1841 :	500	1940 :	5.406
1851 :	1,394	1942 :	5,790
1861 :	1,770	1943 :	6,250
1881 :	2,080	1944 :	7,010
1891 :	3,400	1947 :	8,070
1901 :	3,672	1951 :	8,666
1911 :	3,900	1955 :	9,633
1921 :	4,500	1960 :	11,253
1931 :	5,325	1967 :	13,875
1935 :	5,443	1968 :	14,244

Le dernier total correspond aux statistiques publiées par nos deux curés à la suite de la visite paroissiale de l'automne 1968. On compte 1,728 familles et 8,003 âmes à l'Assomption (Est) et 1,196 familles et 6,241 âmes à Saint-Georges (Ouest).

Un tableau synoptique préparé à l'aide de ces statistiques nous révèle des périodes de stagnation complète et des périodes d'accroissement rapide. Dans les deux cas, les explications sont faciles à trouver.

Au cours des dix années qui suivent l'érection canonique de Saint-Georges, les colons commencent à venir en plus grand nombre des paroisses voisines car ils peuvent maintenant compter ici sur la présence d'un prêtre et sur les secours de la religion.

La population augmente ensuite à un rythme relativement faible, mais régulier, pour faire un nouveau bond entre 1881 et 1891, précisément à cette époque où le commerce prend de l'expansion. On continue avec un accroissement naturel normal et la prospérité des années '20 favorise une autre augmentation sensible.

Puis, c'est la crise économique et le chiffre de la population demeure stationnaire pendant près de dix ans. Il reprend sa croissance à partir de 1940; la fondation de la Dionne Spinning Mills en est la cause principale.

La population ne cesse ensuite d'augmenter chaque année, car Saint-Georges se développe de plus en plus, tant sur le plan commercial que sur le plan industriel. C'est un centre régional qui attire les citoyens des localités voisines lesquels viennent s'ajouter aux naissances annuelles.

Il est à présumer que notre ville continuera de grandir allègrement étant donné son importance relative dans une région économique et scolaire dont elle est incontestablement le centre de gravité.

## NOS DÉPUTÉS

Depuis 150 ans, Saint-Georges n'a pas manqué de produire des hommes et des femmes qui se sont signalés à l'échelle provinciale, fédérale et même internationale.

On en trouve dans toutes les sphères d'activités: arts, sciences, industrie, commerce, profession, magistrature, religion, sport, etc..... Je projette de publier un jour les biographies de ces concitoyens et de ceux de toute la Beauce qui ont tant fait honneur à notre comté.

Dans le présent ouvrage, nous devons cependant limiter notre étude aux personnalités politiques issues de Saint-Georges étant donné le rôle qu'elles ont joué dans le développement général de notre ville.

Avant l'érection canonique de Saint-Georges, les résidents de la Famine font partie de la paroisse St-François et appartiennent au comté de Dorchester (territoire actuel de Beauce, Dorchester et Lévis). Au moment des élections, il n'y a qu'un seul bureau de votation alternativement à Lévis et à St-Joseph.

La première élection a lieu le 10 juillet 1792 et deux députés sont élus: Gabriel-Elzéar Taschereau, militaire de carrière et père de 32 enfants (vous avez bien lu trente-deux!). Le second est Louis de Salaberry, le héros de Châteauguay.

Plusieurs autres députés se succèdent jusqu'en 1867 mais aucun n'est originaire de Saint-Georges. Le comté de Beauce est créé en 1829, supprimé en 1841 (Acte d'Union) et rétabli définitivement en 1853.

### M. C.-H. POZER

Et voici la Confédération qui permet à Saint-Georges de faire élire son premier citoyen: Christian-Henry Pozer. Le double mandat étant permis, M. Pozer devient simultanément député à Ottawa et à Québec pour le demeurer pendant sept ans, soit jusqu'à l'abolition de ce privilège.

M. C.-H. Pozer est né au manoir d'Aubert-Gallion le 26 décembre 1825 et il est décédé au même endroit le 18 juillet 1884, encore célibataire.

Reçu avocat en 1860, il s'intéresse immédiatement aux affaires publiques et ses luttes électorales sont demeurées légendaires. Il est très populaire chez les électeurs à cause de son affabilité naturelle et de ses manières de gentilhomme. Il rencontre les habitants les uns après les autres et visite ainsi tous les foyers de la Beauce.

D'autre part, M. Pozer pratique sa profession, donne des consultations et plaide devant les tribunaux sans jamais exiger un sou de ses clients. Il est riche et il use largement de son argent.

Le jeune homme est d'abord défait lors de sa première tentative en

1863; mais il revient à la charge en 1867 et remporte la victoire au nom du parti libéral. L'élection s'est vite transformée en lutte de religion et de race, ce qui n'empêche pas l'Allemand protestant qu'était Pozer de remporter la palme.

Le député Pozer obtient en Chambre l'érection de cinq nouveaux cantons. Il combat dans l'intérêt des prospecteurs miniers de la Beauce et s'occupe de toutes sortes d'entreprises dont celle du "chemin de lisses de Kennebec à Lévis".

Christian-Henry Pozer termine sa carrière politique au Sénat canadien où il a été nommé en 1876.

### M. F.-X. DULAC

Le second député né à Saint-Georges est M. François-Xavier Dulac, conservateur. Après un cours commercial élémentaire, celui-ci se lance dans le commerce non sans étudier sérieusement les problèmes politiques. Il devient bientôt maire d'Aubert-Gallion et préfet du comté.

En 1874, il pose sa candidature et est élu député provincial contre le candidat Joseph Bolduc qui passera ensuite au fédéral où il deviendra ministre et président du Sénat.

M. Dulac occupe son siège durant quatre ans puis se retire fatigué et dégoûté de la politique. Il tentera vainement un retour lors d'une élection subséquente.

Pendant son terme, il fait voter des sommes considérables pour son comté et Saint-Georges reçoit sa large part. On emploie cet argent pour la colonisation, les travaux publics, les chemins et les ponts.

F.-X. Dulac décède en 1890. Il meurt pauvre mais avec l'estime générale de tous ses concitoyens, partisans ou adversaires politiques.

### M. ARTHUR GODBOUT

Le troisième député qu'on vient chercher à Saint-Georges est M. Arthur Godbout. Né à Lambton en 1872, il a fait son cours de Droit et s'est installé dans notre ville en 1901.

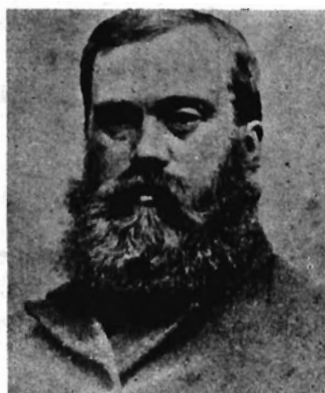
M. Godbout est élu au cours d'une élection partielle le 31 janvier 1902. Il se présente comme indépendant et défait le candidat ministériel Blaise Letellier.

Sa carrière de député provincial est une des plus fructueuses que la Beauce ait connue. Il travaille surtout à l'établissement des colons et à l'ouverture de nouvelles paroisses. Ce n'est pas un homme qui multiplie les discours; mais, il a une grande influence auprès des ministres et en fait bénéficier son comté.

La Beauce doit à M. Godbout la construction de nombreux ponts



**CHRISTIAN-HENRY POZER**  
Ottawa: 1867-76  
Québec: 1867-74



**FRS-XAVIER DULAC**  
Québec: 1874-78



**ARTHUR GODBOUT**  
Québec: 1902-21



**EDOUARD LACROIX**  
Ottawa: 1925-44  
Québec: 1944-45



**LUDGER DIONNE**  
Ottawa: 1945-49



**ROMUALD RODRIGUE**  
Ottawa: 1968-

de fer, l'amélioration des routes, la construction de plusieurs écoles et l'obtention d'octrois de toutes sortes pour les cultivateurs.

Il se retire de la vie publique en 1919 et en 1921 il est nommé magistrat du district de Beauce. Il a laissé le souvenir d'un avocat et d'un juge profondément humain. M. Arthur Godbout est décédé le 12 mars 1932.

### M. EDOUARD LACROIX

Edouard Lacroix est né à Ste-Marie, dans le rang St-Gabriel, le 6 janvier 1889. Issu d'une famille qui comptait 14 enfants, il doit, très jeune, voler de ses propres ailes.

A l'âge de quatorze ans, il a son premier contact avec l'industrie forestière qui devait par la suite lui apporter des succès inespérés. Plus tard, il fait un stage comme télégraphiste au service du Québec Central, puis travaille pendant quatre ans pour B. C. Howard.

Enfin, il s'installe à St-Georges et fonde, en 1911, la compagnie Edouard Lacroix Ltée, dont l'objet principal est la coupe du bois dans les forêts du Maine. Dès lors, M. Lacroix se révèle un homme d'affaires très avisé et exceptionnellement hardi.

De 1920 à 1935, M. Lacroix organise quatre autres compagnies d'exploitation forestière en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick. En 1928, il joint son expérience et ses capitaux à ceux d'un groupe de citoyens de notre ville pour fonder la St-Georges Woollen Mills qui fut la première industrie d'importance chez nous.

Edouard Lacroix est élu député de Beauce à la Chambre des Communes pour la première fois le 29 octobre 1925. Candidat du parti libéral, il récolte une majorité dépassant 9,000 voix. Il est par la suite réélu en 1926, en 1931, en 1935 et en 1940. En cette année de guerre, il vient en désaccord avec la politique du gouvernement, mais ses électeurs lui font confiance une fois de plus en le gratifiant d'une énorme majorité de quelque 14,000 voix.

A partir de 1934, M. Lacroix s'intéresse de très près à la politique provinciale. Avec Paul Gouin et quelques autres hommes publics, il fonde l'Action Libérale Nationale, qui ébranle le régime Taschereau dès l'année suivante. En 1936, il fait la lutte à Maurice Duplessis, mais, quelques années plus tard, il donnera son appui à l'Union Nationale.

En 1944, il participe de nouveau à la formation d'un parti politique: le Bloc Populaire. Pour lutter plus librement, il abandonne son siège à Ottawa et pose sa candidature à l'élection provinciale; il est un des quatre députés du Bloc Populaire qui réussissent à se faire élire. Toutefois, il ne se présente pas à l'Assemblée législative et démissionne l'année suivante. A toutes fins pratiques, ce fut le terme d'une vie publique au cours de

laquelle il n'a jamais connu de défaites personnelles.

En 1950, lors de la fondation de la nouvelle paroisse L'Assomption à Saint-Georges, il devient le premier marguillier en charge et contribue puissamment à l'érection de l'église.

M. Edouard Lacroix décède à Saint-Georges, le 19 janvier 1963, à l'âge de 74 ans. Sa disparition marque la fin d'une époque particulière au Canada français; celle des hommes d'affaires qui se sont faits eux-mêmes et qui ont atteint les sommets "à la force du poignet" malgré des débuts difficiles et une instruction sommaire.

### M. LUDGER DIONNE

Le principal fondateur de la Dionne Spinning Inc. a toujours vécu à Saint-Georges où il contribua de nombreuses façons à la vie communautaire.

Dès sa sortie du collège de Kitchener, il se lance dans diverses entreprises et en 1920 son père, M. Wenceslas Dionne ayant reconnu ses talents et son esprit de travail, l'associe dans sa compagnie V. Dionne & Fils.

C'est à la tête de ce commerce que M. Dionne fait valoir ses grandes qualités d'homme d'affaires. Il étend les ramifications de V. Dionne & Fils jusqu'à couvrir le Canada tout entier et quelques autres pays d'Amérique.

Au début de la crise, il songe à faire bénéficier ses concitoyens des capitaux qu'il a réussi à accumuler. Il lance donc le projet d'une manufacture de chaussures à Saint-Georges. En 1931, il devient président de la St-Georges Shoe Co. Ltd, où il dirige un groupe de citoyens qui lui ont fait confiance.

Malgré les énormes difficultés qui surgissent de partout à cette époque, la St-Georges Shoe devient une industrie prospère et, douze ans plus tard, on y ajoute une manufacture de talons.

Mais, c'est en 1940 que M. Dionne se jette dans la plus grande aventure de sa vie en fondant la Dionne Spinning Mills, une filature de soie qui est encore aujourd'hui une usine d'importance majeure pour notre ville.

En 1943, il ouvre à Tring-Jonction une usine de bois plaqué qui rend d'immenses services à la main d'oeuvre de cette région beauceronne.

Cette activité industrielle n'empêche pas M. Dionne de remplir une carrière phénoménale dans le monde politique et administratif.

De 1927 à 1957, il est commissaire d'écoles à la Commission Scolaire de St-Georges. Ce long terme de trente ans constitue sans doute un record dans les annales scolaires de la province.

Pendant 8 ans, soit de 1932 à 1940, il est maire d'Aubert-Gallion,



municipalité qui comprend à cette époque tout le territoire actuel du Grand St-Georges, à l'exception du village de St-Georges-Est.

Enfin, en 1945, M. Dionne est élu député de Beauce à la Chambre des Communes d'Ottawa, poste qu'il occupe durant quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à la dissolution du parlement en 1949.

Bref! M. Ludger Dionne est un de ces hommes dont on peut dire sans erreur: "Il n'a pas perdu une minute de sa vie". Il fut un industriel très audacieux et un politicien, parfois très controversé, mais dont la sincérité n'était jamais mise en doute.

Tout le monde aimait connaître son avis et obtenir ses conseils dans toutes sortes de domaines. C'était le meilleur hommage qu'on pouvait rendre à sa sagacité et à sa compétence.

M. Ludger Dionne est décédé à Saint-Georges le 2 juin 1962 à l'âge de 74 ans et 3 mois.

### M. ROMUALD RODRIGUE

Enfin, le sixième député en provenance de Saint-Georges est M. Romuald Rodrigue élu sous la bannière créditiste le 25 juin 1968.

M. Rodrigue est né parmi nous le 5 juin 1929. Il étudie chez les Frères de la Charité et se perfectionne par la suite en science administrative avant de devenir gérant-administrateur dans un commerce local.

Le jeune homme participe à de nombreuses activités sociales. Il est dirigeant de la J.O.C. durant cinq ans et représente cet organisme au congrès mondial de Rome en 1957. Il occupe successivement les postes de secrétaire-fondateur de la Ligue des Citoyens, président de l'Amicale du Collège et directeur de diverses associations sportives.

M. Romuald Rodrigue participe en 1958 à la fondation du Ralliement Créditiste et devient candidat de ce parti aux dernières élections. Il est élu député à la Chambre des Communes par une majorité considérable.

### BERCEAU DE DEUX PARTIS

Deux grandes formations politiques ont lancé leur premier coup de canon à Saint-Georges. Au mois d'août 1934, M. Edouard Lacroix et ses collègues MM. Paul Gouin, Oscar Drouin et W. Dupont fondent l'Action Libérale Nationale. Une foule énorme, comme on n'en a jamais vue dans la Beauce, se réunit dans la cour de l'ancien collège.

Ce nouveau parti ébranle le régime Taschereau aux élections de l'automne 1935 et, l'année suivante, il participe à la naissance de l'Union Nationale qui renverse un gouvernement libéral pour la première fois depuis quarante ans.

En 1942, le même Edouard Lacroix ainsi que MM. Liori Lacombe,

André Laurendeau, Maxime Raymond et autres viennent dans notre ville pour jeter les bases du Bloc Populaire qui contribuera à la défaite du gouvernement Godbout aux élections de 1944.

Enfin, en 1959, M. Jean Drapeau tient à Saint-Georges une des premières assemblées du Parti Civique en voie de formation. La mort de Duplessis et le déblocage amorcé par Paul Sauvé incite cependant les promoteurs de ce parti à abandonner leur projet.

### LES DÉPUTÉS DE BEAUCE

Saint-Georges ayant toujours fait partie du comté de Beauce depuis la Confédération, il est logique de terminer ce chapitre par la liste de tous ceux qui nous ont représentés à Ottawa et à Québec. La voici sans commentaire:

#### Députés fédéraux

1867-76:	C.-Henry Pozer, libéral
1876-84:	Joseph Bolduc, conservateur
1884-87:	Thomas Taschereau, libéral
1887-02:	Joseph Godbout, libéral
1902-25:	Henri Béland, libéral
1925-44:	Edouard Lacroix, libéral
1944-45:	aucun représentant
1945-49:	Ludger Dionne, libéral
1949-58:	Raoul Poulin, indépendant
1958-62:	Jean-Paul Racine, libéral
1962-65:	Gérard Perron, créditiste
1965-68:	Jean-Paul Racine, libéral
1968- :	Romuald Rodrigue, créditiste

#### Députés provinciaux

1867-74:	C.-Henry Pozer, libéral
1874-78:	Frs-Xavier Dulac, conservateur
1878-81:	Joseph Poirier, libéral
1881-92:	Jean Blanchet, conservateur
1892-97:	Joseph Poirier, conservateur
1897-02:	Henri Béland, libéral
1902-21:	Arthur Godbout, libéral
1921-29:	Hugues Fortier, libéral
1929-35:	Edouard Fortin, libéral
1935-36:	Vital Cliche, Action libérale nationale
1936-37:	Raoul Poulin, Union nationale
1937-39:	Emile Perron, Union nationale

- 1939-44: Henri Renault, libéral  
1944-45: Edouard Lacroix, Bloc populaire  
1945-60: Georges-Octave Poulin, Union nationale  
1960-62: Fabien Poulin, libéral  
1962- : Paul Allard, Union nationale



**Le Foyer St-Georges (Ouest) (en construction)**



**L'Accueil de Ville St-Georges (Est) (en construction)**

# *La vie en commun*

## **LES SERVICES MÉDICAUX**

Tel que mentionné au début de ce livre, le premier médecin de Saint-Georges est le Dr John Munkel arrivé ici avec les 189 colons allemands que George Pozer fait émigrer en 1817. Pour les habitants qu'il soigne avec beaucoup de sympathie, ce médecin devient tout simplement le Dr Lallemand. Il recrute sa clientèle à la grandeur de la Beauce et ne charge pas d'honoraire fixe; il se contente de ce qu'on veut bien lui donner.

Le Dr Munkel est un homme instruit, ce qui est plutôt rare à cette époque. Les circonstances l'amènent donc à jouer un rôle social de grande envergure. Secrétaire, maire, porte-parole officiel, arbitre des petites querelles familiales, il fait l'impossible pour rendre services à ses concitoyens qui l'affectionnent sincèrement pour sa générosité et sa profonde humanité.

Le Dr Munkel est le digne ancêtre de la lignée de médecins qui viendront s'établir ensuite à Saint-Georges et qui seront, comme lui, des citoyens éminemment utiles à toute la communauté locale.

Après ce médecin de la première heure, Saint-Georges reçoit le Dr King, le Dr Vander-Heyden, le Dr Gravel puis le Dr Georges Cloutier. Celui-ci a une splendide carrière à son actif. En plus d'exercer sa profession avec autant de bonté que de compétence, il se mêle à toutes les activités de ses concitoyens. Il s'intéresse à la musique en fondant la première fanfare et à la politique en devenant maire en 1899. Il participe aux oeuvres de charité, organise des parties de cartes et des soirées récréatives. Bref! On le retrouve, actif et enthousiaste, dans tous les milieux, pendant près d'un demi-siècle.

Arrivent ensuite le Dr Morency, le Dr Jos Michaud (un autre qui se donne à toutes les bonnes causes), les Drs Drouin, Boivin, Nadeau, Beaudin, Cloutier, Poliquin, Morisset, Maheux, Fortin, Poirier et tous les autres qui exercent encore aujourd'hui leur profession parmi nous.

La construction de l'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Beauce amène en 1950 plusieurs spécialistes et une nouvelle générations d'omnipraticiens.

Puis, d'autres institutions viennent ajouter des services complémentaires. C'est ainsi qu'on voit naître Le Foyer St-Louis confié aux Soeurs de la Charité de St-Louis et le Foyer du Repos, établissements qui hébergent les personnes âgées. Deux autres Maisons du même genre sont sur le point d'ouvrir leurs portes en 1969, le Foyer St-Georges à Saint-



**Le Dr GEORGES CLOUTIER** ne se contenta pas, sa vie durant, d'être un médecin d'une extrême générosité; il fut aussi maire de St-Georges-Est et grand animateur social. On lui doit la fondation de la fanfare en 1892.



**Le Dr VICTOR CLOUTIER** est maintenant maire de Ville St-Georges; mais, il avait gagné ses épaulettes bien avant cette élection. On trouvera plus loin un résumé de ses nombreuses activités.



**Un des premiers bureaux de direction du Cercle des Fermières** aux environs de 1925. En avant: Mlle Mary Gagné et Mme Philippe Thibaudeau. Debout: Mme J. J. Lavole, Mme Amédée Dionne, Mme Arsène Dionne, (présidente), et Mlle Alphonsine Bolduc.

Georges-Ouest et l'Accueil de Ville St-Georges à Saint-Georges-Est.

En 1967, la plus grande partie du Foyer St-Louis est transformé et devient l'hôpital de l'Assomption réservé aux malades chroniques. Un service psychiatrique établi au Sanatorium Bégin étend ses ramifications jusque chez nous. Et l'Unité Sanitaire est toujours omniprésente en ce qui concerne la prévention des maladies.

Disons enfin un mot des services connexes à ceux de la médecine dont nous bénéficions depuis quelques années. Contentons-nous de les énumérer avec leur année de fondation: L'Aide à l'Enfance exceptionnelle (1962), Le Soleil de l'Enfance (1966), l'Ambulance St-Jean (1957), La Protection Civile (1963) et d'autres comme l'Institut Canadien pour les Aveugles, la Croix-Rouge et le Comité contre le Cancer qui fournissent occasionnellement une assistance pratique aux malades et aux blessés.

### L'HÔTEL-DIEU

L'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Beauce a été fondé par l'Hôtel-Dieu de Québec le 1er août 1945, jour qui marquait le 306e anniversaire de l'arrivée des Hospitalières en Amérique.

Les travaux d'excavation commencent en mai 1948 et le 8 septembre de la même année on bénit la pierre angulaire. Quatorze mois plus tard, soit le 1er décembre 1949, la première messe est célébrée dans le nouvel Hôtel-Dieu. Enfin, le 19 mars 1950, l'hôpital reçoit sa première malade, à 4h.30 du matin.

Depuis lors, les hospitalisations et les interventions chirurgicales sont allées à un rythme croissant. En 1954, l'Ecole d'infirmières prend place dans le Pavillon Maria situé à proximité de l'Hôtel-Dieu, les deux édifices étant reliés par un couloir souterrain.

En 1958, une annexe est construite en arrière de la bâtisse principale et devient le monastère des religieuses qui occupaient jusque là le dernier étage de l'hôpital.

L'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Beauce comprend 165 lits et un plan d'agrandissement en ajoutera 50 autres bientôt. Plusieurs services internes et externes ont aussi été ajoutés ou améliorés considérablement, surtout au cours des dernières années.

L'ouverture de l'Hôtel-Dieu en 1950 provoque la fondation d'une association nouvelle: Les Dames Patronnesses ou les Dames Auxiliaires qui accomplissent une oeuvre admirable depuis dix-neuf ans. Les membres s'efforcent par tous les moyens d'agrémenter le séjour des malades à l'hôpital: réconfort moral, service de lecture, assistance financière si nécessaire, gâteries à l'occasion des Fêtes et visites régulières dans toutes les chambres.

Le Conseil d'administration de l'Hôtel-Dieu est présidé par M. Victor

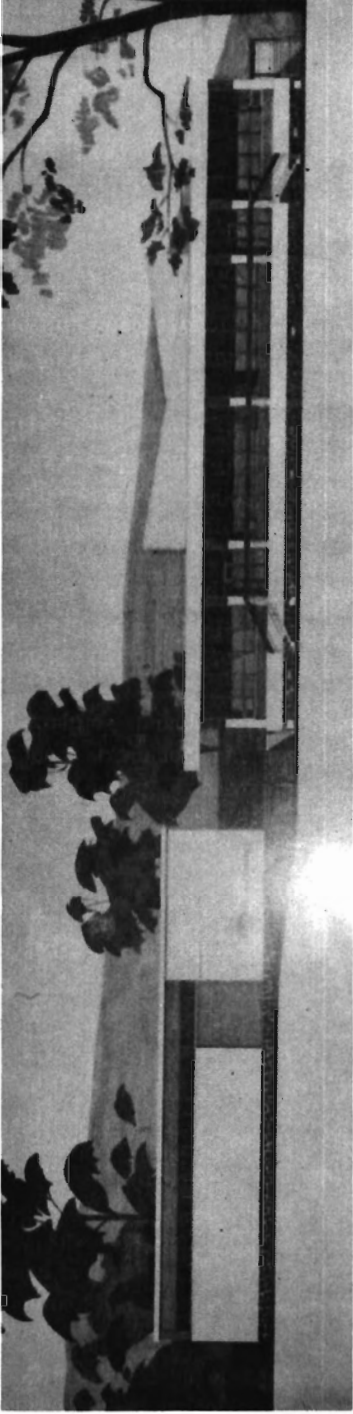


**L'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Beauce**

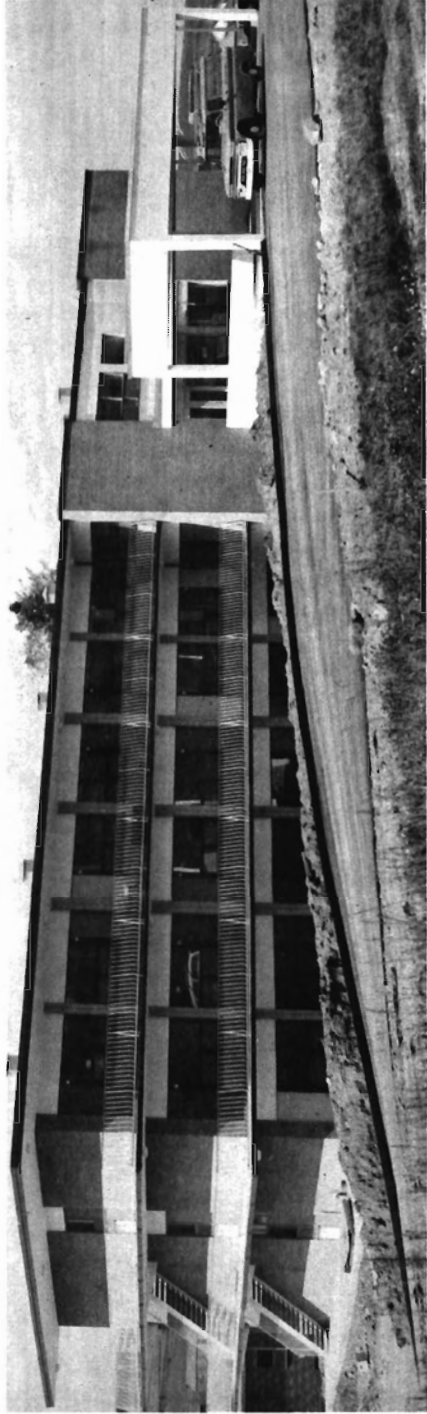


**La salle paroissiale, érigée en 1937, fut le théâtre d'innombrables réunions politiques et sociales.**





**Le Soleil de l'Enfance (en construction)**



**Le Foyer St-Louis est devenu l'hôpital l'Assomption**

Rodrigue et le président du bureau médical est le Dr Gérard Poirier.

## DROIT ET MAGISTRATURE

Le premier avocat qui vient s'établir à Saint-Georges à la fin du 19e siècle est Me Albert Lemay qui exerce sa profession ici pendant seulement quelques années.

En 1901, Me Arthur Godbout ouvre son bureau et ne tarde pas à se lancer dans la politique. On a lu un résumé de sa brillante carrière au chapitre des députés. Le 18 octobre 1921, il est nommé magistrat du district de Beauce.

Puis, on voit s'installer successivement les avocats Alleyn, Fortin, J. T. Ferron, Rémi Bolduc, Lorenzo Dutil, Robert Vézina, Paul Baillargeon, Clovis Thibaudeau, Rodolphe Laflamme, Thérèse Lemay-Lavoie, Gérard Parent, Roch Jolicoeur et Roger Doyon.

Me Paul-E. Baillargeon accède à son tour à la magistrature en étant nommé juge de la Cour des Sessions de la Paix le 22 avril 1961. De son côté, Me Robert Vézina quitte Saint-Georges pour aller poursuivre sa carrière à Saint-Joseph; il est aujourd'hui juge de la Cour Provinciale.

Quant aux notaires, ils apparaissent encore plus tôt. Dès 1815, le notaire Michel Debelotte dit Dostie ouvre une étude dans notre localité et y demeure jusqu'à sa mort en 1843. Suivent alors les notaires Jacques-Olivier Labranche, René, Bussières, Moisan, Chaperon, J. J. Lavoie, Adé- lard Gilbert, Ls de G. Crépeau, Fernand Michaud, Marcel Gilbert, Marie-Louis Morin, Claude Guertin, Robert Lessard et Michel Poisson.

## JOURNAUX

Le premier hebdomadaire destiné à survivre est lancé à Saint-Georges par un vétérinaire, le Dr Henri-G. Hébert, au printemps 1943. C'est Le Progrès de Saint-Georges qui demeure, pendant plusieurs années, le parent pauvre de l'Eclaireur fondé beaucoup plus tôt (en 1908) à Beauceville.

En 1952, Le Progrès change de direction et prend de la vigueur. Deux ans plus tard, ses administrateurs achètent aussi l'Eclaireur et les deux journaux concurrents sont publiés par le même éditeur pendant six ans. En 1960, la fusion s'impose et apparaît l'Eclaireur-Progrès qui est en somme le prolongement du journal créé à Beauceville il y a soixante ans. Avec un tirage hebdomadaire de neuf mille copies, il couvre toute la région économique de Saint-Georges et il en est un serviteur dévoué.

Saint-Georges a aussi connu d'autres journaux qui eurent une existence plus ou moins longue: La Beauce (1936), L'Hebdo St-Georges (1939) avec Miville Couture, Beauce-Dimanche (1963), tous les trois disparus; et Beauce-Nouvelle qui publie depuis le début de 1968.



**La pavillon Maria qui abrite l'école d'infirmières**



**Le foyer du Bon Pasteur à Saint-Georges-Ouest**

## RADIO

Une première station radiophonique est inaugurée à Saint-Georges le 25 février 1934. Le poste VE-2-IM opère sur une longueur d'ondes de 1180 kilocycles et il est dû à l'initiative de MM. Armand Veilleux et Gaston Gagnon.

Cette station émet durant quelques mois seulement; rappelons, pourtant, que le principal animateur de l'époque est le Dr A. D. Beaudin et que plusieurs talents locaux ont l'occasion de s'exprimer par le truchement de VE-2-IM.

Le poste CKRB apparaît en 1953 avec une puissance initiale de 250 watts. En 1958, cette puissance est augmentée à 5000 watts et quelques mois plus tard à 10,000. Sur une fréquence de 1460 kilocycles, Radio-Beauce diffuse avec son antenne de 10,000 watts le jour et avec celle de 5000 le soir.

Depuis sa création, le poste CKRB s'est mis, comme il se doit, à la disposition de toutes les bonnes causes. Il a joué et joue encore un rôle précieux dans notre vie communautaire.

## LE CERCLE DES FERMÎÈRES

Le 25 novembre 1917, M. J.-M. Côté, inspecteur, fonde le Cercle des Fermières de Saint-Georges. Les buts: revaloriser le travail agricole et la vie rurale en rompant avec l'isolement, les préjugés, la routine, l'ignorance et la servitude.

La première présidente est Mme Arthur Godbout, épouse du député provincial, et la première secrétaire Mlle Mary Gagné; celle-ci est encore membre du Cercle après 52 ans. Le premier aumônier est le curé Hilaire Fortier.

Les activités du nouveau Cercle sont très variées. Ces dames et demoiselles sont aussi dynamiques que dévouées: elles s'entraident, participent à toutes sortes d'organisations extérieures à leur mouvement, assistent financièrement de bonnes oeuvres, etc...

Une première exposition a lieu en 1918 avec \$50.00 en prix. L'année suivante, on organise des cours d'enseignement ménager. Puis, un Comité des Arts est formé pour stimuler chez les jeunes l'étude de la musique, de la peinture, du théâtre et de la littérature.

En 1921, le Cercle participe à l'exposition provinciale et y remporte le premier prix pour le lin et le septième prix pour la laine. La même année, fondation de l'Association Maternelle pour venir en aide aux mères dans le besoin en fournissant des soins à domicile, des layettes, des trousseaux de baptême et autres pièces de literie.

L'année 1919 est aussi marquée par la fondation du cercle Cadet

qui groupe des jeunes filles de 10 à 16 ans auxquelles on apprend à coudre, à tricoter, à cuisiner et à jardiner.

En 1941, le Cercle prend part à la formation d'une Fédération régionale Beauce-Frontenac qui compte aujourd'hui trente-neuf cercles. Mme Arthur Rodrigue est la représentante de Saint-Georges dans le premier bureau de direction. Une première exposition intercercle a lieu en 1942 à Saint-Georges et elle coïncide avec le 25e anniversaire du cercle local.

En 1952, le Cercle se scinde en deux mouvements distincts, un pour l'Ouest où Mme Fernand Rancourt est présidente et l'autre pour l'Est sous la présidence de Mme Fernand Perron. Le nombre total de membres dépasse 210 et toutes ces Fermières rivalisent d'ingéniosité et d'adresse dans les travaux domestiques qu'elles entreprennent.

En 1967, les Fermières du grand Saint-Georges ont célébré avec éclat le jubilé d'or de leur organisation, une de celles qui plongent le plus loin ses racines dans le passé.

## LES CHEVALIERS DE COLOMB

Cinq citoyens de Saint-Georges ont été initiés dans l'Ordre colombien à Québec en 1920: MM. Arthur Godbout, J. A. Gendron, Amédée Dionne, Rodolphe Marcotte et Béloni Poulin. Pleins d'enthousiasme, ils rêvent de fonder un Conseil dans la Beauce et font même l'acquisition d'un terrain et d'un hangar qu'ils transforment en salle de réunion malgré d'énormes difficultés financières.

En mai 1921, plus de 70 candidats sont initiés et le 5 juin suivant le Conseil de Beauce 2283 est officiellement fondé. Les noms des membres fondateurs figurent sur la charte remise au Conseil à cette occasion. Parmi eux, notons les noms de Rémi Bolduc, Ls de G. Crépeau, Lucien Dupuis, Cyprien Gagné, Gédéon Gagné, Jos Gagnon, Adélarde Gilbert, Roméo Guimont, Jos Michaud, Jules Moisan, Hormidas Poulin, Georges Roy, Georges Thibaudeau et aussi, évidemment, les cinq pionniers qui ont été initiés l'année précédente au Conseil 446.

Le premier Grand-Chevalier est M. Arthur Godbout suivi de MM. Rémi Bolduc, Lucien Dupuis, Evangéliste Poulin et A. D. Beaudin. En tout, vingt-huit Grands-Chevaliers se sont succédés à la tête du Conseil de Beauce depuis sa création. Le premier aumônier est l'abbé Adolphe Moreau et le premier secrétaire-financier M. Rodolphe Marcotte. M. Jules Moisan accepte la charge de secrétaire-trésorier qu'il remplit jusqu'en 1930. A ce moment, il est remplacé par M. J. C. A. Thibaudeau qui établit un véritable record en occupant cette fonction pendant 31 ans.

Les Chevaliers de Colomb doivent vendre leur édifice en 1926 et ils s'installent pour trois ans chez Adalbert Paquet sur la 2e Avenue. Trois ans plus tard, ils transportent leurs pénates sur la 1ère Avenue, près de



**SR ST-FRANÇOIS D'ASSISE** (Maria Labrecque), fondatrice et première Supérieure de l'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Beauce de 1950 à 1956. Elle est décédée le 21 mars 1968.



**MME DELVAS GILBERT**, fondatrice de la Ligue Ouvrière Catholique et du Service d'Orientation des Foyers. Elle fut aussi très active dans les cercles d'abstinents. Mme Gilbert est décédée en mai 1968.



**Nos Scouts sont capables de tout, même de construire un pont!**

la Banque Royale; ils restent à cet endroit jusqu'en 1948 alors qu'ils prennent possession de leurs locaux actuels au Centre Social.

L'Ordre des Chevaliers de Colomb a pour but de favoriser chez ses membres le développement de la foi et une meilleure pratique de la religion, plus spécialement de la charité. On y parvient par toutes sortes d'activités: causeries, retraites fermées, communions en groupe, campagnes d'ordre moral, culte des morts et une multitude d'autres initiatives aussi louables que variées.

Le Conseil de Beauce contribue également à la formation de ses membres sur les plans intellectuels et artistiques. On fonde une bibliothèque, on organise des pièces théâtrales et des parlements modèles. La salle de réunion met à la disposition de tous des amusements divers et on fait des concours chaque année. Le grand public n'est pas oublié et, grâce aux C. de C., il participe à des parties de cartes, à des bingos et même à des distributions de cadeaux par le Père Noël.

Toute la population de Saint-Georges bénéficie d'ailleurs de la présence des Chevaliers de Colomb. Le Conseil 2283 assiste financièrement de nombreuses oeuvres de charité, de bienfaisance ou de patriotisme. Il donne des prix dans les écoles, offre des bourses à des étudiants, contribue puissamment aux organisations sportives et organise lui-même des loisirs et des carnavaux.

Dans un autre domaine, les Chevaliers de Colomb donnent sans réserve leur collaboration au clergé paroissial. Ils sont de toutes les manifestations religieuses, luttent contre l'immoralité, le blasphème, l'intempérance et la littérature obscène, paient des messes aux défunts, aident les missionnaires et les soldats.

Au mois de mars 1966, le Conseil de Beauce fonde une section des Ecuers Colombiens pour les jeunes de 14 à 17 ans.

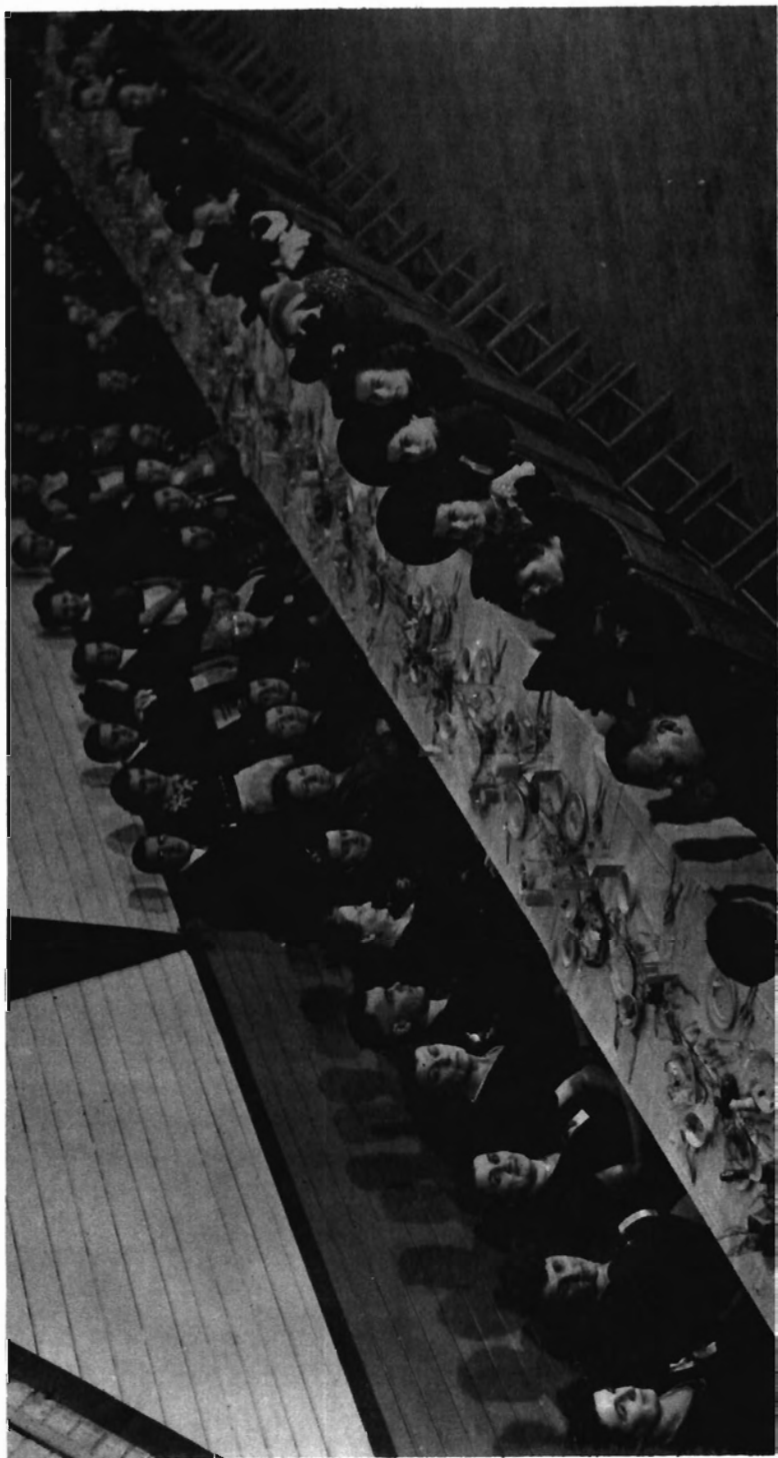
Au cours de cette longue histoire, plusieurs membres sont initiés au 4e degré de l'Ordre. En 1944, ils fondent l'Assemblée locale Archevêque Mathieu qui a pris beaucoup d'ampleur depuis lors. Ses membres tiennent des assemblées régulières et organisent quelques sociaux annuels. Le Fidèle Navigateur est actuellement M. Laurier Rodrigue.

Le Conseil de Beauce 2283 a donné naissance à plusieurs conseils et sous-conseils dans les localités voisines. Des milliers d'hommes et de jeunes gens ont été initiés et plusieurs centaines sont encore en règle. C'est sans aucun doute le groupement qui a eu la plus grande influence sur la vie communautaire à Saint-Georges. Voici la liste des Grands-Chevaliers depuis la fondation du Conseil en 1921: MM. Arthur Godbout, Rémi Bolduc, Lucien Dupuis, Evangéliste Poulin, A. D. Beaudin, J. A. Gendron, Josaphat Poulin, Paul Baillargeon, Rodolphe Marcotte, Ls de Gonzague Crépeau, Victor Cloutier, Fernand Michaud, Maurice Vander-Heyden, Archelas Roy, Colomb Cliche, Léonce Dion, Rodolphe



**Initiation au Conseil de Beauce 2283 durant l'été 1923**





**Les premiers membres du cercle Elisabeth Leseur viennent d'être admises dans les rangs des Filles d'Isabelle.**

Maheux, Gustave Bourque, Dominique Gilbert, Arsène Morin, Gérard Côté, Charles Desrochers, Jean-Luc Gagné, Vincent Rodrigue, Laurier Rodrigue, Ange-Aimé Paquet, Jean-Charles Turcotte et Irenée Champagne.

### LES CHAMBRES DE COMMERCE

La première Chambre de Commerce de Saint-Georges est fondée le 19 mai 1931 par un groupe de 87 citoyens. Ils élisent M. Béloni Poulin à la présidence, le Dr Georges Cloutier à la vice-présidence et M. J. A. Gendron au secrétariat. Les directeurs sont MM. Georges Thibaudeau, Albert Rodrigue, Arthur Dallaire, Robert Vézina, Rodolphe Marcotte et Philippe Thibaudeau.

Pour diverses raisons, particulièrement à cause de la crise économique qui sévit alors dans toute sa rigueur, le nouvel organisme n'obtient pas tous les résultats qu'il espère. Il soutient cependant avec énergie le projet de création d'une manufacture de chaussures.

La Chambre paraît ensuite inactive pendant de longues années puis elle revit en 1944 et fait des efforts louables particulièrement au moment d'une grève à la Dionne Spinning Mills. Suit une autre période de stagnation et une nouvelle tentative de réorganisation en 1961-62, encore avec des succès relatifs.

Il semble que les difficultés qu'a connues la Chambre de Commerce à Saint-Georges ont souvent été causées par l'intrusion de la politique partisane dans ses activités. Quand un fait de ce genre se produisait, la bonne volonté et l'énergie des dirigeants s'effritaient et la Chambre se mourait peu à peu d'inanition. On espère toujours qu'elle renaîtra vraiment car il s'agit d'une institution dont Saint-Georges tirerait grand profit.

La Chambre de Commerce des Jeunes a connu un meilleur sort que son aînée. Mise sur pied le 6 avril 1946, elle a comme premier président M. Yvon Thibaudeau. Son objectif principal est de fournir à ses membres l'occasion de développer leurs talents en travaillant au service du milieu.

Plein d'enthousiasme et d'élan, le jeune groupement porte ses efforts de tous les côtés. Il obtient des améliorations remarquables côté transports, postes et électricité. Il fonde la Banque de Sang, illumine les rues à l'époque des Fêtes, soutient la fanfare, crée un commissariat industriel, organise des expositions commerciales et industrielles, des congrès, un carnaval, des cours aux adultes, etc...

Son travail est ce point intense que la Jeune Chambre remporte à deux reprises le trophée provincial d'orientation et une fois le trophée réservé à la Chambre la plus effective du Canada.

Le Jeune Commerce existe chez nous depuis 23 ans sans interrup-

tion. Sa formule a changé quelque peu; mais, il n'a pas perdu de vue sa raison d'être qui consiste à fournir une école de formation à tous ceux qui ont font partie. Les présidents ont été successivement MM. Yvon Thi-baudeau, Colomb Cliche, Lionel Morin, Gérard Dion, Dominique Gilbert, Armand Catellier, Gérard Côté, Jean Gosselin, Roger Bolduc, Marcel Morissette, Claude Tremblay, Hugues Barriault, Raymond Lachance, Marcel Drouin, Louis Dion, Laurier Rodrigue, Jean-Marc Philipeau, Jacques La-rochelle, Michel Leblond, Roch Turcotte, Robert Lessard, Germain Catel-lier et Gaspard Gagné.

### LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE

Le 24 juin 1869, il y a donc cent ans, la fête nationale des Canadiens français est célébrée pour la première fois à Saint-Georges, sous les auspices d'un comité formé trois semaines plus tôt.

C'est une journée mémorable dont le programme a été mis au point par le curé Ferdinand Catellier, le notaire Achille Bussièrès et M. Augustin Paquet. Une grand'messe avec sermon de circonstance commence la manifestation. Dans l'après-midi, une procession de chars allégoriques défile dans toutes les rues des deux villages Est et Ouest. Ce défilé comprend aussi cinquante cavaliers costumés sur autant de chevaux magnifiquement décorés. Le petit saint Jean-Baptiste est personnifié par Siméon Paquet qui a plus tard occupé le poste de chantre paroissial pendant de longues années. Le soir, un brillant feu d'artifice clôture ces festivités.

En 1897, la SSJB de Saint-Georges va célébrer à Ste-Marie la fête du 24 juin qui coïncide, cette année-là, avec le jubilé de la reine Victoria.

Par la suite, nous ne pouvons trouver la preuve d'autres célébrations du genre dans notre ville avant 1933 alors qu'un grand défilé comprenant plus de soixante chars allégoriques permet aux citoyens de montrer leur savoir-faire en ce domaine. Cette fois, c'est le jeune Jacques Roberge qui joue le rôle du saint patron; le Dr Roberge demeure maintenant à Saint-Bruno et il est spécialisé en physiologie.

Enfin, nous voici au 16 avril 1944. La Société St-Jean-Baptiste prend un nouveau départ chez nous avec Josaphat Poulin comme président et l'abbé Nelson Roberge comme aumônier. A compter de cette année 1944, les manifestations du 24 juin sont organisées régulièrement à l'échelle locale jusqu'au moment où on décide, avec l'assentiment des autres paroisses, de ne faire qu'une seule célébration régionale.

Pendant quelques années, deux sections locales opèrent séparément, une à Saint-Georges-Ouest et l'autre à l'Assomption. L'expérience s'avère toutefois peu efficace et il faut revenir à la section unique en 1968.

En 1959, on établit un structure supérieure qui s'appelle le Comité

Régional Aubert-Gallion et M. Gonzague Caron de St-Jean de Lalande en devient le premier président. Le président actuel de la SSJB régionale est un de nos concitoyens, M. Richard Busque.

En 1966 naît la Jeunesse Bardy, une sous-section de la Société qui groupe les jeunes de 18 à 25 ans. Enfin, en 1967, on donne une nouvelle orientation à la SSJB en la faisant participer davantage à la vie économique du milieu. Sa plus importante réalisation dans ce domaine est la création du Conseil Economique Régional qui est appelé à jouer un rôle d'importance primordiale dans toute la Beauce.

La Société St-Jean-Baptiste de Saint-Georges célèbre en 1969 le centenaire de la fondation de son premier conseil. Nonobstant les périodes d'inactivité, c'est un événement qui mérite d'être souligné avec éclat puisqu'il s'agit de la plus ancienne institution encore vivante dans notre ville.

Les présidents ont été nombreux depuis 1944. Citons de mémoire les noms suivants: MM. Josaphat Poulin, Pierre Morisset, Arsène Morin, Rodolphe Laflamme, Samuel Bouchard, Albert Plante, Léonce Dion, Paul Baillargeon, Camille Poulin, Laurent Talbot, Roland Labrecque, Marie-Louis Veilleux, Emmanuel Morin, Jacques Bourque, Philippe Morin, Roland Langlois, André Breton, Emile Thibaudeau, Odilon Gilbert et l'actuel président St-Georges Poulin.

### LES FILLES D'ISABELLE

Ce mouvement prend racine le 19 octobre 1941 alors que quatre-vingt-dix dames et demoiselles de Saint-Georges sont initiées à Québec. Le 28 octobre, le Cercle Elisabeth Leseur est créé et la première Régente est Mme Georges Cloutier. La première initiation se déroule un an plus tard et quarante-quatre candidates sont admises.

Une dizaine de Régentes se succèdent à la tête du Cercle qui ne cesse de se dévouer pour toutes les bonnes causes. On estime à plus de \$50,000. les sommes versées à diverses oeuvres par les Filles d'Isabelle depuis la fondation du Cercle local.

Son rôle ne se limite pas cependant à des dons d'argent. Ces dames font des visites aux malades et aux pauvres, elles consacrent des milliers d'heures de travail pour les personnes dans le besoin. Bref! Elles s'efforcent de pratiquer la charité sous toutes ses formes.

Signalons que deux anciennes Régentes, Mme Roméo Savoie (Gilberte Bourque) et Mme Gérard Dion ont fait partie du Cercle d'Etat. Mme Dion a d'ailleurs occupé le fauteuil de la Régence pendant treize ans et on lui doit la fondation de plusieurs autres cercles dans les localités voisines de Saint-Georges.

Le 29 mai 1966, d'imposantes manifestations religieuses et sociales



**Une ferme au début du siècle : celle de M. Louis Gendreau à Jersey Mills.**



**Il y a 70 ans, Augustin Fortier ouvrait l'hôtel St-Georges sur la première Avenue. Par la suite, ses trois filles dirigèrent l'établissement et le vendirent en 1946 à M. Hormidas Morissette. Cette bâtisse désuète a fait place à l'actuel Manoir Chaudière de M. Victor Loubier.**

marquent le vingt-cinquième anniversaire du Cercle Elisabeth Leseur.

Puis voici le 24 janvier 1968 et le fractionnement du cercle qui donne naissance au Cercle Mgr Beaudoin avec siège social dans la paroisse l'Assomption. Mme Gérard Dion accepte une fois de plus de diriger les destinées du nouveau cercle en assumant la fonction de première Régente.

Depuis lors, les deux cercles poursuivent parallèlement leurs activités et ne cessent de se rendre utiles chaque fois que l'occasion leur en est fournie. En plus de Mmes Cloutier, Savoie et Dion, les autres Régentes furent Mme Josaphat Poulin, Mme Arthur Thibodeau, Mme Réal Roy, Mme Marcel Houde, Mme Léo Veilleux et Mme Emile Forget.

### CERCLES LACORDAIRE ET STE-JEANNE-D'ARC

On ne peut passer sous silence à Saint-Georges le rôle joué par les abstinents dans les cadres des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc.

Les premiers concitoyens à prononcer leur promesse d'abstinence totale vont le faire à Thetford en novembre 1938 avec l'abbé Godéric Blanchet comme chef de file. L'été suivant, ils étaient déjà 40, suffisamment nombreux donc pour former un cercle local.

Le 21 juillet 1939, une impressionnante cérémonie marque la fondation officielle des Cercles d'abstinents à Saint-Georges. Pas moins de 50 Lacordaire et 120 Jeanne-d'Arc sont initiés ce jour-là et les effectifs augmentent à une cadence très rapide. A la fin de l'année, ils seront plus de trois cents.

Le premier président est M. Sinaï Gilbert et la première présidente Mme Arsène Dionne. Depuis lors, cette institution n'a pas cessé d'être très active tant pour le bénéfice de ses membres que pour celui de toute la population. Depuis quelques années, il y a deux cercles à Saint-Georges, la paroisse l'Assomption ayant jugé bon de former sa propre organisation.

Tout le monde n'est pas tenu d'avoir une activité antialcoolique; mais, personne ne met en doute l'éminent travail apostolique accompli par les Lacordaire et les Jeanne-d'Arc de Saint-Georges depuis trente ans. Grâce à eux, des centaines de citoyens ont échappé à l'emprise de l'alcool pour le plus grand bien de ces abstinents eux-mêmes et des membres de leur famille.

### L'ACTION CATHOLIQUE

L'Association Catholique des Jeunes Canadiens (ACJC) est le premier groupement du genre à faire son apparition à Saint-Georges aux environs de 1930. A la demande du cardinal Villeneuve, elle cède bientôt la place à des mouvements plus spécialisés qui s'appellent J.O.C., J.E.C., J.A.C. et J.I.C.

Le plus important de tous est sans aucun doute la J.O.C. (J.O.C.F.

pour les demoiselles) qui naît en 1936 à l'instigation d'un dynamique vicaire, l'abbé Alfred Leblond. L'initiative est couronnée de succès.

Une centaine de jeunes gens et de jeunes filles adhèrent bientôt au nouveau mouvement avec un enthousiasme communicatif. En pleine crise économique, un tel succès s'explique aisément. Nos jeunes travailleurs gagnent des salaires de famine; ils n'ont pratiquement aucun loisir organisé et il n'est pas question de s'amuser à coups de dollars. La J.O.C. leur offre soudain un champ d'action où se serrer les coudes et agir enfin avec toute l'énergie de leur jeunesse. On s'y plonge jusqu'au cou!

Les sections masculine et féminine rivalisent d'entrain, de générosité et d'imagination. Chez les garçons, le premier trio de dirigeants est formé de St-Georges Veilleux, président, Jean-Marie Bilodeau et Yvon Morin. Chez les filles: Fleur-Ange Veilleux (Mme Lucien Boudreau), présidente, Rose-Blanche Poulin (Mme Gérard Côté) et Gertrude Rodrigue (Mme Henri Quirion).

L'action de ces jeunes est très diversifiée. En plus de revaloriser la vie chrétienne, ils se lancent dans toutes sortes d'activités religieuses, sociales ou sportives. Les excursions, les pèlerinages, les soirées dramatiques, les parties de cartes, les séances d'études, l'entraînement sportif, tout cela prend une dimension nouvelle car les jocistes ont nettement l'impression qu'on leur fait confiance et qu'ils peuvent enfin exprimer leur personnalité.

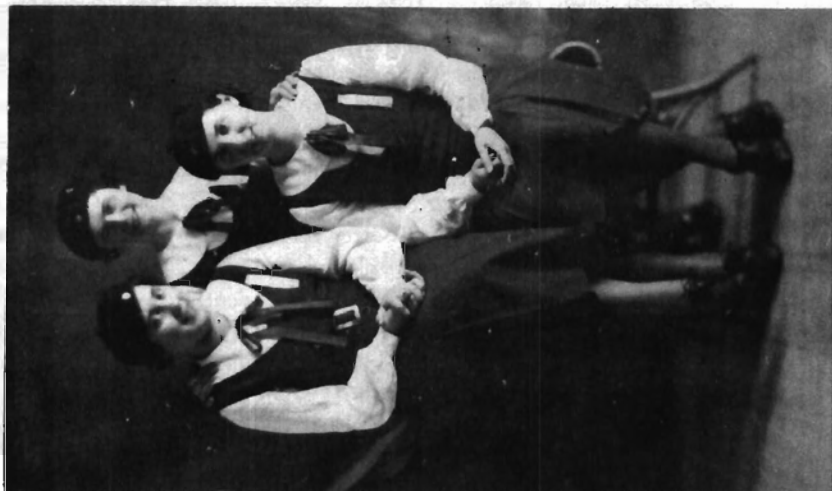
C'est précisément à cette époque qu'est construit, sur les rives de la Pozer, le camp jociste qui deviendra plus tard l'OTJ de Saint-Georges. La J.O.C. est présente partout et en tous temps. Elle maintient cette allure pendant plusieurs années et seule la guerre arrivera à la ralentir.

Les garçons surtout sont affectés par le conflit mondial de 1939-45. Un bon nombre est appelé au camp militaire et des dizaines d'autres quittent la ville, attirés par les salaires mirobolants qu'on leur propose dans les usines de guerre.

La poignée de jocistes qui restent en place est débordée par les événements; mais, elle n'abandonne pas la partie. Sur le plan social, l'action est forcément réduite. La J.O.C. s'intéresse au sort de nos soldats. Elle dresse une liste complète des volontaires et des conscrits à qui elle se charge de faire parvenir les colis que leurs familles préparent.

La guerre terminée, la J.O.C. est toujours là. Elle reste cependant un mouvement marginal qui s'efforce surtout de rendre service à ses membres dans tous les domaines où son intervention est possible: travail, loisirs, préparation au mariage, problèmes individuels, etc...

La vie continue ainsi: la J.O.C. travaille efficacement mais sans éclat. Puis, au début de 1967, on assiste à un rebondissement caractérisé par l'adoption d'un nouveau nom: Les Jeunes Travailleurs. Il s'agit encore de la J.O.C. qui reprend un rôle actif au sein de la société locale.

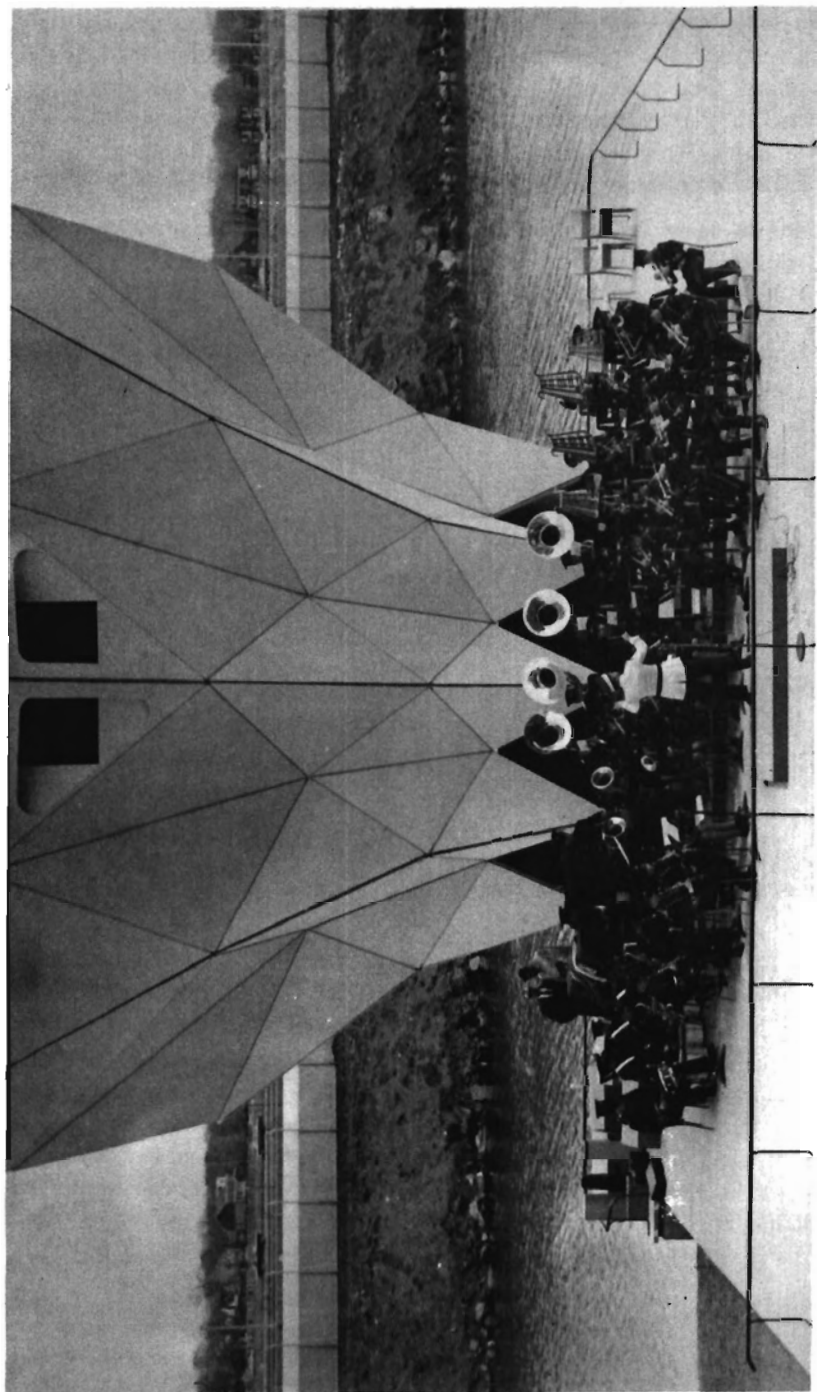


Les premiers dirigeants de la J.O.C. en 1936 : Yvon Morin, secrétaire; St-Georges Veilleux, président; Jean-Marie Bilodeau, trésorier.



Les premières dirigeantes de la J.O.C. à la même époque : Rose-Blanche Poulin, trésorière; Fleur-Ange Veilleux, présidente; Gertrude Rodrigue, secrétaire.





**La Famfare de Saint-Georges à l'EXPO le 20 mai 1967**

On prépare des conférences publiques, un service d'entraide, une participation étroite à l'organisation des loisirs, une action positive dans les cadres de la Grande Mission et diverses autres initiatives qui visent non seulement au perfectionnement des membres, mais aussi de toute la jeunesse de Saint-Georges. Le mouvement des Jeunes Travailleurs est affilié à la J.O.C. diocésaine, nationale et internationale.

Dans le même ordre d'idée, mentionnons l'existence pendant plusieurs années de la Ligue Ouvrière Catholique (L.O.C.) qui groupe les anciens jocistes désireux de continuer leur oeuvre après leur mariage. Cette association s'est éteinte tranquillement, ses membres préférant aller militer dans les rangs des autres institutions créés pour répondre à des besoins plus précis comme Les Filles d'Isabelle, les Dames Fermières, les Dames Auxiliaires ou Les Parents Catholiques.

### LA FANFARE

Saint-Georges voit naître la fanfare en 1892 grâce à l'initiative du curé Montminy. Des paroissiens lui donnent un solide coup de main: MM. Philibert Gonthier, Philiat Gonthier et Ludger Bérubé. Un jeune médecin récemment sorti de la Faculté, le Dr Georges Cloutier, accepte la direction musicale de ce nouveau corps de musique.

La fanfare de Saint-Georges se produit en diverses circonstances, particulièrement à l'occasion de fêtes paroissiales. Elle se maintient pendant uné dizaine d'années et, en 1901, elle donne un grand concert lors de la bénédiction de l'église.

Ce concert est cependant un véritable chant du cygne et les directeurs décident de suspendre les activités de la fanfare en raison d'énormes difficultés de financement et de recrutement.

En 1914, elle renaît à nouveau avec le concours de M. Jules Moisan qui la dirigera pendant plus de trente ans. M. Moisan demande au Dr Cloutier de reprendre la baguette et celui-ci accepte pour un an. En 1915, M. Moisan devient directeur musical, un poste qu'il occupera jusqu'en 1945. A ses côtés, on voit des musiciens dont les noms nous sont encore familiers tels que Robert Dick, Azer Bolduc et autres. A cette époque également, les conseils municipaux construisent un kiosque en face de l'église et la fanfare y donne de nombreux concerts. Le même kiosque sert d'ailleurs à bien d'autres manifestations: assemblées politiques, discours patriotiques, concours d'amateurs, etc...

La fanfare poursuit sa route jusqu'en 1928, disparaît un an, et revit en 1930. M. Moisan y ajoute alors un orchestre symphonique groupant une soixantaine de musiciens presque tous diplômés. Cet ensemble obtient de grands succès pendant quelques années. Puis la guerre arrive et les

instruments deviennent rares; il faut en acheter des usagés et les restaurer du mieux possible.

En 1945, M. Moisan décide de confier la fanfare à des plus jeunes. Il fait appel au Dr Victor Cloutier qui se charge des questions administratives avec la collaboration de M. Yvon Thibaudeau. Les directeurs musicaux changent plusieurs fois: Rémi Morin, le Dr François Guimont, Gérard Poulin, Marie-Louis Gilbert et Eddy Hall se succèdent au pupitre.

En 1961, M. Gérard Thibaudeau accepte la présidence de l'organisation et M. Donat Labbé la direction musicale. C'est un nouveau départ qui conduira la fanfare à des sommets encore jamais atteints. Au cours des huit dernières années, la Fanfare de Saint-Georges s'est produite un grand nombre de fois tant dans notre ville qu'à l'extérieur. Elle est de toutes les fêtes paroissiales et de toutes les manifestations d'envergure. Saint-Georges ne peut vraiment plus s'en passer.

Comme couronnement à cette série d'efforts, la fanfare est invitée en 1967 à jouer sur la Terre des Hommes. Elle y donne deux concerts devant des visiteurs venus de tous les coins du monde.

## LA MILICE

L'armée est présente depuis longtemps à Saint-Georges. En 1870, William-Milburn Pozer obtient son brevet de capitaine dans la milice canadienne, sixième compagnie de la division de Beauce. En 1914, une campagne de recrutement vient chercher quelques jeunes concitoyens qui endossent l'uniforme; certains d'entre eux connaissent même la vie des tranchées et affrontent directement les troupes du kaiser Guillaume II.

La guerre de 1939-45 suscite un grand nombre d'enrôlements (volontaires ou pas). Au moins une centaine de vétérans de ce conflit vivent encore parmi nous où ils sont réintégrés à la vie civile après avoir passé une partie de leur jeunesse dans les camps militaires.

Quelques mois après la signature de la paix, ces ex-soldats fondent une "branche" locale de la Légion Canadienne. Cette association existe toujours; mais, son activité est plutôt réduite et elle a surtout pour objet de faciliter les contacts entre vétérans.

La création de la Cie "D" du Régiment de la Chaudière marque véritablement la naissance de la milice dans notre ville. Cette Cie "D" est créée officiellement le 1er septembre 1949 et le major François Marcotte en est nommé commandant. Il remplit cette fonction jusqu'au 30 juin 1954 et est alors remplacé par le capitaine Benoit Morin, C.D., jusqu'au 31 mars 1960. Le 1er avril 1960, le major Jules Veilleux, C.D., devient commandant à son tour et le demeure jusqu'au 31 août 1962. Le capitaine Angelo Roy lui succède ensuite jusqu'au 31 janvier 1965. Depuis



**Premiers communiquants de l'année 1916 avec leur curé, l'abbé Alfred Dionne (au centre). Parmi ces jeunes garçons, on trouve St-Georges Gagnon, Auguste Godbout, Philippe Gagnon et sans doute d'autres concitoyens qui se reconnaîtront avec un brin de nostalgie.**



**Le 11 novembre 1961, la Cie D du régiment de la Chaudière procédait au dévoilement du cénotaphe érigé dans le parc municipal de Saint-Georges-Ouest.**

le 1er février 1965, c'est le major Blaise Caron qui commande la compagnie.

A ses débuts, la Cie "D" occupe des locaux de fortune; mais, en 1952, elle entre dans le nouveau Manège Militaire aménagé au deuxième étage du garage National. Cette vaste salle est encore à la disposition des miliciens et une salle attenante, plus petite, constitue le mess des officiers.

Depuis quelques temps, la Cie "D" est devenue la Cie "C" du Régiment de la Chaudière. Elle a formé plusieurs centaines de jeunes soldats, leur permettant d'acquérir toutes sortes de connaissances en matière d'entraînement général, de premiers soins, de maniement des armes, de signalisation, etc . . .

Les recrues suivent également un cours de perfectionnement à Valcartier chaque été et elles peuvent se spécialiser, si elles le désirent, dans une discipline particulière.

Plusieurs miliciens formés à Saint-Georges ont par la suite embrassé la carrière militaire dans l'armée, dans l'aviation ou dans la marine.

## LES CLUBS SOCIAUX

Le premier club social apparaît à Saint-Georges en 1944 grâce à l'initiative du Dr Victor Cloutier qui en devient d'ailleurs le premier président. Il s'agit du club Rotary de St-Georges qui reçoit officiellement sa charte le 11 novembre à l'occasion de son premier souper hebdomadaire.

Malgré les nombreux ennuis de la première heure, le jeune club ne tarde pas à faire sentir sa présence dans le milieu en multipliant les oeuvres philanthropiques dont un grand nombre est sans doute passé inaperçu. Le club Rotary a voulu jouer un rôle bénéfique au profit des malades et des infirmes; il est maintenant identifié à une oeuvre spéciale qui consiste à fournir gratuitement des chaises roulantes, des lits d'hôpitaux et des béquilles à ceux de nos concitoyens qui doivent les utiliser occasionnellement ou en permanence. Cette assistance pécuniaire s'est étendue à toutes sortes d'autres besoins individuels ou collectifs. C'est ainsi que le Rotary a été particulièrement généreux à l'endroit des associations pour enfants handicapés, des oeuvres de loisirs et des oeuvres de charité.

Les présidents du Club local ont été, dans l'ordre, MM. Victor Cloutier, Fernand Michaud, Tom Comrie, Jos Péloquin, J. O. Bélair, John Isenring, Réjean Moreau, Georges Gourdeau, Jean-Eudes Paquet, Colomb Cliche, Roger Dutil, Ls-Philippe Pelchat, Andréa Thibaudeau, Hubert Gendreau, Billy Gousse, Jean Barbeau, Claude Ménard, Robert Pelchat et Marcel Morissette.

Le club Rotary de St-Georges célèbre son vingt-cinquième anniversaire de fondation en 1969; la plus belle façon pour lui de souligner cet événement sera sans doute de préparer la relève des dirigeants afin que cette institution continue de poursuivre ses objectifs dans une collectivité humaine qui lui doit beaucoup.

\* \* \*

Le Richelieu St-Georges est le deuxième club social à voir le jour dans notre ville. Il naît le 8 septembre 1953 et le Dr Pierre Morisset en est le premier président.

Le nouveau club se distingue de son prédécesseur par ses structures, par ses objectifs et par ses moyens d'actions; mais, les Richelieu ont aussi le désir de servir la population tout en s'instruisant et en se récréant dans une vivifiante atmosphère de fraternité.

Les oeuvres du Richelieu St-Georges sont très nombreuses. Se donnant comme mission première d'aider l'enfance malheureuse, le club ouvre largement ses goussets et fait aussi appel à la générosité publique. Des centaines d'enfants indigents sont chaussés, habillés, soignés et même nourris grâce à l'intervention du club Richelieu. Il collabore étroitement à la réalisation de divers projets à caractère social ou religieux; il aide la jeunesse de mille façons et on ne compte plus les familles qui ont pu surmonter, grâce à lui, des épreuves extrêmement pénibles.

Au long des années, les lois sociales font disparaître la plupart des cas d'extrême indigence et le Richelieu transforme peu à peu sa formule. Aujourd'hui, on ne parle plus d'enfance malheureuse mais d'enfance tout court. C'est ainsi que la caisse de charité Richelieu s'est ouverte successivement au bénéfice des enfants exceptionnels, des terrains de jeux, des institutions hospitalières et de différentes autres oeuvres.

Le Richelieu St-Georges est dans sa seizième année d'existence. Il poursuit allègrement son action bienfaitrice tant au profit des membres eux-mêmes que de toute la société locale.

Il a été présidé, depuis sa naissance, par MM. Pierre Morisset, Ls-Philippe Gilbert, Richard Fortin, Antoine Léveillé, Archelas Roy, François Cliche, J. N. R. Desmarais, Jean Langevin, Jacques Godbout, Roméo Gilbert, Donald Dallaire, Roger Bolduc, Bertrand Sirois, Michel Leblond, Ernest Nadeau et Guy Labbé.

\* \* \*

L'année 1963 voit apparaître deux autres clubs sociaux: le club Kiwanis né en janvier avec M. Gilbert Talbot comme premier président et le club Lions qui obtient sa charte le 16 mars 1963 et qui est dirigé à ses débuts par M. Roland Roy.

Quoique plus jeunes que les précédents, ces deux clubs exercent une action bienfaisante à la mesure de leurs moyens. Les Lions contribuent plus particulièrement aux soins optométriques à l'égard des indigents. Ses

présidents successifs ont été MM. Roland Roy, Viateur Pomerleau, Raymond Lachance, Robert Lessard, Georges Dionne et Fernando Rodrigue.

Au Kiwanis, la présidence fut confiée d'abord à M. Gilbert Talbot puis à MM. Henri Gamache, P. E. Provost, Clément Veilleux et Benoit Turgeon.

## SCOUTS ET GUIDES

Le Scoutisme naît officiellement à Saint-Georges le 19 mai 1955 alors que les premiers membres prononcent leur promesse au soubassement de l'église l'Assomption.

Le premier chef de groupe est Roger Labrie; le premier chef de troupe, Benoit Poulin; son assistant, Jean-Laurier Vachon; et l'aumônier, l'abbé Léandre Morin. A l'heure actuelle, le chef scout est Richard Bisson.

Trois ans plus tard, Mlle Raymonde Gilbert (Mme Gaspard Bégin) met sur pied la compagnie des Guides. L'année suivante, Mlle Gilbert cède sa place à Mlle Martine Paquet qui est la cheftaine du groupe depuis 1959.

Plusieurs centaines de garçons et de filles ont bénéficié du mouvement depuis sa création à Saint-Georges. Le Scoutisme est une excellente école de formation morale, intellectuelle et physique; il a permis à toute une génération de jeunes d'acquérir une foule de connaissances nouvelles tout en développant chez eux des vertus morales et civiques de grande valeur.

## ET LES AUTRES...

Il est pratiquement impossible de reconstituer l'historique de toutes les organisations qui ont milité dans le milieu local à diverses époques. Plusieurs d'entre elles sont disparues; d'autres sont trop jeunes pour faire l'objet d'un chapitre spécial.

Mentionnons pourtant le Club 4-H fondé en 1964 (Renaud Poulin, premier président) et ayant pour but la conservation de la forêt. Il compte aujourd'hui une quarantaine de membres à qui on doit des plantations d'arbres, la fondation d'un cercle de naturalistes et des efforts méritoires pour sensibiliser la population aux devoirs qui lui incombent dans ce domaine.

Citons aussi l'Association des Parents Catholiques, les Sociétés St-Vincent de Paul, les Alcooliques Anonymes, la Société des Concerts, le Prêt d'Honneur, l'Echo Beauceron, l'Alliance Française, et différentes associations professionnelles, religieuses, culturelles ou sportives. Parmi plusieurs autres qui ont eu leur heure de gloire, mentionnons la Ligue des Citoyens de St-Georges-Ouest, l'Ecole de Parents, l'Association Parents-Maîtres, l'Association des Marchands détaillants, le Club de Raquetteurs





Tous les membres des deux conseils municipaux de Ville St-Georges et de Ville St-Georges-Ouest étaient présents lors d'une visite de l'hon. Paul Allard dans notre ville le 10 décembre 1968. En avant : M. Edwin Gendron, greffier (Est), M. Fernand Côte, échevin (Est), M. Victor Cloutier, maire (Est), M. Paul Allard, M. Marie-Louis Morin, maire (Ouest), M. Victor Labbé, échevin (Ouest), M. Gustave Bourque, greffier (Ouest). Debout : M. Robert Ciroux, trésorier (Ouest), M. Armand Gilbert, échevin (Est), M. Grégoire Baril, échevin (Est), M. Clermont Poulin, échevin (Ouest), M. Maurice Jacques, échevin (Est), M. Paul-Emile Provost, échevin (Est), M. Gilles Fortin, échevin (Est), M. Berthold Groleau, ingénieur, M. Gérard Spénard, échevin (Ouest), M. Jules-Elie Bégin, échevin (Ouest), M. Georges Rancourt, échevin (Ouest), M. Henri Poirier, échevin (Ouest), M. Henri Perron, ingénieur.

"Le Beauceron", le Club de ski et sans doute un grand nombre encore que notre mémoire oublie.

Bref! Il manque peu de chose chez **nous en** matière d'action sociale. Quiconque est disposé à mettre ses talents et son énergie au service de ses concitoyens peut agir dans les cadres qui lui conviennent. Il n'a que l'embaras du choix.

# *Loisirs et sports*

## **LES OEUVRES DE LOISIRS**

La première organisation de loisirs digne de ce nom remonte aux années 1935 et 1936 au moment où la Jeunesse Ouvrière Catholique s'implante sérieusement à Saint-Georges.

Sous la direction dynamique de l'abbé Alfred Leblond, les membres de la J.O.C. se lancent dans la construction d'un chalet et dans l'aménagement d'un terrain de récréation. Après étude de divers sites, ils ont jeté leur dévolu sur un petit bassin de la rivière Pozer aux rives à peine déboisées; un endroit qu'on appelle alors communément "le trou des Frères" parce que les Frères de la Charité y prennent discrètement leurs ébats durant les mois d'été.

En bons princes qu'ils sont, les Frères cèdent la place et vont se rafraîchir un peu plus haut, au pied des sept chutes de la Pozer. Et le camp jociste s'élève peu à peu à force de travail et de générosité de la part de ces jeunes gens qui, sans le savoir, s'amuse en bâtissant l'avenir.

Le camp jociste conserve son caractère privé pendant plusieurs années; mais, la guerre décime les rangs de la J.O.C., le nombre d'enfants s'accroît à Saint-Georges tandis que les terrains vagues disparaissent à une cadence accélérée. Devant cette situation, le curé Beaudoin considère que le moment est venu de fonder une Oeuvre de Terrains de Jeux et il se tourne instinctivement vers le camp jociste qui offre déjà une installation de base.

La réponse du public est spontanée. Les collaborateurs surgissent de partout: Ludger Dionne, Adalbert Gagné, Arthur Grenier et combien d'autres y vont de leur temps et de leur argent pour assurer l'organisation et le développement du premier véritable terrain d'amusement pour les jeunes à Saint-Georges.

Plusieurs bureaux de direction apportent, chacun leur tour, des améliorations de tous genres: agrandissements, déboisements, constructions, routes, transports et jeux. Le site est merveilleux et il devient bientôt un lieu de rendez-vous non seulement pour les jeunes, mais aussi pour les adultes. Des familles entières prennent l'habitude d'y venir pour pique-niquer ou simplement pour se reposer dans la fraîcheur de cette oasis. Des spécialistes venus visiter le terrain de la rivière Pozer sont tombés

d'accord pour le considérer comme le plus beau du Québec et peut-être du Canada.

Cependant, un petit cours d'eau et un bosquet, si beaux soient-ils, ne suffisent pas à des légions d'enfants dont le nombre dépasse bientôt le millier. Les services d'hygiène ordonnent la fermeture des deux piscines alimentées par l'eau de la rivière. C'est un dur coup pour l'OTJ qui a déjà de la difficulté à boucler son budget annuel.

L'Oeuvre réussit quand même à tenir le coup et elle rend encore chaque été d'immenses services aux jeunes de Saint-Georges-Ouest. Divers projets sont en cours et il est permis de s'attendre à un nouvel essor du Terrain de Jeux de la rivière Pozer dans un avenir rapproché.

### L'OTJ DE L'ASSOMPTION

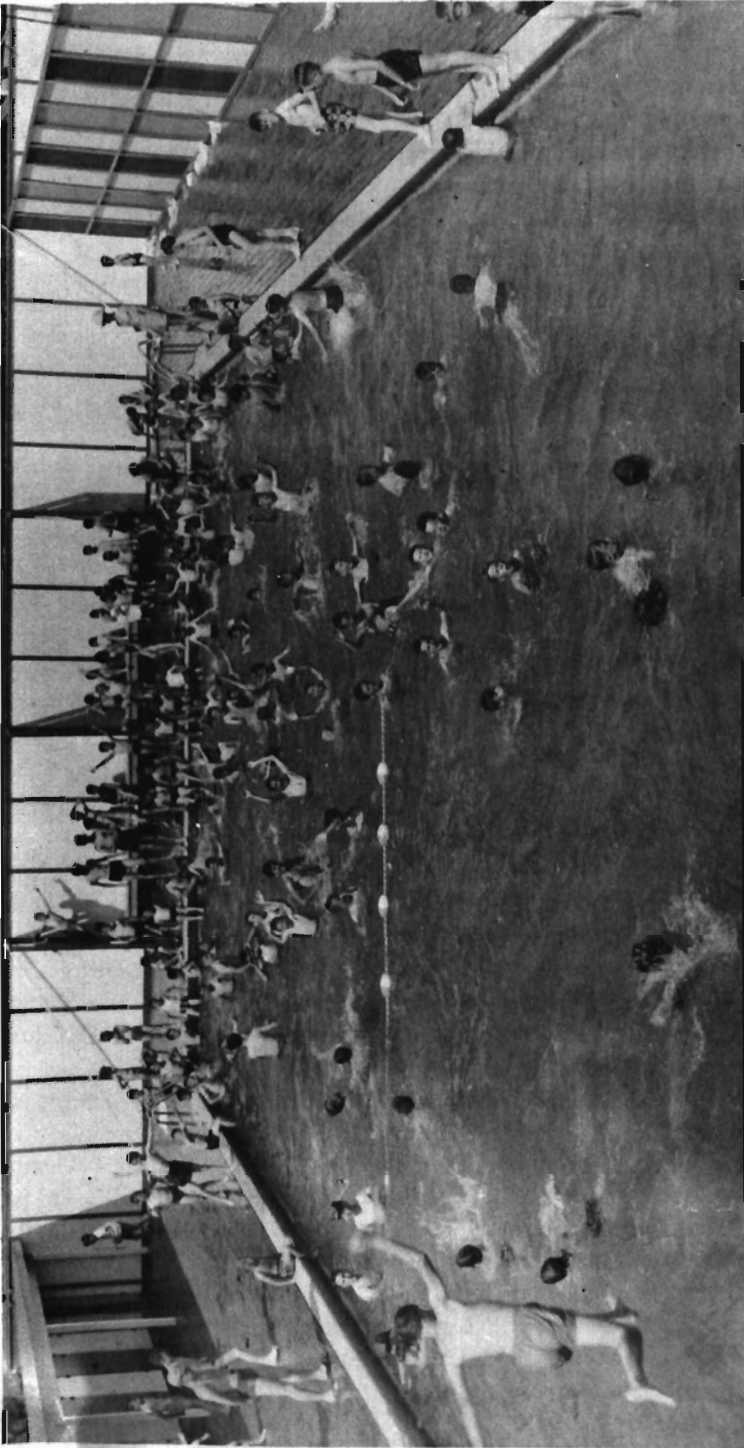
Entre temps, soit au mois d'août 1958, les résidents de la ville Est fondent l'OTJ de l'Assomption et le Dr Victor Cloutier en est élu président. Pendant dix ans, il ne cessera de se dévouer pour une oeuvre qui lui est particulièrement chère.

C'est peut-être le moment de résumer la grande contribution du Dr Victor Cloutier au développement de Saint-Georges. Il a été de toutes les organisations, la plupart du temps comme instigateur et âme dirigeante. On lui doit le Club Rotary, les piscines, l'aréna, le Soleil de l'Enfance, la première Société des Concerts, la réorganisation de la Fanfare, sans compter sa participation aux oeuvres colombiennes (ex-Grand-Chevalier), à la naissance de l'Hôtel-Dieu et à bien d'autres réalisations dont nous bénéficions tous. Le Dr Cloutier a bien mérité de la population de Saint-Georges et celle-ci lui a spontanément témoigné sa reconnaissance, au mois de novembre 1968, en l'élisant à la mairie de Ville Saint-Georges.

Mais, revenons à l'OTJ de l'Assomption. Elle prend comme centre d'activité le terrain jadis aménagé par le Syndicat Sportif dans la partie sud de la ville, entre la 1ère et la 2e Avenues. Dès le printemps 1959, l'OTJ reçoit les enfants en grand nombre; ils trouvent des balançoires, des agrès de gymnastiques et plusieurs autres jeux d'extérieur et d'intérieur.

La direction leur fournit également des moniteurs et des monitrices. On organise des excursions, des sports, des feux de camp et même des activités culturelles. Trois courts de tennis sont mis à la disposition des adolescents.

Pourtant, on n'est pas satisfait. Il faut faire davantage pour les otéjistés. Le Dr Cloutier et ses collaborateurs se lancent dans l'opération "piscines". Grâce à une fructueuse campagne de souscription, ils recueillent suffisamment de fonds pour construire deux magnifiques piscines extérieures.



**Une des deux piscines à l'OTJ de l'Assomption**

Enfin, au printemps 1968, le projet de construction d'un stade couvert trouve un écho favorable dans le public. Les dons affluent et l'OTJ passe immédiatement à l'action. Le stade est inauguré au mois de novembre 1968; il fait l'orgueil de notre ville avec le confort et les commodités qu'il offre aux sportifs et aux spectateurs.

### LA COMMISSION DES LOISIRS

Quelques mots seulement sur cet organisme créé par le conseil municipal de Ville St-Georges-Ouest en 1966. Son instigateur et premier président est le regretté Paul-Emile Fortier qui meurt subitement en mars 1967. Pourtant, son oeuvre survit et la Commission des Loisirs est plus dynamique que jamais.

Tout récemment, on embauchait un directeur des loisirs, animateur sportif et professeur de judo. La Commission a d'autres projets en tête et on peut s'attendre à des réalisations spectaculaires avant longtemps.

Mentionnons enfin l'existence du Comité des Loisirs de Jersey Mills qui s'occupe des jeunes de ce secteur particulièrement durant la saison d'hiver. Il y eut aussi durant plusieurs années à St-Georges-Ouest un terrain de jeux aménagé par la Ligue du Sacré-Coeur des Jeunes.

### LES SPORTS

La pratique des différents sports remonte assez loin dans l'histoire locale; mais, les documents sont rares pour en suivre l'évolution.

A part quelques renseignements dénichés dans le journal l'Eclaireur à compter de 1908, il faut se contenter de relations écrites ou orales conservées par des amateurs enthousiastes.

On sait, par exemple, que l'équipe de hockey de Saint-Georges remportait une difficile victoire de 3 à 2 contre St-Joseph au printemps 1910. L'année suivante, l'Eclaireur rapporte que "la saison fut fructueuse aux courses, à la lutte, au baseball et au hockey".

Il est donc possible d'affirmer que ces quatre sports étaient déjà populaires à cette époque et qu'il existait des éléments d'organisation à l'échelle régionale. D'ailleurs, les courses de chevaux furent à l'honneur encore plus tôt puisque l'abbé Campeau, curé de 1845 à 1857, en parle dans certaine lettre à son évêque. On se doute bien pourtant qu'il ne s'agissait que de simples exhibitions entre amis et que les pistes n'existaient pas encore comme on les connaît aujourd'hui.

Pourtant, les chevaux ne cessent de garder leur popularité. Ils font partie de la vie quotidienne des paroissiens et on leur doit trop pour ne pas en être fiers même dans le jeu.

Les "ronds de courses" font leur apparition à la fin du 19e siècle.

Ce sont de simples champs sur le contour desquels on trace une voie rudimentaire, suffisante pour un cheval et une voiture.

En 1913, cinq citoyens de Saint-Georges fondent Le Club de Courses de St-Georges Ltée, une compagnie qui organisera des courses de chevaux, de bicycles, d'automobiles et d'aéroplanes ainsi que des expositions sportives. Ces novateurs sont Gédéon Gagné, Rémi Bolduc, Rodolphe Marcotte, Napoléon Gilbert et James Murtha.

Ces messieurs sont vraiment ambitieux car les bicyclettes et les automobiles sont très rares en 1913 et à peu près personne n'a encore vue d'aéroplane. Le premier avion qui atterrira à Saint-Georges le fera seulement en 1928 et il provoquera un embouteillage monstre sur la rue principale dans l'Ouest.

Une véritable piste de courses est enfin aménagée sur la terre de M. Jos Gagnon, à l'endroit où se croisent aujourd'hui le boulevard Dionne et la 32e rue. Le même terrain est aussi utilisé par les joueurs de baseball.

De nombreux programmes de courses sont présentés à cet endroit par des admirateurs de la race chevaline comme Edouard Lacroix, Adolphe Veilleux, Georges-H. Hébert, Eugène Catellier, Philippe-A. Poulin, Jules Baillargeon et plusieurs autres.

Cet engouement pour les courses de chevaux diminuent peu à peu. De nos jours, on préfère les courses d'automobiles et d'autos-neige, ce qui oblige les turfistes à descendre à Québec chaque automne pour tenter leur chance au pari mutuel.

Puisqu'on parle de courses, signalons la victoire de St-Georges Gagnon, fils de Jos, dans une course à pied de 1½ mille disputée à l'aréna de Montréal en 1924.

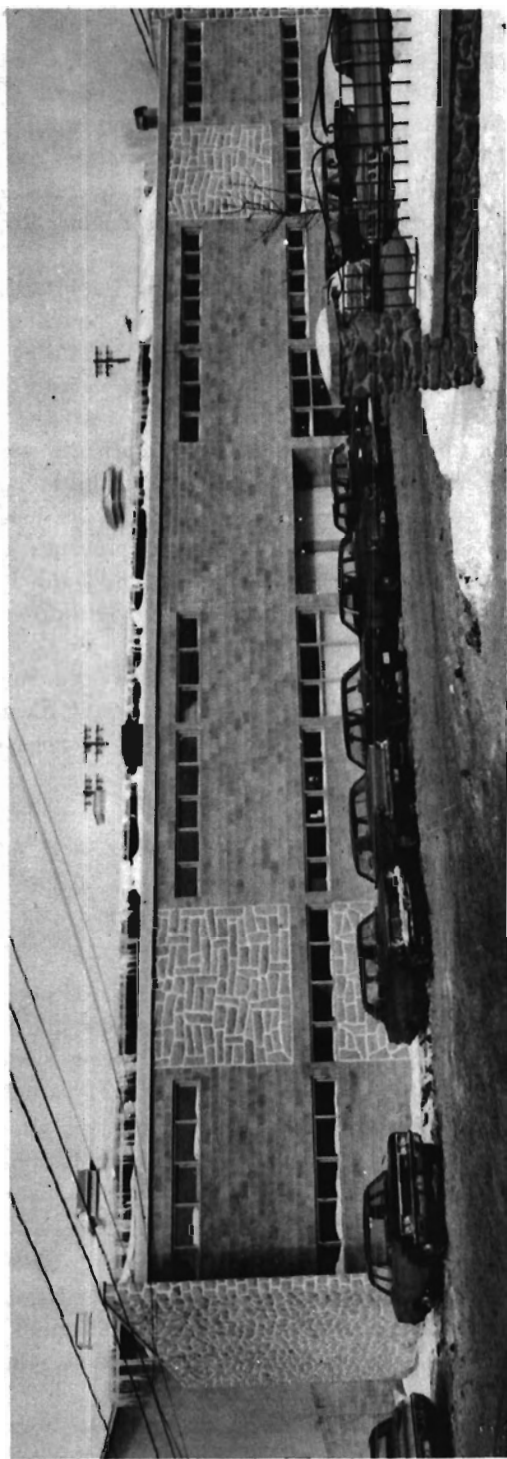
## SUR LES PATINS

L'origine du patinage et du hockey à Saint-Georges se perd dans la nuit du passé. Selon les concitoyens les plus âgés que j'ai pu consulter, on patinait sur glace avant le début du vingtième siècle. Les premiers patins sont alors retenus aux bottes et aux bottines par de fortes lanières.

Les véritables patins apparaissent pourtant assez tôt et on commence à jouer au hockey. En 1910, selon l'Eclaireur, St-Joseph défait St-Georges 3 à 2 et c'est sans doute la plus ancienne partie dont on connaît le résultat.

Les patinoires sont construites sur la rivière aussitôt que l'épaisseur de la glace le permet. Il n'est pas question de bandes, mais uniquement d'une suite de planches juste assez élevée pour déterminer le contour de la patinoire et retenir l'eau au moment de l'arrosage. On s'amuse ferme, toutefois, et les parties sont chaudement disputées.

Le premier circuit convenablement structuré est formé vers 1925 et



**Le Palais des Sports du centre récréatif.**



groupe des équipes de Ste-Marie, St-Joseph, Beauceville et St-Georges. C'est la naissance de la Ligue de Beauce qui opère encore aujourd'hui même après avoir connu des heures de léthargie complète.

Durant les premières années, on recrute les joueurs parmi la jeunesse locale; mais, voici que de 1931 à 1933, les équipes font appel à des vedettes de l'extérieur. Cette initiative a peut-être pour effet immédiat d'accroître le calibre du jeu, mais, à long terme, elle s'avère désastreuse. Chaque localité fait face à des problèmes financiers pratiquement insolubles et néglige l'entraînement des joueurs locaux. Le hockey régional disparaît donc pour plusieurs années.

C'est pourtant à cette époque que les amateurs peuvent applaudir des artistes du patin qui ont laissé un souvenir impérissable dans le monde sportif: Léo Labbé, Jack Murtha, Gaston Gagnon, Philippe Gagnon, Léopold Dulac, Aimé Giguère, Victor Cloutier, Jean-Marie Bilodeau, Eddy Hall, Rolland Veilleux, Louis Veilleux, Lionel Plante, et combien d'autres dont il est impossible de rappeler tous les noms. La plupart d'entre eux se sont surtout mis en vedette dans les cadres d'une ligue locale au cours des années 1930 à 1935.

On tente sans succès d'organiser une nouvelle ligue de Beauce en 1937. Pendant quelques temps, St-Georges supporte une équipe indépendante qui joue de façon intermittente.

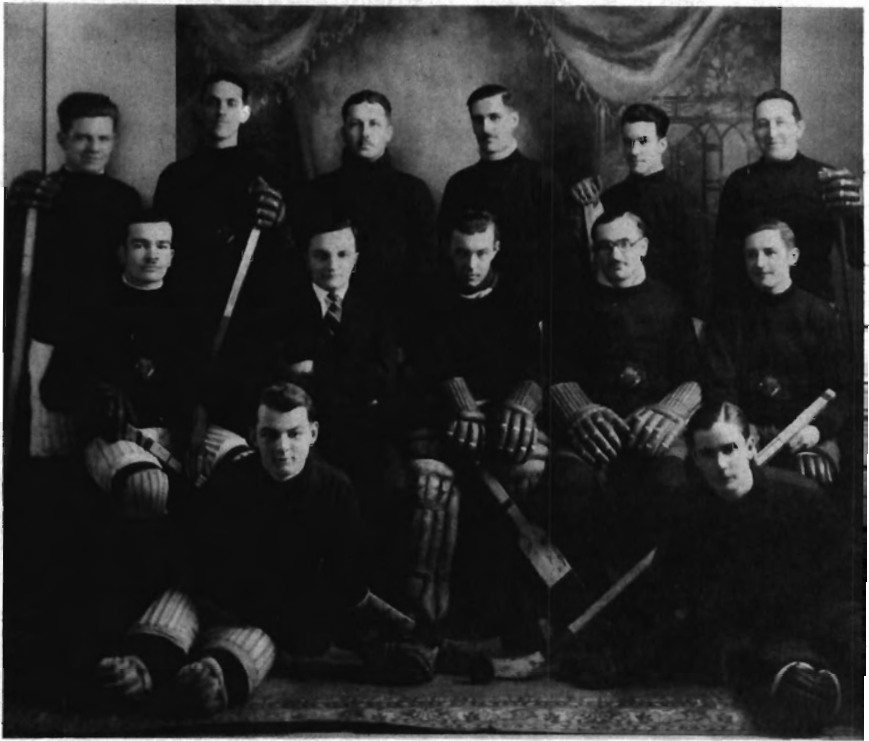
## APRÈS LA GUERRE

Puis arrive cette période de 1945 à 1949 et la création de la fameuse ligue locale avec les équipes Dionne Spinning, St-Georges Woollen, St-Georges Shoe et Marchands. Le hockey connaît pendant cinq ans une activité intense et une compétition fort profitable au point de vue développement des jeunes joueurs.

Qui ne se souvient des étoiles comme Réal Carrier, Henri et Robert Veilleux, Raymond Dallaire, Denis Doyon, Gaétan Dallaire, René Rodrigue, Robert Pelchat, Yves Roberge, Marc Roberge, Donat Gilbert, Jean-Paul Veilleux et une foule d'autres qui nous pardonneront de ne pas prolonger cette énumération.

A partir de 1950 jusqu'à 1960, il y a toujours du hockey organisé, mais les équipes changent d'une année à l'autre et les localités qui y participent ne sont pas toujours les mêmes. On fait une nouvelle tentative avec des joueurs "importés"; mais, comme en 1933, on détériore la situation.

Et voilà qu'apparaît en 1961 une Ligue Beauce-Dorchester entièrement reconstruite qui est bientôt affiliée à l'Association du Hockey Amateur du Québec. Cette ligue ainsi que la ligue Beauce-Centre et la ligue



Une équipe de hockey qui faisait parler d'elle aux environs de 1931.  
 En avant : Georges Déchéne et Gaston Gagnon. Deuxième rangée :  
 Alphonse Turgeon, Josaphat Poulin, inst., André Vallée, Philippe Ga-  
 gnon et Alfred Grondin. En arrière : Léo Labbé, Albert Simoneau,  
 A. D. Beaudin, M. Landry, Paul Papillon et Victor Cloutier.

Beauce-Frontenac sont plus actives que jamais; des centaines de joueurs trouvent l'occasion de s'y faire valoir.

Entre temps, des équipes Bantam et Pee-Wee ont été mises sur pied, ce qui aide à préparer la relève. Les adolescents qui font partie du hockey mineur seront bientôt prêts à faire le saut dans les ligues de calibre supérieur et le hockey n'est pas près de mourir chez nous.

Les sports sur glace ont d'ailleurs été grandement favorisés en 1968 par la construction du stade couvert sur le terrain de l'OTJ de l'Assomption. Grâce à cet édifice moderne équipé de glace artificielle, Saint-Georges peut envisager l'avenir avec confiance; il n'est pas loin le jour où nos joueurs, mieux entraînés, pourront figurer avec avantage même dans les tournois provinciaux.

Mentionnons pour terminer le désormais célèbre tournoi d'un jour qui se déroule chaque année à Saint-Georges depuis vingt ans. Les participants se disputent alors le trophée Tom Comrie que celui-ci offrait aux organisateurs auxquels il avait lui-même suggéré cette formule originale. Depuis 1950, les tournois d'un jour ont connu une vogue extraordinaire dans d'autres sports et dans un grand nombre de villes du Québec.

## LE BASEBALL

Il y a belle lurette qu'on joue au baseball à Saint-Georges. Il est cependant difficile d'établir à quelle époque précise on a commencé à pratiquer ce sport de façon régulière.

En 1911, les journaux mentionnent le fait qu'on joue au baseball; mais les rencontres sont rares (3 ou 4 par année) et Beauceville est presque toujours l'adversaire de Saint-Georges. D'ailleurs, la qualité du jeu est très ordinaire et d'un calibre bien inférieur à ce qu'on verra plus tard.

C'est au printemps 1919 que le baseball prend vraiment son essor chez nous. Nous le savons grâce à des notes écrites par feu le notaire Adélarde Gilbert: deux épais calepins bourrés de compte-rendus et d'impressions personnelles qui nous renseignent grandement sur la période de 1919 à 1925.

Comme le dit le notaire Gilbert, on peut affirmer que l'ère du baseball à Saint-Georges commence en 1919. Un commis de la banque Royale, Léo Corriveau, forme une équipe qui lance un défi aux joueurs du collège de Beauceville. Corriveau agit comme lanceur et perd cette rencontre. Il abandonne alors le monticule à son gérant de banque, Miron, qui gagne les deux parties suivantes. Ces premiers succès assurent à Miron la position de lanceur pour le reste de la saison. Les autres joueurs sont Arcadius Boucher, Oram Jolicoeur, Florian Labbé, Turcotte, Tal-

bot, Rhéaume et quelques vétérans tels que Wilfrid Marcotte et Adé-  
lard Gilbert.

En cette même année 1919, on inaugure un magnifique losange sur la terre de M. Béloni Poulin à la Station. Ce terrain appartient maintenant aux Soeurs de la Charité de St-Louis. Ce sera le centre du baseball pendant une dizaine d'années. Précédemment à 1919, les parties avaient lieu sur un terrain vague où s'élèvent aujourd'hui les édifices de l'OTJ l'Assomption. Les joueurs portaient de rutilants uniformes rouges.

A partir de ce moment, Saint-Georges prend la maîtrise du baseball dans la Beauce et inflige à Beauceville défaites sur défaites. Puis, notre équipe bat Jackman 12 à 10 devant près de 1000 spectateurs. Lac-Frontière se fait "rincer" à son tour 11 à 4. Turcotte et Emile Gilbert viennent en collision et le premier se relèvent avec deux dents cassées.

Le 3 août 1919: visite de la forte équipe de Thetford-Mines qui doit baisser pavillon, 3 à 2, devant Miron et compagnie. C'est la première véritable partie de baseball scientifique qui a lieu à Saint-Georges, selon le notaire Gilbert qui s'y connaît beaucoup. Celui-ci ajoute que le terrain de baseball de Saint-Georges "est le rendez-vous de tout le monde, le dimanche, dans cette partie de la Beauce".

Les grandes joutes se succèdent avec du jeu serré et fort intéressant. Le fameux Napoléon de Québec vient annuler contre Saint-Georges dans une partie de 15 manches. Les quotidiens font l'éloge des joueurs locaux; les amateurs nagent dans la joie et la fierté.

L'année 1920 commence par un désappointement: Miron a été transféré par sa banque et il n'est plus dans l'équipe. Un lanceur importé prend sa place, A. Durgin de Bingham, et la saison est encore excellente.

En 1921, Emile Pelletier devient lanceur; il arrive à Saint-Georges et son nom est inscrit sur l'alignement avec trois autres joueurs: Beauregard, Routhier et Victor Cloutier. Cette très bonne équipe remporte 10 victoires et subit 4 défaites.

L'année 1922 s'ouvre avec l'engagement de Lafond comme receveur. Josaphat Poulin "passe du petit club dans le grand club" et patrouille le champ centre. Saint-Georges perd six parties d'affilée mais se ressaisit pour gagner les cinq matchs suivants. Le bilan de la saison entière est de 9 victoires et 11 défaites.

En 1923, une ligue de Beauce est formée avec des équipes de Saint-Georges, de Beauceville et de Saint-Joseph. "Le jeune Paul Papillon se joint au club local". Le 2 septembre, Saint-Georges remporte son premier championnat de ligue en défaisant Beauceville 11 à 5.

Et voici l'année 1924 avec l'entrée de Saint-Georges dans la Ligue de la Cité et du District qui comprend aussi les clubs Canadien et Verdun de Québec, Napoléon de Lévis et Mineurs de Thetford. Cette dernière



Le 2 septembre 1923, l'équipe de baseball de Saint-Georges remportait son premier championnat dans une ligue régulière en défaisant les joueurs de Beauceville par un score de 11 à 5. Reconnaissez-vous ces champions : en avant, Grenier, lanceur, et Miron, receveur; deuxième rangée : Miron, voltigeur, Alb. Corriveau, voltigeur, Paul Papillon, 2e but, et Victor Cloutier, 3e but. Debout : J. A. Gendron, arbitre, Pépin, arrêt-court, Léo Corriveau, 1er but, Josaphat Poulin, voltigeur, et Adélarde Gilbert, instructeur.

équipe gagne le championnat; mais, nos joueurs connaissent une brillante saison.

On abandonne la Ligue de la Cité en 1925 pour revenir à la Ligue de Beauce avec St-Joseph, Beauceville et Ste-Germaine. Le notaire Gilbert est président du circuit. Malheureusement, plusieurs joueurs doivent abandonner et Beauceville est forcé de se retirer à la fin de juin. St-Georges fait de même à la fin de juillet et Ste-Germaine est déclaré champion.

Les saisons se suivent et se ressemblent. On joue des parties d'exhibition avec différents clubs de la Beauce, de Québec et des Etats-Unis. Les supporters sont nombreux, enthousiastes et les spectacles sont enlevants. Les vedettes de l'heure sont Maurice Jacob, Léo Labbé, Fernand Poulin, Ls-Philippe Gilbert, Paul Papillon, Philippe Gagnon, Gaston Gagnon, Henri Poulin, Maurice Vander-Heyden, Philippe Roy. Avec eux, c'est le baseball dans toute sa splendeur.

En 1937, Saint-Georges réapparaît dans la Ligue Québec-District avec des joueurs locaux et des joueurs américains engagés pour la saison. Plusieurs amateurs se souviennent encore des Pellerin, Rogers, Demko, Côté, Nonigan et autres vedettes du losange. L'équipe domine le classement durant toute la saison mais doit abandonner au cours des séries de détail; les joueurs américains doivent retourner à leurs études et le club ne peut plus faire le poids. C'est un désappointement général à Saint-Georges et chez tous les amateurs de baseball.

Les opérations reprennent l'année suivante avec quelques nouvelles figures qu'on appelle Washburn, Proulx, Beane et Marshall. Cette fois, on se rend au terme de la saison et l'équipe de Saint-Georges remporte le championnat après sept dures rencontres. Cette victoire décisive est disputée le 2 octobre devant 2500 spectateurs délirant d'enthousiasme; le compte final est de 8 à 4 contre le Napoléon de Lévis.

Puis, la guerre commence et les activités sportives ralentissent quelque peu. En 1942 et 1943, une ligue est organisée avec les équipes J.O.C. et Hôtel National de Saint-Georges, Jackman et St-Théophile. Tous les joueurs sont de chez nous: Bertrand Veilleux, Robert Pelchat, Ti-Will Busque, Fernand "Poucet" Poulin, Euchariste Méthot, Yves Roberge, B. Lessard et autres.

En 1944 et 1945 naît une nouvelle ligue, La Ligue de l'Est avec St-Gervais, Saint-Georges, Garnison et Charlesbourg. La saison est bonne; mais, le championnat va aux militaires du club Garnison. Au cours des trois années suivantes, Saint-Georges est représentée par une équipe indépendante qui joue des parties d'exhibition contre tout venant. En 1948, une autre ligue qui groupe des formations de Montmagny, St-Gervais, Charny et Saint-Georges. Trois joueurs américains jouent pour Saint-Georges: Gosselin, Rodrigue et Côté.

L'année 1949 voit la reprise du baseball de fort calibre dans les cadres de la ligue Chaudière-Saguenay où on retrouve Saint-Georges, Lévis, Jonquière et Chicoutimi. Parmi les nôtres, les joueurs locaux sont rares et il n'y a guère que Clermont Veilleux, Gaston Maheux et Claude Morin qui jouent régulièrement. Le reste de l'équipe est composé des Holmes, Burbage, Boynton et le fameux noir Billy Brown qui fournit un grand spectacle à lui seul. Cette année-là également on installe des réflecteurs au terrain du Syndicat Sportif et les parties ont lieu le soir.

En 1950, 1951 et 1952, la Ligue Laurentienne (section sud) offre de l'excellent baseball, opposant Lévis, Saint-Georges, Plessisville, Thetford et Victoriaville. Billy Brown revient pour un an et Lloyd Boynton pour les trois saisons. Russel et Hamel sont aussi du groupe.

La Ligue Maine-Québec apparaît en 1954 et opère durant deux ans avec Saint-Georges, Ste-Aurélie, St-Théophile et Jackman. Puis, c'est le déclin du baseball au niveau des équipes seniors. Depuis quelques années, des juniors et surtout des pee-wee font beaucoup parler d'eux dans ce sport. On espère sincèrement que ces jeunes, en grandissant, ramèneront les heures glorieuses du baseball à Saint-Georges.

## LA BALLE-MOLLE

Le sport de la balle-molle connaît une période active au cours de la guerre, en 1943-44-45. Puis, il cède la place au baseball jusqu'en 1956. C'est alors qu'on forme la ligue de Balle-Molle de St-Georges Inc. qui n'a cessé depuis lors d'opérer et de progresser. Les rencontres se déroulent dans la cour de l'École Dionne à St-Georges-Ouest et de nombreux sportifs ont l'occasion d'y accomplir des exploits plus que remarquables.

A ce sujet, on nous permettra de ne mentionner qu'un nom, celui de Eloi Poulin qui s'intéresse à tous les sports depuis plus de trente ans. Successivement joueur, instructeur, secrétaire de ligue, président de ligue, marqueur officiel et arbitre, Eloi a toujours été sur la brèche et ses succès personnels impressionnent autant que ses vastes connaissances en matière sportive. Une bonne partie des détails compilés ici ont été puisés dans sa mémoire et dans ses dossiers.

## LE TENNIS

Voilà un autre sport qui a connu ses heures de gloire à Saint-Georges. On commence vraiment à le pratiquer au cours des années '20 sur les deux seuls terrains alors disponibles: chez Rémi Bolduc et au chalet de Béloni Poulin à la Station.

Pourtant, certains joueurs s'améliorent rapidement. Des étudiants vont causer des surprises aux tennismen de Québec et de Montréal. Louis

Godbout remporte plusieurs championnats et est de taille à affronter les meilleurs joueurs de la capitale. Armand Poulin réussit aussi très bien de même que A. D. Beaudin, I. Morissette, Jos C. Roberge, Edwin Gendron, Philippe Gagnon, Gaston Gagnon et autres.

Un court d'excellente qualité est aménagé près du collège de Saint-Georges-Ouest et Saint-Georges entre dans le circuit Rondeau avec trois équipes de Québec: Loyola, Château-d'Eau et Employés Civils. C'est l'âge d'or du tennis qui va de 1928 à 1935.

Ce circuit est ensuite remplacé par des équipes locales qui portent les noms de nos quatre rivières. D'autres vedettes surgissent: Léopold Dulac, Veno Sirois, Adrien Nolet, Léopold Côté, Philippe Gauthier et plusieurs encore dont les noms nous échappent.

Puis le tennis de Saint-Georges-Ouest disparaît et il faut attendre l'ouverture de l'OTJ de l'Assomption pour voir revivre du jeu organisé. Depuis quelques années, trois courts superbes sont à la disposition des amateurs sans compter quelques terrains privés et même du tennis d'hiver dans une salle du Séminaire. Cette époque qui n'est pas encore terminée met en relief les talents des Labrie, Veilleux, Pelletier, Cliche et une armée de tout jeunes joueurs qui ne tarderont pas à faire honneur à notre ville partout où ils iront la représenter.

## LE CASTING CLUB

C'est le 23 février 1955 qu'un groupe de sportifs décide de fonder le Casting Club de Saint-Georges. M. Guy Bertrand devient le premier président.

Les buts de cet organisme sont de faire l'éducation de la population en matière de protection de la faune, de renseigner les membres sur les façons de chasser et de pêcher et de promouvoir la pratique de ces deux sports dans le respect des lois.

Au cours des années qui suivent, le Casting Club rend de grands services aux sportifs en organisant des cours, des expositions, des conférences, des séances cinématographiques, des tournois et autres manifestations qui jettent une lumière nouvelle sur les joies de la chasse et de la pêche.

Un effort spécial est fait sous la présidence de Clément Rhéaume pour construire un centre piscicole au parc municipal de Ville Saint-Georges-Ouest. Ces viviers deviennent rapidement un centre d'attraction régional; malheureusement, un accident technique cause la mort de 8500 truites en octobre 1961. Par la suite, la municipalité est dans l'obligation de mettre un terme à cette expérience en raison de la pénurie d'eau.

Le Casting Club décide alors de se lancer dans une autre entreprise; il construit un lac artificiel et un chalet près de Saint-Benoit. Les mem-





**Le Chalet du Club de Golf**



**A l'OTJ de St-Georges, sur les rives de la Pozer**

bres du club peuvent maintenant s'y livrer aux plaisirs du camping et de la pêche en été, du ski et de l'auto-neige en hiver.

Le Casting Club a sûrement contribué à réduire le nombre de braconniers dans notre région et cette réussite, à elle seule, lui mérite la gratitude de tous les amis de la nature.

## LE GOLF

Le 2 juillet 1958, un comité provisoire dirigé par M. Charles-A. Thibaudeau, prépare la fondation d'un Club de Golf à Saint-Georges. Ce sport est inconnu de la grande majorité des futurs membres; mais, le recrutement se poursuit quand même rondement. Le 2 juin 1959, on élit un **bureau de direction** et le 18 septembre suivant le Club est incorporé par l'émission de lettres patentes.

On achète un terrain qui longe la rivière Famine à environ 6 milles de la route 23 et l'architecte Howard Watson prépare les plans du parcours. En 1960, l'architecte Paul Voyer fait les plans et devis du chalet puis on achète la machinerie et l'équipement nécessaires. Le nombre de membres atteint 173.

Enfin, le 15 juillet 1961 ont lieu l'inauguration officielle et la bénédiction du terrain et du chalet. Depuis lors, plus de 400 amateurs de golf y pratiquent chaque année leur sport de prédilection. En dépit des inondations printanières qui abîment quelques allées, le terrain s'améliore régulièrement et on songe déjà à construire un autre "neuf trous" pour mieux répondre à la clientèle croissante de golfeurs et de golfeuses.

Les destinées du Club de Golf de St-Georges ont été conduites successivement par **les présidents** Charles-A. **Thibaudeau**, Louis Poulin, Edwin Gendron, Jean Langevin, Réjean Moreau, J.-Guy Dionne et Richard Lanoie.

## L'AVIATION SPORTIVE

Le Club Aéronautique de Beauce a été fondé en 1962 et son siège social est à Saint-Georges où il recrute d'ailleurs la majorité de ses membres.

Utilisant d'abord le terrain des Lignes Aériennes de l'Est, près de l'hôtel Arnold, le club engage un instructeur qui forme plusieurs pilotes. Il compte aujourd'hui pas moins de 200 membres dont 40 pilotes et une dizaine d'aspirants.

En 1965, le Club Aéronautique aménage une nouvelle piste d'envol dans le rang St-Guillaume à Saint-Georges-Ouest. Cette piste est devenue, depuis peu, la propriété de Ville St-Georges et ce changement de propriétaire justifie le gouvernement fédéral de consacrer plusieurs milliers de dollars à l'agrandissement et à l'amélioration du nouveau terrain.

Le président actuel est M. Jacques Labrie qui considère le Club

Aéronautique de Beauce comme un des plus vivants de la province. Quelques pilotes ont même réussi à construire leur propre avion et un instructeur très compétent est à la disposition de tous les membres.

En plus de la traditionnelle "Journée de l'Aviation" qui a lieu chaque automne, le club organise diverses activités sociales au profit des membres et du grand public.

Mentionnons enfin que deux pilotes formés à Saint-Georges occupent maintenant des postes de confiance à l'Aéro-Club de Québec. Raymond Thabet y est gérant et Conrad Dallaire instructeur.

### AUTRES SPORTS

Parmi les autres sports qu'on pratique avec plus ou moins de continuité, notons celui des quilles qui est bien connu chez nous depuis une trentaine d'années. La première allée est construite aux environs de 1935 dans la salle des Chevaliers de Colomb, près du pont. Elle n'est accessible qu'aux membres de l'Ordre; mais, elle connaît quand même une vogue extraordinaire.

Plus tard, les jeunes de la J.O.C. installent une autre allée au sous-sol de la salle paroissiale. Son usage est encore limité à un groupe assez restreint d'amateurs.

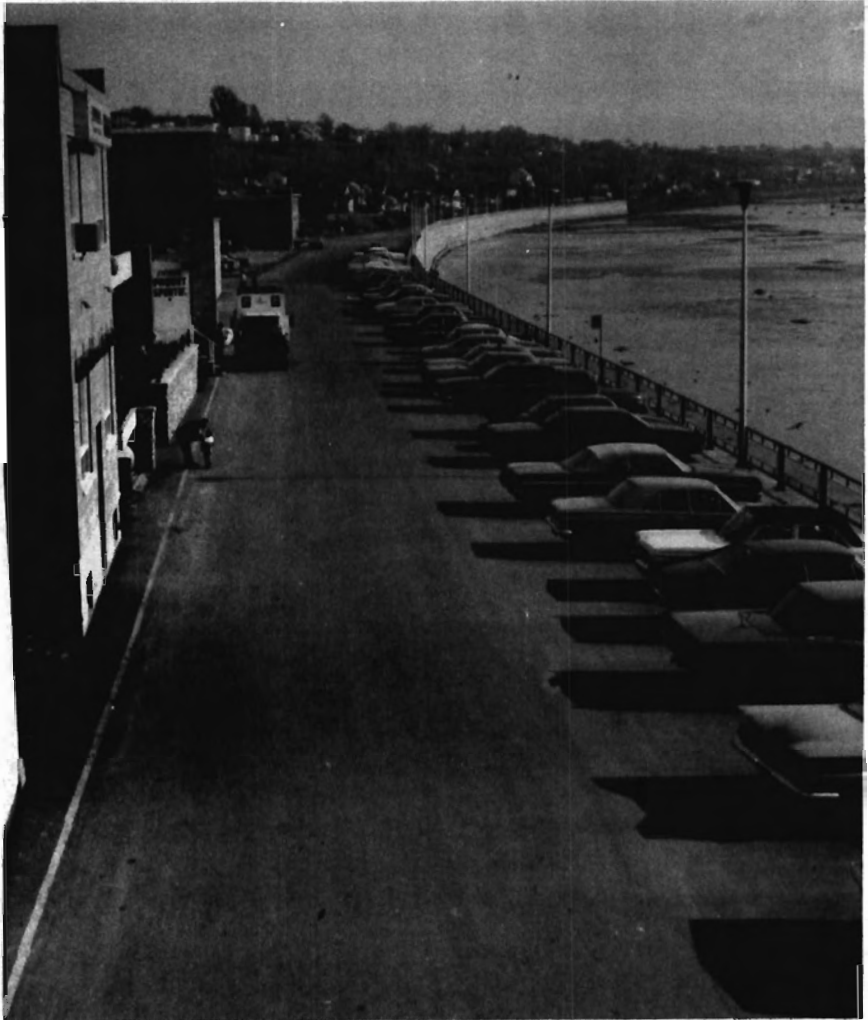
Il faut attendre 1948 et la construction du Centre Social pour que les quilles deviennent vraiment un sport populaire. Quatre allées réglementaires sont mises à la disposition du grand public qui en profite largement. Une autre salle commerciale est aménagée quelques années plus tard à Saint-Georges-Ouest et les quilleurs ont aujourd'hui l'opportunité de se livrer à leur passe-temps favori aussi souvent que cela leur plaît.

Le ballon-balai est également un sport qu'on pratique depuis longtemps dans notre ville. On l'a introduit vers 1933 et il continua à recruter des amateurs de façon intermittente. Depuis quelques années, des ligues bien organisées permettent à de nombreux sportifs de faire valoir leurs talents et même les jeunes filles ne dédaignent pas cet exercice, y voyant sans doute une préparation à leur future rôle de ménagères "manieuses de balais"!

Des courses à pied, et à bicyclette sont aussi présentées presque régulièrement chaque été depuis une dizaine d'années. Enfin, depuis 1966, un dog derby annuel est suivi avec grand intérêt; il est né grâce à l'initiative de Henri-Louis Leclerc qui a remporté lui-même de remarquables succès à la tête de son équipe.

Enfin, en novembre 1968, naît le club Auto-Sport Chaudière qui est à la fois une organisation sportive et un club social.

La pêche et la chasse sportives sont également pratiquées depuis les débuts de la colonisation autour de Saint-Georges.



**Une partie du Boulevard de la Chaudière**

## LA VOCATION REGIONALE DE SAINT-GEORGES

*(NOTE DE L'AUTEUR: L'essentiel de ce chapitre est tiré d'une étude préparée par mon fils Pierre pendant son Cours Collégial en 1967)*

De nombreuses raisons d'ordre géographique, historique et économique ont amené Saint-Georges à jouer un rôle de première importance dans la vie régionale.

A cause même de sa situation au centre d'un groupe de localités agricoles, à cause aussi de son statut de première agglomération créée dans ce territoire, notre ville est vite devenue un centre d'attraction pour les paroisses qui l'entourent.

D'autre part, l'expansion industrielle de Saint-Georges a attiré chez nous des centaines d'ouvriers et de commerçants qui vinrent ainsi participer à ce développement économique.

Une première zone d'influence se situe dans un rayon d'environ 10 milles autour de Saint-Georges. Cette zone compte sept municipalités totalisant 8,000 citoyens, qui dépendent étroitement de Saint-Georges aux points de vue alimentation et services. Une seconde zone comprend les localités situées dans un rayon de 12 à 25 milles; celles-ci sont cependant plus importantes et elles peuvent se suffire davantage à elles-mêmes. Elles n'en dépendent pas moins de Saint-Georges dans une certaine mesure.

### ASPECT COMMERCIAL

Plus de soixante établissements commerciaux de Saint-Georges exercent une influence quelconque sur la vie des populations voisines. La plupart d'entre eux font plus de la moitié de leur chiffre d'affaires avec une clientèle extérieure. Le journal L'Eclaireur-Progrès et le poste de radio C.K.R.B. ont tous deux leur siège social à Saint-Georges; mais, ils recrutent les trois-quarts de leurs abonnés ou de leurs auditeurs en dehors de la ville elle-même. Par ailleurs, le commerce en gros est exclusivement concentré à Saint-Georges.

Sur le plan strictement financier, Saint-Georges contient la majorité des institutions bancaires. Il n'y a donc pas d'erreur à affirmer que le "Saint-Georges commercial" est un pivot économique pour cette région qui couvre une partie des trois comtés Beauce, Dorchester et Frontenac.

### ASPECT INDUSTRIEL

Saint-Georges s'étant industrialisé plus tôt et plus rapidement que les municipalités voisines, l'argent étranger afflua d'abord chez nous au

bénéfice de la population locale; mais aussi des populations vivant dans notre entourage immédiat.

Encore aujourd'hui, une carte industrielle montrerait qu'il existe à Saint-Georges environ dix fois plus d'usines que dans le reste du territoire régional. Toute la région profite de cette situation et il n'est pas rare de voir nos grosses entreprises aider directement, même en dehors de Saint-Georges, des organisations à caractère social, charitable ou sportif.

### ASPECT AGRICOLE

Même en s'industrialisant, Saint-Georges est demeuré un centre agricole important en raison des nombreux cultivateurs qui s'y trouvent encore; en raison surtout des services agricoles dont cette ville est le centre.

L'industrie laitière, celle de l'érable, le commerce de fruits et légumes, le commerce de la machinerie agricole, l'U.C.C. . . . Tout cela et centré sur Saint-Georges par commodité ou par la force des circonstances.

### ASPECT MUNICIPAL ET SCOLAIRE

Les deux villes de Saint-Georges sont en mesure de mettre sur pied des services municipaux beaucoup plus complets que dans des localités moins peuplées. Ses services n'en sont pas moins à la disposition de nos voisins lorsque la nécessité s'en fait sentir.

C'est ainsi que Saint-Georges peut fournir occasionnellement aux villages de la périphérie du matériel pour combattre les incendies. Notre ville possède également des organismes comme la Protection Civile et l'Ambulance St-Jean qui sont toujours à la disposition de ceux qui sollicitent leur assistance.

Sur le plan scolaire, la forte population de Saint-Georges a provoqué une importante centralisation des écoles dans cette ville. Ces institutions permettent aux jeunes de toute la région de trouver non loin de chez eux à peu près toutes les formes d'enseignement qu'ils désirent en deçà de l'université.

Il en est de même du côté des services professionnels: médecins, avocats, dentistes, ingénieurs, notaires, optométristes, comptables, architectes, techniciens, courtiers, etc . . .

### ASPECT SOCIAL

Encore là, Saint-Georges possède des organismes qui ne pourraient exister au sein d'une population moins considérable. Plusieurs de ces organisations à caractère culturel ou récréatif seraient d'ailleurs impossibles à maintenir sans l'apport des localités voisines.

L'Ecole de Parents, la Société de Concert, le Casting Club, les bibliothèques, le terrain de golf, etc... Voilà autant de réalisations qui auraient difficilement été concevables sans une certaine contribution de nombreux citoyens de l'extérieur, lesquels d'ailleurs en bénéficient autant que nous. On pourrait citer des exemples semblables dans plusieurs autres domaines d'activité. Rappelons seulement que Saint-Georges a déjà contribué fortement au succès de diverses souscriptions au profit de paroisses voisines, mais que celles-ci se sont montrées aussi généreuses quand ce fut leur tour de donner un coup de main.

### CONCLUSION

Ces dernières considérations démontrent que Saint-Georges a réellement une vocation régionale en ce sens que notre ville a des devoirs à remplir à l'égard des collectivités qui l'entourent.

Nous n'avons pas le droit de priver ces populations voisines d'une collaboration que nous pouvons leur offrir sans préjudice pour nous-mêmes. Saint-Georges a l'obligation morale d'être continuellement à l'avant-garde du progrès sur tous les plans. C'est un devoir qui lui incombe à cause des exigences de la solidarité humaine et de la justice sociale.

***FIN***



**St-Georges Shoe Co. Ltd.**

*(Photo Rosaire Gamache)*



**St-Georges Woollen Mills**



**Dionne Spinning Inc.**





**M. Vincent Rodrigue**  
Editeur de ce volume  
et propriétaire de l'Im-  
primerie Moderne Enr.  
située au numéro 509  
de la 1ère Avenue à  
Saint-Georges.



**M. Rouville Gagnon**  
du Studio Rouville de  
Saint-Georges a fourni  
la plupart des photo-  
graphies modernes qui  
paraissent dans ce li-  
vre.

## *Biographie de l'auteur*

Né à Saint-Georges le 7 octobre 1921 du mariage de Rémi Bolduc, avocat, et de Marie-Louise Crête.

Etudes à Saint-Georges de 1926 à 1935; au collège de Lévis de 1935 à 1942; bachelier ès arts de l'Université Laval en mai 1942.

Successivement professeur, libraire et journaliste.

Rédacteur en chef du Progrès de St-Georges de 1952 à 1954 et de l'Eclaireur-Progrès à compter de 1954.

Secrétaire puis administrateur de la Régie des Loyers de Beauce de 1951 à 1960.

Commissaire d'écoles à St-Georges-Ouest de 1957 à 1960.

Officier Rapporteur du comté de Beauce de 1961 à 1966.

Secrétaire de la Chambre de Commerce des Jeunes de 1946 à 1952 et président en 1954.

Président du club Richelieu St-Georges en 1965.

Secrétaire, à diverses époques, du Conseil 2283 des Chevaliers de Colomb, de la Société St-Jean-Baptiste, de l'Association des Marchands et du Syndicat Sportif.

Marié à Fleurette Poulin le 5 juillet 1948. Père de Pierre, Georges, Renée et Lise.



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545. rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

## TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction .....	7
 <b>SORTIE DU NEANT</b>	
La terre où nous vivons .....	11
Les seigneuries .....	12
La famille Pozer .....	15
Misère et labeur .....	22
Les voies de communications .....	24
 <b>LES STRUCTURES</b>	
Les paroisses .....	28
Les curés et leurs oeuvres .....	32
Les municipalités .....	45
L'instruction .....	63
 <b>LE FEU ET L'EAU</b>	
Incendies .....	77
Débâcles .....	81
Les ponts .....	89
 <b>L'ECONOMIE</b>	
L'industrie .....	95
L'agriculture .....	102
Le commerce .....	106
Nos députés .....	110

## LA VIE EN COMMUN

Les services médicaux .....	118
Les associations .....	126
L'action catholique .....	136
Les clubs sociaux .....	144

## LOISIRS ET SPORTS

Les oeuvres de loisirs .....	149
Le hockey .....	153
Le baseball .....	158

La vocation régionale de Saint-Georges .....	167
--	-----



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6





